

**V é r o n i q u e   V a l c a u l t**

**L e   M o n o l o g u e  
p a s s i o n n é**

Roman

René Julliard  
30 et 34, rue de l'Université  
Paris  
© 1961 by René Julliard

J'appelle cet ouvrage roman (au sens où l'on dit : j'ai eu un roman avec...), bien que les éléments qui le composent soient autobiographiques, et le personnage un écrivain nommé par son nom, parce que c'est une histoire bien close, qui a un commencement, un milieu et une fin et que cette histoire, c'est moi qui l'ai faite.

1953. — Ce soir, sur l'écran où apparaissent sans aucun lien entre elles, dans l'état qui précède immédiatement le sommeil, les images appartenant déjà à la vie nocturne, j'ai vu le nom de Léautaud écrit en caractères d'imprimerie, très noirs et très distincts.

1955. — Réveillée en sursaut, je saisis le rêve que je suis en train de faire, à partir des dernières images, et je tâche de le reconstituer : je vais voir Léautaud. Il m'accueille avec beaucoup d'empressement dans une grande chambre sans bêtes, ce qui me surprend. Il s'est efforcé, je sais qu'il s'est efforcé, de tout ranger convenablement, mais il y a des serpillières partout comme autrefois, quand je venais à Fontenay et qu'il essayait de protéger son cabinet de travail des ravages de ses animaux. Il commence à me servir du thé. Et le voici tout à coup qui se met à avouer qu'il a des cavernes au poumon. Mon cœur bat violemment : j'ai bizarrement peur de la contagion, je demande qu'il fasse acheter de l'alcool pour frotter le bord des tasses. Apparaît alors une bonne gigantesque, qui met la main à son porte-monnaie.

(Dans les rêves où il est question de lui, sa bonne est un personnage qui revient souvent, en proportion du rôle, la plupart du temps muet mais si important, qu'elle a joué dans l'histoire, et je la vois toujours arriver avec terreur et dégoût.)

...Discussion avec elle sur l'endroit où se trouve le plus proche pharmacien. Je suis agacée et malheureuse. Mais, à cet instant, la scène change. J'aime, dans le rêve (je veux dire que j'en suis consciente dans le rêve et que j'en éprouve du plaisir) cette discontinuité qui lui est propre, comme d'ailleurs au cinéma. Léautaud et moi, nous marchons sur la route obscure, entre Fontenay et Robinson. C'est la route

d'autrefois, je la reconnais. Je dois préférer quelque phrase sentimentale du genre de : « Qui aurait dit que tant d'années plus tard... » car je le vois me regarder par-dessus ses lunettes de fer, avec l'air ironique dont il avait l'habitude.

La scène change encore. Cette fois, je suis au pied d'une grande maison noire. Et lui à une fenêtre qui, par jeu, me menace d'un revolver. Je vois distinctement l'orifice de l'arme braquée sur moi. Je n'ai pas peur, mais je me dis que c'est tout de même désagréable d'être visée ainsi, même par plaisanterie. Aussi bien, et pour me montrer que c'est plus sérieux que je ne pense, il fait partir de la fumée tout autour du revolver. Je me déplace pour éviter le coup, je fais en courant le tour de la maison, pensant d'abord : il sera bien attrapé de ne plus m'avoir en face de lui, et aussitôt après, avec une terrible angoisse : mais pourvu qu'il me retrouve ! (pas de meilleur symbole de toute celle malheureuse histoire avec lui).

Et je me réveille. J'ai beaucoup de mal à traduire en mots, pour les noter presque aussitôt, les sentiments et les pensées qui constituent, avec les images et fortement liés à elle, le tissu du songe. Mais dans cette recherche que j'entreprends avec application et une grande attention à ne rien interpréter, j'éprouve une joie démesurée. Cette action présentée par plans successifs, cette discontinuité qui rappelle, dans la vie diurne, les multiples faces et les contre-faces que le hasard donne à notre vie, ces précisions soudaines et irréfutables, l'emploi heureux des couleurs, quelque chose de touffu comme l'existence mais de mieux organisé, de plus lisible, bien que ce soit le songe qui les réalise, j'y vois la certitude de ma vocation d'écrivain. Et le plaisir que j'en éprouve est de même nature que celui qui m'envahit lorsqu'en rêve, au cours d'une histoire à laquelle j'assiste tout en y participant,

je me dis tout à coup : « J'écris un roman, ô bonheur, j'écris un roman. »

Pourquoi apparaî-t-il encore si distinctement dans mes rêves, non pas tel qu'il a été, tel que le révèlent ses écrits posthumes, mais tel que j'ai cru le voir, non pas dans la claire lumière de la connaissance amoureuse, mais dans une ombre voulue par moi et toujours renaissante. Cette ombre, ce n'est pas lui sans doute qui la projetait, mais moi-même, afin de pouvoir justifier, au temps où cette phrase avait un sens, à la suite d'un soliloque passionné et en manière de conclusion, l'interrogation sans cesse renouvelée :

« Qui donc es-tu, toi que j'aime ? »

Pourquoi apparaît-il ainsi, alors que je ne pense jamais à lui dans la vie diurne, alors que sa mort m'a si peu bouleversée, alors que les rues qui mènent du Mercure de France à la gare du Luxembourg, et le jardin lui-même où il venait me retrouver, sont à jamais et depuis si longtemps désensibilisés, exorcisés ?

Je revois ces endroits de si grandes souffrances : lieux de rencontres, lieux d'errances éperdues le long des grilles, lui d'un côté parfois, et moi de l'autre, les galeries de l'Odéon, la rue de Médicis, la gare où j'ai tant de fois pris le train avec lui, sans lui, quelquefois malgré lui, d'où je l'ai vu sortir si souvent, le chapeau sur le nez, fumant narquoisement une cigarette, à son bras le sac à provisions pour les bêtes, le mur du Luxembourg sur lequel il déposait quotidiennement la nourriture des chats, le banc sur lequel il s'est assis, les bras chargés de lilas blancs, un soir de mai qu'il allait rejoindre sa « Panthère » Et je me vois aussi, dans le haut de la rue de Condé, à son apparition soudaine, la gorge séchée d'un seul coup, la sueur aux aisselles et le corps tout entier tremblant. Je sais que pendant plusieurs années l'odeur d'âcre fumée des bouches d'aération du chemin de fer, boulevard Saint-

Michel, me faisait défaillir de désespoir. Mais je passe cent fois dans ces parages et je n'y pense jamais : ni la vue ni l'odorat ne me proposent plus des sensations qui me font mal.

Et pourtant :

C'était quelques jours après l'annonce de sa mort dans les journaux<sup>1</sup>. J'allais en voiture à Fontenay, bien par hasard, ou plutôt par obligation professionnelle. Dans une rue où d'ailleurs je ne venais jamais autrefois, à l'extérieur d'une librairie, on avait épinglé des coupures de presse encadrées de rouge, qui parlaient de lui, des photographies prises dans quelque hebdomadaire illustré. J'ai vu au passage, sans m'arrêter, un portrait qui avait dû être fait vers sa trentième année, les yeux mélancoliques dans un triste visage<sup>2</sup>. La joie m'a envahie, venue de quel fond ? Je ne m'étais donc pas trompée dans ma recherche d'autrefois. Sous les ombres accumulées, par lui, par moi, par ses livres, par la vie qui nous avait séparés, il était aussi cet être malheureux et blessé. Et c'est lui que j'avais aimé.

Mais aujourd'hui, je ne pense pas sans irritation à ce sentiment fugitif. Et je n'aime pas du tout le ton que je suis en train de donner à ce récit. Il ressemble trop au *Monologue passionné* que j'ai voulu écrire après la rupture définitive et que j'ai assez vite abandonné<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Paul Léautaud est mort le 22 février 1956.

<sup>2</sup> Vraisemblablement la photo prise par Manuel pour le numéro du 28 juillet 1926 de *Comœdia*.

<sup>3</sup> Note de Véronique Valcault (VV) : « Toutes réflexions faites, c'est le titre que je désire conserver l'ouvrage, maintenant que le voici terminé. »

## Vocation

Je suis dans un fossé d'une route campagnarde, tout près du jardin de mes parents, mon père sans cesse en voyage et qui fuit son foyer, ma mère coléreuse et insatisfaite, qui distribue des gifles avec une telle vivacité que mon geste instinctif, quand elle approche de moi, c'est de lever le coude pour protéger mon visage. J'ai sept ans, huit ans. Il y a déjà longtemps que je me raconte des histoires avec les feuilles, encore repliées sur leur nervure centrale, des rosiers du printemps, avec les coquelicots encore en bouton, sortis adroitement de leur coque, les pétales retournés pour isoler le pistil et les étamines sombres : personnages distincts de moi-même et que je tiens au bout de mes doigts. La solitude des « petits chemins », où j'emmène brouter ma chèvre après les heures de classe, est pour moi le plus sûr plaisir. J'écris avec le doigt, dans le sable du bord de la route, mouillé par l'averse, le mot prairie et je me dis avec ravissement que les *I* sont roses et les *E* blancs. J'installe au sommet du champ la maison du Pape et je m'y promène à cloche-pied, en chantonnant, jusqu'à la satiété. Je ne suis pas encore capable d'exprimer au-dedans de moi-même, en pensant à mon père et à ma mère : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? mais je le sens très fortement.

Je suis dans un fossé. C'est l'été. Je vois l'argile sèche, les herbes, quelque caillou, la coquille vide d'un escargot, la porte en fer mal peinte du jardin. D'une manière fulgurante (non, après tant d'années, je ne me trompe pas) un bonheur sans mesure m'envahit : je serai écrivain.

Tous les jours de ma vie je me suis rappelé cette affirmation passionnée — autant qu'injustifiée jusqu'ici.

C'est le même temps chaotique de l'enfance, dans le même paysage : une maison de modeste apparence au bord d'une

route, dans un pays bocager de l'ouest de la France. Je suis toute seule, comme toujours, assise sur les marches du perron. Je me mets debout tout d'un coup et je tourne, les bras étendus, jusqu'au vertige. Puis je me jette sur la terre qui se met à basculer à son tour et à virer dans l'espace. J'ai l'impression de sentir avec tout mon corps étendu le mouvement de rotation de la planète, de notre planète, et je m'écrie de toutes mes forces, à bouche fermée : « la terre tourne et je le dirai ».

Un jour, dans une petite ville d'Europe Centrale, célèbre à cause de certains hommes illustres qui l'ont habitée au temps du Romantisme, je me suis arrêtée, prise par une idée dont j'avais tout à coup conscience dans tout mon corps, les deux pieds posés sur la terre qui tourne dans l'espace. C'est difficile à expliquer et la révélation majeure de cet instant n'a de valeur que pour moi, je m'en doute bien, et à cause de l'aspect concret qu'elle a pris : littéralement, tout mon corps en a été saisi : « Depuis que la ville existe, la vie ne s'est jamais arrêtée sur cette place, elle n'a jamais cessé un seul instant de se manifester, même aux heures nocturnes. Même dans les périodes de peste ou de guerre, il y a toujours eu de la vie et je tiens le bout de la chaîne. Mais comment l'exprimer ? »

Ce que je viens de dire semblera, j'en suis sûre, superflu et sans doute incongru. Pour moi, au moment d'entrer dans cette histoire que je vais raconter, histoire bien close et que je n'arrive pas, quand j'y pense — mais j'y pense le moins souvent possible — à rattacher au reste de ma vie, avant et après, ces choses se rapportent étroitement à une vocation de dire que j'ai toujours sentie en moi, sans arriver à la réaliser sous la forme d'un livre.



## Au pied du mur

C'est la seconde fois depuis un an qu'avec patience et rage tout à la fois, je m'installe pour quelques semaines dans une vie sans obligations, afin de me mettre au pied du mur. La première fois, j'ai échoué. Réussirai-je, cette fois-ci ?

Autrefois, je l'ai dit tout à l'heure, sortant à peine de l'aventure qui fait l'objet de cet ouvrage, je déambulais par les rues de Paris en proie à un désespoir que l'on n'éprouve de cette façon que dans l'extrême jeunesse. Il m'arrivait, puisque j'habitais le quartier de son travail<sup>4</sup>, et parfois sans le chercher, de rencontrer Léautaud. Mes jambes se mettaient à flageoler (que j'abomine cette image). La peine que j'éprouvais était faite, bien sûr, du regret de n'avoir pu obtenir son amour. Et cela, malgré les humiliations qu'il m'avait infligées et le mépris que j'étais bien obligée de ressentir pour sa conduite à mon égard. Mais aussi, et peut-être surtout, du chagrin d'être à jamais séparée du seul écrivain que j'eusse désiré comme ami et comme guide. Cette peine était si lourde que, lorsque j'étais en état de me remettre à marcher, je m'écriais : « Que j'écrive le livre, et, bon Dieu, que je sois débarrassée ! »

Ce n'est plus du tout pour être « délivrée » d'une peine depuis longtemps oubliée que j'essaie aujourd'hui, au milieu des papiers épars, notes anciennes, copies de lettres, journal, d'écrire ce qui m'est arrivé avec lui. Le mot *amour*, ou le mot *passion*, ou même le mot *revanche*, appliqués à lui ne signifient rien. Je n'écris pas non plus pour présenter, en face des brèves annotations qui me concernent dans son journal, quelqu'un d'un peu moins pâle et d'un peu moins sot que l'être qu'il prétend que j'étais. Cela n'a aucune importance ni pour moi, ni pour personne d'autre. Sa mort ne m'a pas tou-

---

<sup>4</sup> Peut-être dans le début de la rue de Sèvres.

chée, alors que la pensée m'en avait été intolérable pendant plusieurs années. Je ne m'intéresse plus à la question que j'ai tant de fois posée : « Qui donc es-tu ? » penchée sur lui ou penchée sur son image. (Mais il m'arrive, comme à Fontenay quelques jours après son enterrement, de trouver une réponse inattendue à cette question autrefois douloureuse.) J'écris pour venir à bout d'une tâche dont mon aventure avec lui n'est que l'objet accessoire, le prétexte. J'écris pour me prouver que je suis capable, malgré mes inhibitions, de faire comme je l'ai dit un livre qui ait un commencement et une fin et qui soit autre chose que la rumination, devenue quasi-quotidienne, d'un journal qui représente mon seul bien « littéraire ». J'écris avec dégoût, est-ce ainsi qu'on doit écrire ? et les pages que j'écris, comme je les déteste quand elles me tombent ensuite sous les yeux.

Mais je suis au pied du mur. « Va, va », me dis-je. Et je commence.

## Chapitre premier — L'Été

Je n'étais pas encore sortie d'une interminable adolescence. J'habitais avec mes parents une campagne humide<sup>5</sup>, sans autre horizon que l'épaisse barrière des chênes qui limitaient les champs, et j'avais si peu voyagé que je savais à peine ce que c'est qu'un vaste espace découvert, des collines qui ferment un paysage en lui donnant une figure, un fleuve<sup>6</sup> bien dessiné vu de haut sur la plaine qu'il traverse.

Mes études avaient été interrompues par ma famille qui, vivant loin des villes, ne voulait pas se séparer de moi, et je désirais vivement les reprendre à Paris. J'avais de grands loisirs, une curiosité très grande de la chose littéraire, le sentiment puissant de ma propre vocation, un attrait pour la rêverie que mon genre de vie, ma solitude, de grandes promenades à travers les vergers et les prés développaient à l'excès, et j'étais en état d'attente.

J'ai voulu demander, à quelques-uns de ceux qui m'ont connue alors, quelle image de moi ils avaient conservée. J'y ai très vite renoncé. Ce n'est pas mon portrait que je poursuis ici, et les indications que voici suffiront : je n'étais pas du tout jolie, mais fraîche, les yeux vifs, un teint clair, de très longs cheveux fins. J'étais bien faite, mais avec les membres forts ; les chevilles épaisses, mais de jolies mains. Timide jusqu'à la paralysie, et décidée à détruire cette timidité par tous les moyens. Si bien que je me jetais parfois dans les actes les plus déconcertants, tête baissée, comme dans un

---

<sup>5</sup> Voir la note de Marie Dormoy à une lettre de PL à Anne Cayssac datée du 5 octobre 1932 « Une jeune fille des environs de Rennes... »

<sup>6</sup> La Vilaine est le fleuve traversant Rennes. Il se dirige vers le sud-ouest pour se déverser dans l'océan Atlantique à Pénestin, entre Vannes et Saint-Nazaire.

obstacle qu'il faut franchir à tout prix pour ne plus pouvoir revenir en arrière.

Encore aujourd'hui. Cet ouvrage à écrire me fait peur, par timidité, par manque total de confiance en moi. Je m'y jette cependant, et ce qui compte le plus pour moi, c'est d'arriver à sa publication, pour qu'il y ait enfin, lorsque ce mur vertigineux sera franchi, un obstacle derrière moi qui m'empêche de reculer, et qu'à partir de ce saut définitif je puisse enfin dire ce que j'ai à dire depuis si longtemps, les autres choses. Elles me tiennent beaucoup plus à cœur que le récit d'une aventure de ma première jeunesse, mais elles y sont liées, sans recours.

Un jour, j'avais seize ans, dans de vieux *Mercure de France* prêtés par un professeur grand admirateur de Remy de Gourmont, je tombai sur un « Épilogue » dont le sujet était l'histoire de Guillaume de Machaut<sup>7</sup>, troubadour vieilli au service du roi de Bohême Jean de Luxembourg, qu'il accompagnait dans ses multiples déplacements à travers l'Europe du XIV<sup>e</sup> siècle. Non pas sa biographie à proprement parler, mais le récit de ses amours de vieil homme pour la très jeune Péronnelle d'Armentières, qui « répondait à ses sentiments de la manière la plus vive ».

Pourquoi ce récit me troubla-t-il tant ? J'ignorais alors qu'il est assez fréquent que de très jeunes personnes deviennent amoureuses des hommes d'âge mûr. Mais quelque chose dans cette histoire me bouleversa de façon inexplicable, et j'y pensai pendant fort longtemps.

Ce n'est que beaucoup plus tard, et pour d'autres raisons encore, qui ne concernent pas ce roman, que j'ai reconnu là une évidente prémonition.

---

<sup>7</sup> Au début des années 1910, Remy de Gourmont s'est intéressé à ce musicien du XIV<sup>e</sup> siècle qui reste de nos jours le plus célèbre de son temps.

J'avais un peu plus de vingt ans quand, lors de l'apposition d'une plaque sur la maison natale de Remy de Gourmont<sup>8</sup>, Paul Léautaud publia un long article, dans les *Nouvelles Littéraires*, sur cet écrivain dont il avait été l'ami.

Léautaud était alors très peu connu du grand public et je remarquai son nom pour la première fois. Tout me plut dans son article : la liberté du ton, un mélange, pour moi incomparable, d'ironie et — me semblait-il — de tendresse, l'aveu de sa paresse, un accent si vif qu'il me séduisit immédiatement.

Et je lui écrivis aussitôt pour lui faire part de ma joie à la lecture de son texte.

Peut-être ai-je tendance à exagérer l'impression que j'ai ressentie alors. Mais je ne le crois pas. Je n'avais jusqu'alors, dans toutes mes lectures, jamais rencontré un pareil ton, une telle façon d'être naturel. En parcourant cet article d'un auteur inconnu de moi, dont je ne savais ni l'âge, ni la place qu'il occupait dans la littérature, c'est-à-dire dans ce monde fermé que je redoutais de connaître, bien qu'il fût le seul qui comptât pour moi, j'ai vu l'homme qui l'écrivait dans une lumière qui n'a jamais changé. Par ailleurs, j'étais touchée au point le plus sensible par l'aveu explicite qu'il faisait de sa paresse, de sa difficulté, non pas certes à écrire, mais à élaborer un ouvrage bien déterminé, à le mener à bonne fin, roman, souvenirs, pages de critique. Je reconnaissais (il me semblait reconnaître) cette sorte d'inhibition dont je commençais à souffrir, et qui empêchait le « geste d'écrire » alors que je ne pensais qu'à cela et pour cela rejetais avec dédain, comme autant d'entraves, mariage, vie assurée auprès des miens...

---

<sup>8</sup> Le neuf mai 1924.

Ce n'était pas mon habitude, malgré le sentiment d'étouffement que me causait parfois ma vie solitaire, d'écrire aux écrivains. Deux ou trois ans plus tôt, toutefois, je m'étais adressée à Romain Rolland. Il avait répondu, avec la scrupuleuse attention qu'il apportait dans ses rapports avec ses correspondants et beaucoup de gentillesse, à la très jeune personne que j'étais alors. De loin en loin je lui envoyais une lettre qu'il ne laissait jamais sans réponse.

J'écrivis donc à Léautaud et ce geste me parut tout de suite de la plus grande importance. Il me répondit aussitôt par une invitation à venir le voir à Paris, lors d'un prochain voyage. Cette lettre, je ne l'ai plus, comme je n'ai plus toutes celles qui ont suivi. Elles m'ont été enlevées par lui dans des circonstances que je raconterai plus tard. Quant aux miennes, qu'il m'est arrivé de recopier avant de les lui adresser, je serai parfois obligée de les citer. Je prie que l'on me croie si je dis que j'aurais bien voulu m'en dispenser tant leur lecture et leur transcription me sont pénibles. Car, je le répète, le travail que j'entreprends pour composer ce livre, pour le sortir de l'informe, non seulement ne me cause aucune joie, mais il m'irrite. Ce n'est pas là, me dis-je, l'essentiel. Mais où est l'essentiel ? Je ne puis cependant, puisque je suis lancée, m'empêcher d'aller plus loin. Va, va, raconte. Et ne juge pas. Ne te juge pas. (Il me suffit de penser à ce jugement de moi sur moi-même pour que ma main s'arrête aussitôt.)

En plus des lettres, c'est le journal que j'ai écrit pendant toute la durée de cette histoire qui va me servir de base, avec quelques textes peu clairs, restes d'une rédaction primitive, vite interrompue. Je ne transcris pas intégralement ce soliloque interminable qui tourne au rabâchage. J'ai supprimé bien des « oh ! », des « ah ! », des « Seigneur ! », sans rien changer d'autre à ce que je cite, ni les incorrections, ni les

maladresses, ni les outrances. Pendant quelques années, je n'ai cessé de relire ce journal et de me rappeler dans le plus petit détail les événements et les paroles que je n'avais pas notés, faisant mentalement les raccords, remplissant les vides. Et puis, un jour, non pas lentement mais tout d'un coup, les choses ont basculé dans l'oubli. Et ce que je n'avais pas inscrit, très souvent je ne me le rappelle plus. Voilà pourquoi j'éprouve tant de peine et tant d'impatience à comprendre des indications sommaires, des allusions à des faits que je n'ai pas racontés et pourquoi ce récit sera, malgré moi, faussé. Car j'avais alors une propension malheureuse à noter ce qui pour moi était cause de tourment et à négliger ce qui était cause de joie. J'ai donc beaucoup de mal, parfois, à suivre le fil d'une histoire qui a ses péripéties, ses moments de crise, ses points morts, à travers les gémissements, les ardeurs et les folies d'un journal tenu à la diable à une époque où je pensais pouvoir me rappeler tout, toujours.

J'ajoute qu'en écrivant pour la première fois à Léautaud, je n'avais que le seul désir de lui faire part de ce que j'appelais pompeusement ma « vocation ». J'espérais qu'il m'aiderait à vaincre mes résistances à l'exercice de cette vocation. J'accordais ainsi une importance déterminante à l'aide extérieure et je ne savais pas encore que le secours ne se trouve qu'en soi-même.

Journal, juillet... : « Je verrai P.L., demain au Mercure de France. Son esprit me plaît infiniment. Son ironie, qu'il ne m'a pas épargnée dans sa lettre, me plaît aussi. Je tâcherai d'être précise, claire, et de provoquer sa sympathie. Mais j'ai peur de me laisser entraîner par des apparences (?) et d'en rester déconcertée. Il faut que je sache rester moi-même absolument... »

J'essaie de me souvenir : il pleut à la sortie du métro. Je monte en courant la rue de Condé et j'arrive essoufflée de-

vant la porte cochère de ce vieil et charmant hôtel qui fut celui de Beaumarchais. Une énorme pile de paquets de livres est entassée au pied du bel escalier de pierre. Je sens avec étonnement cette odeur de papier sec, accumulé, et je ne l'oublierai plus. J'entre dans une pièce au premier étage, qui donne sur la rue. À droite, une grande table encombrée d'ouvrages jetés pêle-mêle contre l'une des fenêtres hautes, sales, jamais ouvertes sans doute, son bureau en équerre. Il est étendu nonchalamment dans un fauteuil bas, le pied dans la corbeille à papiers, renversée, la figure au ras de la table. Il a des yeux distants, moqueurs, méchants, très noirs dans une figure rasée ce jour-là avec soin, tout en plis expressifs. Sa voix est grave, elle me paraît tout de suite très belle et tout de suite elle m'émeut, bien qu'elle se mette parfois à grincer puis à s'étrangler dans un rire énorme et déconcertant. Il agite furieusement une plume d'oie et la brandit dans ma direction. Un geste impatient pour l'importun visiteur qui vient demander le service d'un livre. Des mots qui coupent sans égard les phrases des autres. Lorsque je pars, il m'accompagne en bas jusqu'à la porte cochère. Je le vois debout avec surprise, plus grand, plus mince qu'il ne m'avait semblé, et je remarque son curieux accoutrement (pendant tout l'entretien je n'ai vu que sa tête sur la table et l'extrémité de son pied qui jouait avec la corbeille) : un veston de velours brun ouvert sur un gilet étroitement boutonné, un pantalon d'une curieuse étoffe bourrue, qui a perdu toute sa forme, une cravate de soie blanche et jaunie, nouée autour du cou, des pieds étroits dans des souliers fins, mais craquelés et mal cirés. D'une voix forte et avec une légère emphase, me semble-t-il, il dit : « Je vous salue, Mademoiselle. » Je sens, en lui donnant la main, l'odeur du velours brun. Qu'il ne soit ni jeune, ni beau, je n'y pense pas un seul



instant et cela ne m'intéresse en aucune façon. Mais l'odeur restera liée à un très fort et très obscur sentiment de joie.

Je notai ceci, aussitôt rentrée chez moi.

« Le curieux bonhomme au fond de son fauteuil, les yeux terribles derrière ses lunettes (au fait, a-t-il des lunettes ?) dans cette pièce où j'ai l'étrange plaisir d'entendre un écrivain juger d'autres écrivains et me parler avec une sympathique franchise. Si j'ai été un peu mortifiée de ce qu'il me gratifie d'esprit pédagogique, je suis contente qu'il m'ait reconnu un tempérament littéraire. Le résultat, c'est que je suis partie bondissante de joie et faisant mille rêves (publication d'articles, de nouvelles), le tout enveloppé, quoique je m'en défende, d'un sentiment d'orgueil à l'idée qu'il m'avait parlé ainsi, lui... Je le revois, jugeant le Gourmont des dernières années et se dressant de toute son indignation contre les détracteurs de Romain Rolland. Je lui dis mon admiration pour Marcel Proust (il ne bronche pas) et nous nous rencontrons dans le même jugement (mal formulé chez moi) sur le mauvais écrivain qu'est Gustave Geoffroy.

« ...La vocation sacrée d'écrire. Avec quelle chaleur il m'en a parlé. J'entends son rire ironique, mais tempéré par un bon sourire qui montre trois dents dans la bouche. Quelle richesse si je puis obtenir son amitié et quelles révélations je puis avoir sur le monde littéraire, cette confrérie dont je voudrais tant faire partie. »

Le bonhomme, trois dents dans la bouche... On voit que je l'avais tout de suite installé dans la vieillesse (il avait cinquante-trois ans) avec cette superbe du jeune âge qu'il allait se charger de me faire perdre bien vite.

Je retournai au Mercure, sur sa demande, quelques jours plus tard. C'était l'été, et cette fois il ne pleuvait plus.

« Je suis allée revoir P.L. lundi. Ce que cette visite m'a procuré d'émotions diverses, je ne peux pas le dire ici. Je n'ai

qu'à relire le petit ouvrage qu'il m'a donné et la phrase que j'y ai inscrite en manière de dédicace. Il me suffit aussi de le revoir, marchant devant moi d'un pas lent, mais étonnamment souple. Je me le représentais jusqu'alors comme un bonhomme plein d'esprit au fond d'un fauteuil. Il s'est révélé jeune, et plein de vie et de passion. »

L'ouvrage dont il s'agit, c'est *Ma pièce préférée*, publiée dans la collection des Amis d'Édouard<sup>9</sup>. Faisant un jeu de mots qui visiblement l'amusait au plus haut point, il décrivait à la fois son cabinet de travail à Fontenay et les contraintes de son métier de critique théâtral. Il parlait aussi de la « déesse de ses pensées » avec cette gouaille légère que je commençais à connaître. Je ne m'attardai pas à cette allusion que je pris pour une clause de style. Le tout petit livre était orné de son portrait par Rouveyre, de profil, une badine à la main, fort différent de celui qui se voyait pendu à côté de lui dans son bureau du Mercure, par Rouveyre également, dont je possède une copie que je viens de regarder : une épaule plus haute que l'autre, la tête penchée sur l'omoplate, le visage mal rasé, l'air d'un singe triste, intelligent et désabusé. Quant à la dédicace : « J'ai envie de vous embrasser », m'avait-il dit tout d'un coup d'une façon pour moi inattendue. Et j'en étais restée stupéfaite. Mais j'avais inscrit la phrase le soir même sur la page de garde.

En m'accompagnant au rez-de-chaussée comme la première fois, il me cita ces vers de Ronsard :

*« Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie... »*

et me quitta là-dessus avec brusquerie.

Je repartis dans ma province avec ces souvenirs, mais sans avoir donné le baiser demandé. Et je me mis à lui

---

<sup>9</sup> Ce petit ouvrage de 36 pages était paru en mars 1923.

écrire, obéissant avec empressement à ses instances réitérées : « Surtout racontez-moi tout ce que vous faites. Je répondrai toujours. »

*Lettre* : « Avant de commencer cette lettre, j'ai hésité longtemps, reprenant, abandonnant sans cesse en esprit des bouts de phrases soigneusement choisis : c'est rudement difficile d'écrire un homme comme vous. Mais, au risque de vous déplaire, j'aime mieux y aller en toute sincérité et sans détour. Voici trois jours que vous occupez entièrement ma pensée. La meilleure façon de faire passer cette espèce d'enchantement, c'est de vous le dire. Après, je n'y penserai peut-être plus.

« En arrivant ici, je me suis précipitée vers un réduit où j'avais entassé tout ce qui me reste de bouquins et de revues, cherchant avec fièvre, dans les *Nouvelles* et dans le *Mercure*, des articles signés Maurice Boissard (le pseudonyme qu'il avait adopté pour ses chroniques et qu'il m'avait fait connaître). Vous me saurez gré de cet empressement, n'est-ce pas ? J'ai bien ri en lisant ce que j'ai trouvé. C'est peut-être honorer ce que vous écrivez de la manière qui vous plaît le mieux ? Mon Dieu, comme vous vous moquez des autres...

« Vous m'avez dit que si je vous voyais huit jours de suite il ne resterait pas grand-chose de mes idées actuelles. Vous savez, je ne me laisse pas si facilement entamer...

« Ma lettre ne correspond à aucune des nombreuses réflexions qui m'ont occupé l'esprit depuis que je vous ai quitté. Elle est embarrassée et maladroite. Comprenez-moi. J'ai vécu jusqu'ici d'une façon bien plus intense que vous ne semblez le croire. Je ne vous parle pas ainsi par orgueil. Je désire écrire de tout mon cœur, de toute ma volonté, de toutes mes forces. Je suis catholique — j'aime mieux ce terme-là que celui de dévote que je regrette d'avoir employé. Mais la perspective d'écrire pour une revue catholique — il n'en manque pas et de tous les genres — me dégoûte, comme de faire par-

tie d'un groupement quelconque — histoire de parler en termes chaleureux de la fraternité. J'aime trop l'indépendance d'action pour m'incruster dans le mouvement sillonniste<sup>10</sup>...

« Si vous voulez bien me guider, j'en serai tout à fait heureuse, mais vous demander conseil, est-ce donc auparavant renoncer à toutes mes façons de sentir, d'envisager la vie, ou m'exposer à votre ironie un peu méprisante ? Que me restera-t-il alors si je ne puis compter ni sur votre indulgence, ni sur votre sympathie ?

Vous trouverez cette lettre ou naïve, ou prétentieuse. Comment vous convaincre qu'elle est seulement sincère, et triste aussi. »

La maison de mes parents se trouvait en pleine campagne et dans une totale solitude. J'y passai les vacances avant de m'en aller vivre à Paris, j'en avais pris la résolution et j'en avais fait part à Léautaud. Ma chambre s'ouvrait sur le jardin odorant, sur les champs remplis de pommiers, sur la barrière des chênes peuplés de petites chouettes, qu'on entendait dès le crépuscule. Je venais d'avoir vingt ans. Je ne connaissais rien à l'amour des sens. Ma vie solitaire, mon manque de beauté, ma complète absence de coquetterie,

---

<sup>10</sup> À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Église a ressenti (enfin) la nécessité et l'intérêt d'une ouverture vers ce que nous appelons de nos jours la société civile républicaine. Sont alors nés plusieurs « mouvements », cercles ou organisations dont celui du Sillon, appuyé sur sa revue éponyme, proche des mouvements ouvriers. Ce mouvement et sa revue ont assez rapidement été victime de leur succès, l'Église voyant avec réprobation se concrétiser (et se gauchiser) ce qui ne restait dans son esprit essentiellement un texte d'encyclique, c'est-à-dire théorique. À la fois progressiste et docile, ce Sillon s'est dissous en 1910. La réflexion de VV indique toutefois que malgré cette dissolution il n'est pas impossible que certaines initiatives individuelles aient voulu prolonger ce mouvement.

mon aversion pour un mariage bourgeois — pour tout mariage — mais surtout le sentiment très fort que je devais me « réserver » pour l'écrivain que je ne manquerais pas de rencontrer un jour, mon peu de précocité, dont j'ai toujours été consciente à toutes les époques de ma vie — j'ai le Temps pour moi, me disais-je avec superbe, ô mon Dieu — m'avaient préservée de toute aventure. J'étais sotte, naïve, orgueilleuse, très peu satisfaite de ma famille et bien décidée à la quitter. On me disait intelligente et je pensais de moi beaucoup plus de bien qu'on en disait. Mais on m'aimait. Du moins, je le croyais. Sauf de la part de ma mère, je n'avais rencontré aucune hostilité chez les gens qui m'étaient chers et le reste du monde m'était indifférent. Et puis il y avait une autre chose qui m'occupait le cœur et l'esprit : mon amour de la terre, mon amour de la couverture de la terre, des arbres, des herbes, de la pierraille, mon amour du vent et du ciel, mon amour de la mer. Silence là-dessus. Ce n'est pas ici qu'il faut parler de cette passion. Et qu'avait-elle à faire avec ce Parisien qui vivait en banlieue par nécessité, qui n'aimait que les pierres des villes. Elle ne m'a pas défendue quand j'en ai eu besoin.

La solitude ne me disposait que trop à l'écriture. Et il répondit aussitôt, comme il l'avait promis, non sans prudence, on va le voir :

*Lettre* : « Pourquoi, Monsieur, n'avez-vous pas voulu me dire tout ce que vous désirez me dire ? On ne s'étonne ni ne s'occupe ici des lettres que je reçois : je suis absolument libre... »

Bien assuré que ses lettres ne seraient lues que par moi, il m'écrivait alors fort librement. Et tout de suite il attaque :

*Lettre* : « Vous comprendrez, Monsieur<sup>11</sup>, que lorsque je suis allée vous voir au Mercure un jour qu'il pleuvait, je ne pensais pas recevoir quinze jours plus tard la lettre que voici.

« Je ne suis pas scandalisée parce que je n'ai pas peur des mots. Ce qui m'arrive, c'est tant pis pour moi : je l'ai cherché, ou du moins je ne l'ai pas évité. Eh ! bien laissez-moi vous dire ceci avant de continuer : je ne serai jamais votre maîtresse. D'abord parce que je ne vous aime pas. Vous me répondrez : qu'est-ce que ça fait ? Sans accorder un sens trop romanesque à la chose, elle a tout de même un petit peu d'importance pour moi. Et puis, vous non plus vous ne m'aimez pas. Je sais très bien que je ne suis pas jolie. Je ne mets, à faire cette constatation, aucune amertume, je n'ai pas d'amour-propre, surtout pour ça.

« Je ne devrais pas vous écrire. Je cède, en le faisant, à l'attrait d'un jeu dangereux. Vous me rappelez un de mes professeurs, une drôle de femme qui s'est suicidée et qui me faisait des cours de morale... tout à fait immoraux. Elle me donnait les mêmes conseils que vous, mais ils étaient plus désintéressés.

« J'ai tout de même du regret de vous perdre, car sans doute penserez-vous que puisque je ne veux pas faire — toute question de vertu mise à part — ce que vous désirez, il n'y a plus d'intérêt pour vous à poursuivre nos relations.

« ...Voilà, Monsieur, ma façon de penser. Je vous la dis nettement. Je ne suis plus triste. Quand je réfléchis à fond, ce que vous me dites ne m'étonne pas. Superficiellement, je rage et je pense : eh ! bien, vrai !

---

<sup>11</sup> « Et tout de suite il attaque » est la dernière phrase de la page 30. On s'attend à lire une lettre de PL ou au moins le récit de cette « attaque ». Mais le début de la page 31 est bien une lettre de VV. Ce n'est qu'à la fin de ce premier paragraphe que nous comprendrons qu'il s'agit de la réponse de VV à une lettre qu'elle ne retranscrit pas, parce qu'elle ne l'a plus.

« Je ne suis pas prude, non, non, mais ce que vous me proposez, jamais, jamais, je ne le ferai.

« Je vous dirais bien : restons amis, comme dans les romans. Mais est-ce possible ? Venez ici, puisque vous me le proposez. J'habite à dix kilomètres d'une très jolie ville et je ne suis plus timide, maintenant que je vous connais. Pensez que la première fois vous étiez le juge impitoyable et ironique devant qui je comparaissais, moi, infime. Il y avait de quoi trembler.

« Merci aussi, Monsieur, de m'avertir pour les fautes d'orthographe. Je ne suis pas excusable car je n'ai pas écrit vos lettres comme je le fais habituellement, rapidement et sans les relire. »

Il écrivait, il faisait un peu le mentor, il demandait s'il pouvait venir. Il n'avait nulle intention, je le crois, de se mettre en route, mais il « tâtait », pour voir. Il répondait par retour du courrier, revenait à la charge. Je pensais chaque fois que ce serait sa dernière lettre.

*Lettre* : « ...Voyez l'ironie des choses : c'est vous qui me désirez, comme ça, en vous amusant, et c'est moi qui tiens à vous et qui aurais tant de peine, si je vous perdais. Je vous aime bien mieux que vous ne me désirez, voilà pourquoi je suis si faible et pourquoi je vous écris encore... »

*Journal* : « Je me rappelle son sourire dans le bureau du Mercure. Je ne peux pas ne pas croire à sa bonté. J'ai peur de lui avoir fait de la peine. En recevant sa dernière lettre, ce matin, j'ai eu l'impression qu'il se moquait de lui plus que de moi-même. »

On voit la cristallisation. Rien que de très banal dans tout cela, je le sais bien. Dès les premières lettres s'affirment son pouvoir sur mon imagination, et le refus obstiné que je mets à croire en sa méchanceté.

*Journal* : « Me répondra-t-il ? J'attends sa réponse avec angoisse et tout le long du jour je bâtis des dialogues imaginaires qui ne l'intéresseraient pas du tout.

« Voilà où j'en suis. C'est un peu humiliant. Suis-je donc incapable de me dégager de mes impressions ?... J'écoute avec une honteuse complaisance une voix trop tentante dont le franc cynisme devrait cependant m'avertir. Mais j'ai beau voir clair, je subis malgré tout le charme de mots jamais entendus... Vais-je enfin me secouer et ne plus vivre suspendue à lui de la sorte, me rappelant sans cesse ses paroles, lisant ses articles, ses chroniques, recherchant avec avidité des choses de lui que je n'ai pas encore lues. Quelle sottise ! »

Pour me tenter, il m'avait cité la fameuse phrase de Tar-tuffe à Elmire :

*« Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,  
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur... »*

Et je répliquais en disant de lui :

*« Voilà, je le concède, un abominable homme... »*

tout en ajoutant, avec quelle imprudence : « Tout de même, je n'attendrai pas jusqu'à quarante ans, vous savez ! »

*Journal* : « Son ton presque humble m'a beaucoup touchée. Je le crois bon, très respectueux de la liberté des autres et j'ai un grand désir qu'il vienne ici. Maintenant qu'il 'n'écrit sur ce ton, je suis tranquille, contente de lui et de moi.

« S'il voulait être seulement mon ami, je l'aimerais bien et fidèlement. »

Mais il revenait vite à la charge :

*Lettre*, juillet : « Vous ne deviez "plus jamais parler de ces choses". Pourquoi ne tenez-vous pas votre promesse ? Cela me gêne, me froisse et m'ennuie. Est-ce que vous croyez que j'ai voulu faire des minauderies avec vous, et feindre une



grande sévérité alors que je brûlais d'envie de vous entendre me parler comme vous le faites ? Vous vous trompez étrangement. Est-ce parce que je vous ai dit que je m'ennuyais ? Vous vous imaginez que je ne pense qu'à vous, que je rêve à l'amour et au plaisir d'être embrassée, que je pense délicieusement à ces choses jamais éprouvées ? Et cela vous plaît de le croire parce que vous y voyez l'indice d'un trouble dont vous pourriez profiter. Ce n'est pas bien, décidément. Je n'ai jamais essayé de vous tromper sur moi, il faut me prendre comme je suis, vertueuse si vous tenez au terme, ce qui ne veut pas dire pourtant dénuée de sensibilité et d'enthousiasme. Si vous ne voulez pas comprendre, ne m'écrivez plus. Je n'ai pas le courage de cesser la première...

« P.S. — À propos, puisque cela vous ennuie de m'appeler Mademoiselle, appelez-moi donc comme vous voudrez. »

*Journal* : « J'attends une autre lettre pour demain. Sans doute ne l'aurai-je pas, parce que je l'attends avec certitude. Pauvre homme ! Je m'apitoie beaucoup plus sur lui qu'il ne le fait lui-même, je suppose, et il rirait bien s'il connaissait mon émoi... »

(car ses lettres contenaient des plaintes sur sa vie difficile auxquelles j'ai toujours été sensible. Alors, elles me bouleversaient).

Ainsi, par ce jeu d'alternance (que je pratiquais d'ailleurs comme lui) il jetait l'apaisement ou reprenait l'attaque :

*Journal* : « Il m'écrit des choses abominables et cependant je lui réponds. C'est un être original sans doute mais sans aucune élévation morale et d'un égoïsme épouvantable. L'expérience que je suis en train de faire avec lui est honteuse pour moi, mais il appartient à la littérature et il a tout son prestige autour de lui. Voilà pourquoi je ne l'envoie pas promener...

« Les deux chroniques qu'il m'a envoyées ne me plaisent pas. Je comprends mieux en les lisant ce que R. Lalou<sup>12</sup> appelle son charme bavard jusqu'à l'agacement. Il a beaucoup d'esprit, mais il n'a que cela. Cette façon de juger les catholiques sur les images hideuses des marchands de bondieuseries... »

28 juillet : « Je pensais qu'il serait passé au Mercure hier<sup>13</sup> prendre ma lettre, puisqu'il avait une telle hâte d'avoir une réponse. J'affiche un beau dédain mais s'il ne répond pas aussitôt, je perds la tête... »

Il avait, à plusieurs reprises, proposé de venir me voir. Connaissant déjà son embarras devant les questions matérielles à régler et l'espèce d'angoisse qui le prenait dès qu'il s'éloignait de Paris (il m'avait raconté qu'allant pour la première fois dans l'Ouest, il lui avait fallu, dès l'arrivée, mesurer la distance sur une carte pour calmer son trouble), je lui avais écrit avec précision tout ce qu'il devait entreprendre pour me rejoindre. Bien entendu, il ne le fit pas et prit prétexte de ma « sagesse » pour engager une première querelle :

*Journal*, 1<sup>er</sup> août : « Eh ! bien non, il ne viendra pas et il est fâché par-dessus le marché. Dame ! Tant pis pour lui et tant pis pour moi. Tout cela parce que je ne veux pas ce qu'il veut. C'est trop fort... J'écirai un roman... »

*Lettre* : « Au revoir, donc, Monsieur. Pendant quinze jours vous m'avez fait bénir le facteur. C'est bien dommage que ce petit commerce-là vous pèse, il me plaisait beaucoup.

« Il fait un joli temps, tour à tour gris et clair. Dites ? vous ne regrettez rien ? »

---

<sup>12</sup> René Lalou (1889- 1960), agrégé d'anglais et enseignant.

<sup>13</sup> C'est-à-dire le dimanche 27 juillet.

Chaque fois que je le sentais irrité, je donnais du jeu. Instinctivement, j'employais le langage qui devait le mieux le toucher, par une rouerie dont je n'étais pas tout à fait consciente. Ce sera toujours ainsi, pendant notre liaison. Et, chaque fois, je m'engagerai davantage.

La correspondance continua donc, chacun de nous tirant sur sa corde en ressassant ses arguments :

*Lettre* : « Pourquoi me dites-vous, vous, que vous jouez franc jeu ? Avez-vous peur que je ne m'aperçoive pas de votre désir ?... Comprenez aussi que lorsque je dis *non*, tout bas ou tout haut, c'est *non* toujours. Ne vous fâchez pas. Écrivez-moi.

« Vous répétez si souvent, dans vos lettres, que je fais exprès de ne pas comprendre, que je finis par croire que vous n'en êtes pas du tout convaincu. »

Il y eut cependant un temps d'arrêt dans cette petite lutte épistolaire. J'allai faire un court voyage au moment où lui-même, sans bien entendu en dire un seul mot, partait pour Pornic rejoindre son amie<sup>14</sup>.

(J'ai lu, au fur et à mesure de leur parution, mais sans hâte excessive, les journaux qui ont été publiés après sa mort<sup>15</sup>. La pensée de cette publication m'a causé pendant longtemps, je dois le dire, un grand tourment. Et puis, j'en ai pris mon parti. Ensuite, je n'ai plus éprouvé que de l'indifférence. J'ai lu aussi, avec consternation, avec dégoût, bien après sa mise en vente par souscription, le *Journal Par-*

---

<sup>14</sup> Vers la mi-août, PL est allé passer quelques jours à Pornic avec un retour dans la matinée du mardi 19.

<sup>15</sup> Les dix-huit volumes du *Journal littéraire* de Paul Léautaud sont parus entre mars 1955 et novembre 1964. Au moment où Véronique Valcault écrit ces lignes, vraisemblablement au printemps 1961, seul la moitié de ce *JL* a paru, dont la période qui la concerne et c'est à l'évidence ce qui l'a conduit à écrire ce livre.

*ticulier*<sup>16</sup>. J'ai vu que non seulement il ne dit pas tout, mais qu'il ment souvent, par omission de certains faits, par altération de certains autres. Je pourrais confronter avec mon propre Journal, avec la copie de mes lettres, je n'en ai pas le courage et aussi bien cela importe peu. Je raconte « l'histoire que j'ai eue avec lui » et la partie de sa vie qui m'est connue. Qu'il mentît, parbleu, j'ai bien fini par le savoir et au fond je m'en suis toujours doutée. Mais mentait-il sur l'essentiel ? C'est la question que je me pose encore actuellement. Je veux dire : N'était-il donc que ce vieil homme peu scrupuleux, moqué, vilipendé, en proie à l'obsession charnelle ou cet être malheureux et blessé que je m'obstinais à retrouver en lui ?)

Lorsqu'il recommença à m'écrire, au bout d'une dizaine de jours, il se fit de plus en plus pressant :

*Journal* : « Au lieu des hommages qui terminaient ses lettres, nous en sommes à toutes sortes de baisers. C'est vraiment touchant. »

Et le chantage commença : « Si vous ne répondez pas d'une certaine façon, je n'écirai plus... »

*Lettre* : « Ah ! vraiment ? vous ne m'écrirez plus ? Écoutez-moi : quand j'étais petite et que maman voulait me faire prendre un bain dans la mer, j'étais absolument épouvantée. Ma mère employait des tas d'arguments : "Tu verras, ce n'est pas froid du tout, tu seras contente, après." Mais ses bonnes raisons n'étaient pas convaincantes et j'étais déjà têtue comme un petit mulet. Alors ma mère, qui n'était pas la patience même, me saisisait rudement par le bras.

---

16

Le *Journal particulier* de Paul Léautaud, édité par Marie Dormoy, est paru aux éditions du Cap à Monte-Carlo en 1956 (deux volumes carrés sous coffret en tirage limité réservé aux souscripteurs).

« Vous, vous dites pour ne pas m'effaroucher : "Vous resterez quand même une jeune fille..." ou encore : "Vous ne serez pas tuée, voyons !" Mais comme lorsque j'avais cinq ans je ne suis pas convaincue et personne n'est là pour m'empoigner le bras de force, je pense ? »

« Vous vous tourmentez bien pour vos lettres. Vous ai-je donc dit que je les conservais ? »

*Journal*, 21 août : « Aujourd'hui, un court billet. Il reparle encore de cette absence... A-t-il une maîtresse ? Je m'en fiche, je m'en fiche, je m'en fiche. »

« Deux entrevues et toute cette correspondance. C'est trop, ou trop peu. J'ai besoin de renouveler l'image. Je me le représente riant, ou sous l'empire d'une courte exaltation, ou marchant de son pas si jeune. J'ai comme l'obscur désir de faire mentir M<sup>me</sup> Aurel<sup>17</sup>. Oh ! qu'est-ce que j'écris là ? »

« Il est plus fin que moi, bien plus fin. Il ne fallait pas lui montrer que j'étais incapable de me passer de ses lettres... »

Déjà, je n'envoyais plus les lettres où je protestais trop vivement contre ses paroles ou ses intentions, par crainte de lui déplaire. Je me contentais de les écrire pour me soulager, puis de les recopier pour mieux renforcer en moi les résolutions dont elles étaient remplies.

*Lettre non envoyée* : « Je suis absolument fixée sur vous maintenant. Si nous en sommes là aujourd'hui, la faute en est à moi seule qui, dès la première proposition aurais dû vous dire nettement et une fois pour toutes que je ne serais jamais votre maîtresse (mais je l'avais dit) ni cette espèce de demi-

---

<sup>17</sup> Note de VV : « Elle le prétendait incapable d'inspirer le moindre amour. Il avait eu avec elle, à propos d'une de ses chroniques les plus cinglantes, une polémique qui faisait pousser à la dame des cris d'écorché. » Voir « Un salon littéraire » dans *Les Nouvelles littéraires* du 28 avril 1923, page cinq.

vierge — le mot existe, hélas ! en littérature — que vous me proposez d'être... à votre service.

« Je n'imagine pas comment vous accepterez ces paroles-là. C'est la première fois que j'en écris de pareilles et vous sourirez de mon enfantine intransigeance... »

Pendant tout cet échange de lettres qui semblait tout de même lui tenir fort à cœur, j'avais littéralement usé son image à force de me la représenter. J'eus un moment le vif désir d'aller le voir à Paris avant la fin des grandes vacances, mais retenue par une crainte obscure, je me contentai de lui demander avec humilité :

« Donnez-moi l'occasion de vous voir davantage, de vous connaître mieux. Pensez que je ne vous ai vu que deux fois, que je vous connais peu, en somme... non ? C'est trop de prétention de ma part ? »

S'étant aperçu du besoin que j'avais de ses lettres, il pratiquait le « suspense » avec habileté, soufflant tour à tour le froid et le chaud :

*Journal*, 29 août : « La singulière lettre ou plutôt le singulier billet...

« Je suis heureuse de constater que la pensée de « mon vieux fou » ne me trouble plus aucunement... »

5 septembre : « Rien aujourd'hui. C'est fini, il ne m'écrira plus... » (Suivent, déjà hélas ! des lamentations et des regrets, et en matière de conclusion « ... je ne suis qu'une très médiocre créature et ma médiocrité me désespère... »

7 septembre : « Mais si, j'ai eu sa réponse. Il manque absolument de délicatesse, mais je sens son dépit caché et je lui réponds sur le même ton. »

(Voici, déjà esquissée, notre attitude : il vient, j'hésite. Il s'en va, je n'ai de cesse qu'il revienne.)

*Lettre envoyée* : « Précieuse<sup>18</sup> ou froide, me voilà bien arrangée. Mais j'ai bon caractère, vous savez. Vous me donnez la mesure de votre méchanceté.

« La vérité, c'est qu'il ne se passe pas un instant que je ne pense à vous. Sans cela, il y aurait longtemps que j'aurais cessé d'écrire. Pourquoi cette obsession ? Je la subis sans pouvoir m'en empêcher : c'est peut-être le commencement de l'amour ? Seulement, il y a des choses qui me gênent à dire, même à deux cents kilomètres de distance<sup>19</sup>. C'est moi qui tiens à vous. C'est vrai aussi que j'ai un très fort désir de vous revoir... Je me moque tellement des convenances que, si j'avais une chambre, je vous recevrais bien volontiers. Mais, ou je me suis exprimée d'une façon bien maladroite, ou je suis tout à fait stupide : c'était faire la précieuse que de vous demander d'aller vous voir sans conditions ?

« Je suis bien convaincue que je suis très sotte... »

Quelques lettres encore. Je cède du terrain à chacune d'elles. Et puis :

*Journal*, 12 septembre : « Je le verrai lundi. Dame, je ne sais pas du tout ce qui résultera de cet entretien-là. J'ai le cœur et l'esprit trop troublés pour seulement le concevoir. J'avais si naïvement cru qu'il me serait possible de conserver son amitié sans rien donner en échange. Son intérêt pour ma personne, il faudra que je paie. Mon Dieu, qu'est-ce que j'écris là ? Si j'avais encore dix-sept ans. Dans ce temps-là, rien ne m'effrayait.

« ...J'ai envie de lui dire, en arrivant : "Vous avez toujours du goût pour moi ? Eh ! bien, prenez-moi." Et j'envisage avec une complaisance coupable ce que seraient alors nos rap-

---

<sup>18</sup> Note de VV : « C'est capricieuse qu'il avait écrit. J'avais mal lu. »

<sup>19</sup> Voilà qui met à mal la note de Marie Dormoy (note 5 ici, page 11), avançant la ville de Rennes. 200 kilomètres correspond davantage au Mans... qui n'est traversée par aucun fleuve...

ports. Je l'imagine si peu comme un amoureux. Est-ce que je l'aime ?... Suis-je sur le point de faire une sottise vulgaire ?... Je suis soulagée quand il m'écrit « convenablement » comme aujourd'hui et je me remets alors à imaginer un sentiment sans trouble, sans aucune sensualité. »

13 septembre : « Mes préparatifs de départ s'achèvent. Je ne suis pas trop contente de moi. Je vais sans savoir rien de précis sur mon sort immédiat, ni même si je pourrai vivre... »

Il faut que je donne ici quelques détails nécessaires. Ma famille était riche alors, et désirait me garder. Mon père possédait une usine qu'il voulait me transmettre, ou à un gendre de son choix. Le gendre, il l'avait trouvé. Des amis organisèrent une entrevue sans me prévenir et le jeune homme déclara qu'il voulait bien. Quand je l'appris, j'étouffai de rage. Et ma décision, déjà prise, en fut confirmée : j'irais gagner ma vie à Paris tout en y poursuivant mes études. Comment la gagner ? Je n'avais pas grand choix et je ne voulais pas d'un emploi qui occuperait toute ma journée. Je me sentais capable de vivre avec peu d'argent, si mes parents, qui étaient résolus à employer ce moyen pour me réduire, ne me donnaient aucune mensualité. Mais je n'étais pas sans angoisse et j'acceptai, quelques jours avant mon départ, pour trois mois, un poste de répétitrice dans un collège libre, qui m'assurait le vivre et le couvert. On verrait ensuite, et vogue la galère. Mon anarchie, ma peur des entraves se satisfaisaient assez bien de cette solution provisoire. Mais quel examen de conscience avant le départ, que de résolutions solennelles, destinées à remplir les dernières pages du journal :

« J'ai l'impression de partir après avoir tout brûlé... Et si je me suis trompée sur lui ? S'il est un être vil, ce que je ne crois pas ? Sans délicatesse, comme j'ai cru le remarquer... Je



ne veux pas demander conseil. Je ne veux compter sur personne d'autre que sur moi-même... »

Est-ce qu'il s'agit de moi ? Je me sens, en transcrivant ceci et parce que je connais la suite, un peu émue par cette petite provinciale orgueilleuse et si peu dégourdie, égoïste, toute remplie d'elle-même et de ses émotions, mais brave et capable d'enthousiasme.

Dans mon amour de la chose écrite, j'avais un grand goût pour les petites revues, je furetais toujours à leur recherche dans toutes les librairies de la grand-ville peu distante, où j'allais chaque semaine à bicyclette. C'est ainsi qu'un jour, la veille de mon départ, je tombai sur un numéro des *Marges*, ouvert par hasard et sans consulter le sommaire, et que les premières phrases que je lus me sautèrent au cœur : je reconnaissais sa voix avant même d'aller à la signature :

« J'ai fait un jour, disait-il dans cet article, la conquête d'une femme en plaisantant, en me moquant, en nous riant tous les deux. Quand elle est tombée dans mes bras, mon plaisir était moins grand que ma surprise.

« À quarante-cinq ans passés, je suis plus sensible, plus ardent, plus tendre, plus vivant que je l'ai jamais été.

« J'ai toujours commencé par le désir, le sentiment n'est venu qu'ensuite<sup>20</sup>. »

Je sentais bien que ce texte était très important et mon cœur devenait lourd. À peine rentrée à la maison, je me mis à écrire :

« Pourquoi ai-je deviné tout de suite que l'article était de lui ? Et quelle est cette femme dont il a fait la conquête en se

---

<sup>20</sup> VV se trompe, il ne s'agit pas des *Marges* mais d'un « Mots, propos et anecdotes » paru dans *Les Nouvelles littéraires* du 16 juin 1923. Nous retrouvons ce texte dans *Passe-Temps II*.

jouant ? Il a écrit cela la même année que *Ma pièce préférée*. Sa déesse, comme il l'appelle. En est-il toujours amoureux et me considère-t-il comme un intermède ?... Je le saurai, si nous nous revoyons, il faudra que je le sache...

« Quarante-cinq ans. Il y a dix ans de cela... »

Les vacances, la littérature. La pensée de l'amour toujours présente, les rêveries sans fin, des images timidement osées. Ce marivaudage par lettres, un peu libertin. Et pour finir, au moment du départ, la sonnerie grave de la prémonition.

## Chapitre II — L'Automne

Maudit soit à jamais le rêveur inutile  
Qui voulut le premier, dans sa stupidité

.. .. .

Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté.

Est-ce que j'aime Paris, ce madrépore<sup>21</sup>, cette grande coquille ? J'arrivai pour m'y installer au début de l'automne. J'eus de la chance. Mon logis du moment se trouvait au bord de la Seine. Mais j'avais l'esprit trop occupé pour bien regarder le monde extérieur. Plus tard, après une longue séparation d'avec la ville, quand j'ai recommencé d'y vivre, je me suis dit : comment n'ai-je pas vu autrefois ceci, et cela, et cela encore ? Où avais-je donc les yeux ?

J'avais amené ma bicyclette et j'entreprenais de grands périples dans Paris qui était encore une ville aimable, où le dialogue était possible entre le cycliste et le conducteur d'autobus, et la courtoisie générale. Les premiers jours, je ne fus occupée que par le bonheur d'être là. Tout m'intéressait, tout était pour moi un objet de ravissement ou de curiosité. Je pris, non pas une conscience plus vive des saisons, mais j'appris ce que sont les saisons à Paris et d'abord l'automne. Je m'étonnai des marronniers entièrement roux en septembre, je sus où se couchait le soleil, je comparai la couleur de la Seine à une olive verte et je me figurai rencontrer des grands hommes à tous les coins de rue. Je vis d'un pont

---

<sup>21</sup> Le madrépore est un animal à squelette calcaire vivant souvent en colonies (coraux) (Futura sciences).

l'enterrement d'Anatole France<sup>22</sup> et j'achetai le premier numéro de *Littérature*, la revue d'A. Breton<sup>23</sup>.

Je ne possède, sur ces premières semaines de mon installation à Paris, que des notes éparses et confuses. J'avais commencé un nouveau Journal, sur un cahier tout neuf acheté spécialement, mais je le perdus, à ma grande confusion, dans l'établissement où j'étais répétitrice, et il ne me fut jamais rendu. Ma distraction, mon habitude de perdre les choses, un dédain pour le « qu'en dira-t-on » qui fut assez vite total, me jouèrent par la suite bien d'autres tours.

Je n'ai plus un souvenir bien net de ma nouvelle rencontre avec Léautaud, au Mercure de France. J'étais beaucoup plus troublée qu'à ma première visite, à cause de toute cette correspondance qui s'était accumulée entre nous. J'avais aussi la crainte bizarre de ne plus le reconnaître. Préoccupée par l'article des *Marges*, je dus lui en parler dès les premiers instants car je retrouve dans une lettre memento, à lui adressée après notre rupture, cette relation significative :

« Une de mes premières paroles, ça été pour vous demander si je ne servais pas d'intermède. Je vous revois très bien au fond de votre fauteuil, répondant : « Je n'ai jamais écrit cela. »

« C'est la seule allusion que je me sois jamais permise sur votre passé. »

---

<sup>22</sup> Mort le 12 octobre, Anatole France est inhumé au cimetière ancien de Neuilly.

<sup>23</sup> *Littérature*, la revue de Louis Aragon, André Breton et Philippe Soupault, est parue en mars 1919. La première série a compté vingt numéros. Une seconde série est parue sur treize numéros, de mars 1922 à juin 1924. Cette revue n'existait donc plus en septembre 1924. Véronique Valcault n'a donc pas pu acheter le « premier numéro ».

On voit déjà, par la réponse ambiguë qui m'était faite, combien j'ai mis d'entêtement à ne pas pratiquer le « Comment l'esprit vient aux filles ». J'en donnerai d'autres exemples, si j'ai le courage de poursuivre.

J'allais dans son bureau, je ne parlais guère, des gens entraient qu'il ne présentait pas. Au moment du départ, il m'embrassait furtivement derrière la porte. Je ne pouvais le voir que là, n'ayant pas encore pris l'audace, comme je le fis plus tard une seule fois, de l'amener dans ma chambre du collège. Je notais mes impressions au crayon, sur des bouts de papier, dans la rue en marchant, dans une église, dans le jardin de Cluny. Et déjà j'étais déchirée. Car je le voyais moins que je l'eusse désiré et ses moqueries, son « rire d'oiseau de nuit » me déconcertaient comme sa façon d'avancer par brusques assauts. Parfois, il semblait accepter que nos entretiens eussent pour objet unique la littérature. Et je respirais. Il m'épiait du fond de son fauteuil, sévère à mes appréciations qu'il provoquait avec brutalité : « Allons, dites-le, ce que vous pensez. » Et je m'engageais avec précaution et inquiétude, tremblant à l'avance de son jugement : je savais qu'il me le donnerait sans ménagement. Puis il prit l'habitude de m'attaquer, me poussant dans l'encoignure de la porte non plus pour le baiser d'adieu, mais pour poser une question, les yeux tout près des miens : « Alors ? » disait-il à voix haute et impatiente. Je défaillais d'émotion. Je sentais ses lèvres sur mon cou, sur mes bras, l'odeur de son veston de velours. Je le repoussais, reprenais mon manteau, dégringolais l'escalier avec la crainte de rencontrer un employé.

Nous nous quittions la plupart du temps sans qu'un nouveau rendez-vous fût fixé, mais j'étais à peu près sûre que le lendemain une lettre de lui me l'annoncerait. À peu près

sûre, mais jamais tout à fait. Et un retard de sa part (je n'ai jamais su attendre) me plongeait dans l'angoisse.

« Quel dommage que nos entrevues soient si incertaines », me lamentais-je déjà.

« Que faire, mon Dieu, que faire ? Dans cette aventure, je n'ai même pas l'excuse d'obéir un sentiment irrésistible... Le présent m'importe peu, mais j'ai peur d'engager l'avenir. J'ai peur, pour celui que j'aimerai plus tard, car il viendra, j'en suis sûre, et je l'aimerai mieux que je n'aime celui-ci, qui est vieux. »

Vieux, vieux, vieux. Il le disait et je le répétais jusqu'à la satiété, le cœur navré. Comment combler cette différence de plus de trente années ? Plus tard, ce fut un autre refrain : « Ah ! si tu avais quarante ans ! » me jetait-il avec impatience. Et après avoir souffert qu'il fût vieux, je me mettais à souffrir d'être si jeune.

Mais j'écrivais aussi :

« Il est bon. J'ai senti sa tendresse voilée tous ces jours-ci. L'impatient et rageur : *voilà !* qui termine sa lettre d'aujourd'hui me le montre si bien, penchant la tête. Son œil mélancolique quand il parle des bêtes. Le pouh... ou... ou... prolongé qu'il fait en gonflant la bouche et en agitant les doigts. »

Car je commençais à observer tous ses gestes, avec l'attention la plus passionnée, et à les noter, non seulement pour moi, mais pour lui, dans les lettres que je lui adressais. Et je sentais que cela lui était agréable.

Le bel automne m'accorda au début quelque rémission.

Je traverse le Luxembourg par un matin pluvieux. Comme il fait bon. Je me promène toute seule dans la forêt de Saint-Germain, enivrée par l'odeur des feuilles mortes que je pousse du pied en marchant. Mais, comme je sais qu'il dé-

teste la campagne et que je ne veux rien d'autre que ce qu'il aime, c'est dans Paris surtout que je déambule. Je parcours le hall de la gare Saint-Lazare (les gares m'attirent toujours, le goût du voyage, de l'étranger, goûts qu'il n'a pas et auxquels j'essaierai aussi de renoncer). Je note avec soin dans mon Journal qu'au sujet de la littérature j'ai perdu beaucoup d'illusions depuis juillet, à cause de ce qu'il me raconte. Il me parle des polémiques que ses récents articles dans les *Nouvelles Littéraires* ont soulevées<sup>24</sup>, du « patron » (Vallette) dont il se plaint. Il n'est pas tendre, bien sûr, pour ses confrères — je retrouverai tout cela dans son *Journal*. Je prends son parti passionnément. Mais les querelles, les coups bas qui sont assenés, le caractère mercantile de certaines œuvres à succès me consternent et me dégoûtent. J'écoute avec le plus grand intérêt ce qu'il me dit, mais je m'aperçois assez vite que ses jugements sont pleins de contradictions. Je note aussi sans surprise, mais tristement, sa condescendance à mon égard quand il parle des écrivains qu'il voit : je ne suis pas de la confrérie, mais à la porte du sanctuaire.

Dans les notes éparses et non datées du début de mon séjour à Paris, je bute tout à coup sur cette phrase :

« La semaine prochaine, il faudra dire oui ou non d'une façon tellement nette que cela m'affole d'avance. »

Toute la question de nos relations présentes et futures est là : il voulait que je fusse sa maîtresse. Or, je ne l'ai jamais été, malgré l'abus que j'ai fait du mot et le désir que j'avais de lui plaire. Quelque chose de plus fort que moi m'a toujours empêchée de le devenir, je tiens à le préciser à cause de l'équivoque que la suite du Journal peut entretenir.

---

<sup>24</sup> Les chroniques des 18 et 25 août « À messieurs les directeurs des *Nouvelles littéraires* ».

Je l'aimais. Mais je n'ai jamais été amoureuse de lui charnellement. Toute cette passion était dans la tête et dans le cœur, bien plus forte qu'une passion physique. Je ne désirais que sa présence. Il me suffisait de le voir pour nourrir ensuite, loin de lui, de longues rêveries, heureuses s'il s'était montré patient, angoissées s'il était revenu sur son ultimatum : oui ou non ? J'essayais de ruser, hésitant, avançant, reculant, tâchant de gagner du temps, malheureuse et troublée :

« Peut-être va-t-il venir tantôt<sup>25</sup>. Peut-être le verrai-je s'avancer de sa souple allure. Je verrai les yeux tristes derrière les lunettes, le visage si expressif qu'il a parfois. Il dira, en traînant les mots : "Eh ! bien, voyons..." L'envie de rire reprend le dessus. J'ai exagéré l'expression de mes sentiments pour le calmer et il est si parfaitement convaincu que je le veux (hélas !) que sa naïve fatuité m'attendrit. Je l'imagine m'attendant à la gare tomme avant-hier, sous la pluie. Que faire ?

« Que faire ? que faire ? Quand je le répéterais cent fois, est-ce que cela changera la chose ? Sans doute va-t-il venir ? Que nous dirons-nous, Seigneur, et cette semaine qui s'approche, qu'apportera-t-elle d'émotions nouvelles, inconnues ? »

Je détestais la tristesse, je ne l'ai jamais aimée. Au début, j'ai essayé de me défendre, de rire, de prendre de la distance, même de le tourner en ridicule (c'était facile). L'apitoiement et l'amour ont toujours été les plus forts et il m'a bien fallu entrer dans le chagrin par la porte basse. Il me demandait de venir à Fontenay le dimanche, et je ne disais ni *oui* ni *non*. Il déclarait que de toutes manières il serait à la gare. Je ne ve-

---

<sup>25</sup> Note de VV : « Au Luxembourg, où il me rejoignait quelquefois, s'échappant du Mercure le matin, ou tôt dans l'après-midi. »



nais pas. En manière de représailles, quand je le rencontrais ensuite, il affectait de ne pas me regarder, tout en me parlant du bout des lèvres, de la façon la plus banale, quitte à m'écrire aussitôt après : *oui* ou *non* ? Et je répondais sans tout à fait promettre, dans la terreur de ne plus le revoir. Je cédaï un peu, quelquefois avec rage :

« Vous n'avez plus de scrupules<sup>26</sup> depuis que je vous ai écrit de la sorte ? Vous n'êtes plus embarrassé, ni hésitant, ni même grincheux, puisque nous sommes d'accord sur les termes et que j'ai pris votre « ton ». J'avais pourtant grande envie de vous envoyer des coups de poing dans la figure. »

J'étais avide, j'avais une intense curiosité, mais le sentiment le plus fort, c'était la peur.

Vers le milieu d'octobre, c'est-à-dire à peu près à l'époque de l'ultimatum, installée dans ma nouvelle vie, je commençai un nouveau Journal. J'écrivis d'abord avec application et pédantisme. Je fis un examen de conscience détaillé, je pris de grandes résolutions de travail : l'étude des langues, la licence à obtenir. Je me donnai quelques mois pour connaître Colette et Adrienne Monnier et je rejetai vers la trentaine la rédaction de mon premier roman.

Mais, après ce préambule, je revins bien vite à ma délectation morose :

« Il ne juge pas les choses comme je les juge et ne se donne pas la peine d'imaginer ce que je peux penser. Il n'a aucun scrupule à me caresser car il estime que je dois en être heureuse. Et ma résistance l'irrite : est-ce bête Je le croyais bon et il ne l'est pas. Que lui importe que je souffre. Pourtant,

---

<sup>26</sup> Note de VV : « Car parfois il se donnait le luxe d'avoir des scrupules. Il était si changeant dans ses attitudes, si déroutant dans son comportement que je ne savais jamais comment je le trouverais et quelles seraient ses réactions. »

lorsque nous descendions l'autre jour vers le boulevard Saint-Germain, j'avais cru trouver une tendre sollicitude dans ses confidences. Je ne sais pas si vous êtes comme moi... un temps, un geste, puis... »

La notation s'arrête là. Encore une fois, pendant plusieurs années, ressassant jusqu'à la nausée les souvenirs de cette période, j'ai entendu distinctement les paroles qu'il m'a dites un jour de détente heureuse et que je n'ai pas transcrites ici. Et puis je les ai oubliées. Mais je le vois encore. Il arrivait du Mercure proche, sans rien dans les mains. Je note ce détail car plus tard je ne devais plus le voir que les mains occupées par les sacs qu'il portait pour ses bêtes, nos rencontres au-dehors n'ayant plus lieu que sur le chemin de la gare, aux heures où il venait à son bureau ou en repartait, ou bien dans les rues avoisinant le Mercure, au moment du déjeuner, chargé de sa maigre pitance. Il arrivait vite, je me mettais à son pas, nous déambulions par les rues. Il penchait son étrange tête vers moi et je voyais d'assez près ses yeux qui m'observaient par-dessus ses lunettes. Il était curieux de ma vie à la campagne, il posait à ce sujet des tas de questions qui me surprenaient, car je n'en comprenais pas l'intérêt. Il parlait de lui en épiant l'effet de ses paroles, il disait combien l'aspect de la mort l'attirait et il touchait son visage pour tâter son futur squelette. Je ne posais jamais de questions. Pas une seule fois je ne l'ai interrogé, ni sur sa vie passée, ni sur l'emploi de son temps, ni sur son travail. J'écoutais, et je notais tout dans mon cœur. Il revenait sur son existence difficile, sur ses privations, sur les grandes contraintes de sa vie d'employé, et j'étais pleine de pitié. J'éprouvais aussi de la joie à pénétrer un peu plus dans ses habitudes. « Je ne mange que du pain brûlé », déclarait-il en s'arrêtant soudain et en levant un doigt prophétique. Et, docilement, j'accordais au pain brûlé une énorme importance.

Il racontait les visites qu'il avait reçues et les boutades féroces qu'il lançait à ses visiteurs — toujours importuns d'après lui. Parfois, il demandait brusquement : « Que lisez-vous ? » Paralysée par la crainte, je balbutiais : « La vie de Wilhelm Meister<sup>27</sup>. » Alors son rire grinçant se déclenchait et je pensais : Bien sûr, c'est un livre sans intérêt. Comment va-t-il me juger ? Mais lui parti, je ne décolérais pas de ma soumission à son égard.

Je ne me sentais tout à fait à l'aise que devant le papier à écrire. Il assurait que mes lettres lui plaisaient, plus tard il déclara ne revenir vers moi qu'à cause d'elles. Lorsque je lui écrivais, je me sentais libérée de la contrainte qu'il exerçait sur moi et qui si souvent arrêtaient les mots dans ma gorge. Je n'avais plus peur de son jugement, je me sentais libre dans l'exercice d'un métier qui était en train de devenir le mien. Car il n'y avait rien d'autre au monde qui comptât pour moi : lui qui était un écrivain, moi qui essayais d'écrire, combien maladroitement, combien misérablement, et la vie n'avait d'intérêt que parce qu'on pouvait ensuite la raconter avec des mots.

Cependant, si lui écrire m'était facile et nécessaire, si le passage de l'émotion à la phrase qui la raconte ne me causait plus de difficulté quand je m'adressais à lui par lettre, l'inhibition restait entière lorsqu'il s'agissait de se mettre à l'œuvre pour un exercice littéraire qui n'était pas directement lié à Léautaud.

De sorte que je trouvais une justification supplémentaire dans ma correspondance avec lui.

Dans ce nouveau Journal, j'essaie de parler de P.L. avec détachement. (Je ne l'appellerai jamais Paul. Son prénom

---

<sup>27</sup> Goethe, *Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, écrit dans les années 1795-1796.

n'a aucune signification affective pour moi. C'est *lui* ou P.L., plus rarement M.B.) Et puis soudain, après un grand fatras d'une dizaine de pages :

Samedi 18 octobre : « Je me suis accordé une matinée pour m'examiner sans ménagement, le cœur et les mains tremblants de honte et de colère. Comment ai-je donc vécu depuis juillet et ai-je donc perdu tout à fait le sens ? J'ai écrit hier une lettre abominable, sans faire de tragédie. Je veux m'en rappeler les mots : « Je ne rentrerai pas le soir, nous passerons la nuit ensemble où vous voudrez... »

J'avais écrit cette lettre à la suite d'un entretien, plus pressant et je croyais bien faire un saut définitif. On verra plus loin que non.

*Journal*, suite : « Comment ai-je pu écrire cette lettre-là après cette indigne séance où il s'est jeté sur moi avec quel désir ? J'entends encore son cri quand il a touché mes lèvres. Avec quel dépit il m'a lancé ensuite : « Petite rosse ! » Et j'ai ri sous l'injure ! Il a cru que j'étais venue m'offrir alors que je croyais bien, cette fois-ci, avoir gagné la partie. Pauvre sotte. Quel manque de psychologie. Je ne savais pas que la vue d'une femme rend fou, l'a rendu absolument fou, lui qui ne m'aime pas, au mépris de tout ce qu'il m'a écrit. Est-ce assez humiliant... Me voici réduite à ce qu'il désirait tant dans ses lettres libertines.

« Il va falloir racheter tout cela. J'ai voulu la bonté et la sincérité, et je vis dans le mensonge depuis tant de jours. J'écris avec une sorte de rage, des sanglots plein la gorge.

« C'est dans l'église Saint-Sulpice, après l'avoir quitté, que j'ai décidé de lui écrire. Pourquoi l'ai-je fait ? Je devais bien

me douter qu'il ne répondrait pas<sup>28</sup>, qu'il aurait beau jeu à ne pas me répondre. Me venger ? Oh ! la triste chose et comment me venger ? Il est assez méchant pour me le faire payer cher et si c'est me venger que de lui dire, comme l'autre soir « Vous me dégoûtez », il reprend bien vite l'avantage, avec cette lettre par exemple.

« Le plus terrible, c'est que j'ai beau écrire tout ceci et me forcer à reconnaître mon humiliation, ce qu'il m'a dit, ses diverses attitudes, je n'en ai pas honte. Ce dont je suis humiliée, ce n'est pas de lui avoir écrit, c'est de penser qu'il ne répond pas... »

(Suivent quelques phrases si déclamatoires malgré la souffrance réelle qui les fait jaillir, que je coupe, encore une fois, pas assez, assurément. Pourquoi poursuivre. « Va, va », me dis-je.)

« ...L'amour que je voulais connaître, comme sa face est honnête, vraiment, et pleine de charme. Je ne peux même pas me soulager en lui faisant des reproches. Je suis liée par ce que j'ai écrit. Je pense avec rage : « Est-ce donc cela qu'il m'a promis ?... » Une lutte, voilà ce que c'est, et une lutte où je n'ai pas l'avantage.

« J'ai envie de m'étendre de tout mon long et de mourir<sup>29</sup>.

Quelques heures plus tard la lettre arrivait. Il me demandait d'aller le voir au Mercure le lendemain. Bien assurée qu'il n'était ni fâché, ni mal disposé, je me remis à secouer

---

<sup>28</sup> Note de VV : « Je précise : cette lettre, dont le souvenir me déchirait tant, avait été écrite la veille. Tous ces cris poussés parce que la réponse n'avait pas été immédiate. »

<sup>29</sup> Note de VV : « Ce n'est pas une image de hasard ou une exagération romantique. Elle continue à m'obséder, dans les moments de dépression ou de fatigue, dans les insomnies de 3 heures du matin être étendue sur le sol, la figure contre la terre, et n'en plus bouger : c'est l'image qui me fait accepter la mort. »

mon lien, tout en continuant à tourmenter mes premières blessures :

« Sans doute, je suis contente d'avoir reçu sa lettre. Je le comprends mieux. Mais combien je me suis fait illusion pendant les vacances. Ses phrases m'avaient grisée : "J'imagine que vous êtes là, je viens près de vous, je vous dis vite de cacher votre visage, vos yeux..." Est-il heureux parce que je ne parle plus que de plaisir. Vieux fou...

« ...Pouvais-je perdre plus que je n'ai perdu ? En échange de cette paix intérieure que je ne peux pas nier, que m'est-il donné de si particulièrement enivrant, de si particulièrement enchanteur qu'il me fasse oublier tout le reste ?... Oh ! s'il m'aimait un peu. Mais il ne m'aime pas. Un amour de cette sorte, et que j'accepte ? Faut-il que la littérature m'empoisonne ! Mais j'ai aussi de la pitié pour lui, qui est vieux, qui est triste...

« ...Son changement d'attitude m'amuse<sup>30</sup>...

« Est-ce parce que c'est la première véritable grande occasion que j'y succombe ? Je ne suis pas jolie, mais je suis fraîche, mais je suis jeune. Je me suis toujours farouchement gardée de l'aventure. Il me semble que je n'aurais jamais pu aimer les jeunes hommes. Il me plaît tant, non pas comme il le souhaite, bien sûr...

« Eh ! bien non, quoi que je lui aie écrit, je ne serai pas sa maîtresse. Je me défends. Je n'ai pas assez d'enthousiasme et j'ai horreur de ce libertinage. Tant pis pour lui, tant pis pour moi. En attendant, je me venge de jeudi en le faisant sécher à m'attendre ce soir, dans cette pièce (le Mercure) où je n'irai plus de longtemps, je crois. Je me vengerai de ses pauvres scrupules, je me vengerai de ce qu'il n'a pas voulu accepter

---

<sup>30</sup> Note de VV : « Imprudente. Tant de fois je devais faire, à mes dépens, l'expérience de ses changements d'humeur. »

mon amitié, je me vengerai de son violent désir. Quoi, pas une parole tendre, pas un mot d'amour ?... »

Je n'allai donc pas le voir, comme il me le demandait. J'avais pris son bureau en horreur, l'odeur du papier sec, cet air d'ermite polisson qu'il avait, au fond de son fauteuil, ces gens qui entraient et que je trouvais grossiers — il me semblait qu'ils affectaient de ne pas me voir —, les employés de la pièce voisine qu'il m'arrivait de rencontrer sur le palier. Quant à venir après la fermeture des bureaux, comme il le souhaitait, je ne le voulais à aucun prix, j'avais peur.

La proposition que je lui avais faite de ne pas rentrer au collège et d'aller avec lui où il voudrait, je ne l'avais écrite que pour me jeter encore une fois dans un acte qui ne permettrait plus le retour en arrière. Mais, heureusement pour moi, elle l'embarrassa. Mon arrivée à Fontenay le soir le gênait, à cause de sa bonne. C'était le dimanche qu'il souhaitait que je vinsse. L'hôtel, il n'en était pas question, il était trop timide, et moi, je serais morte de honte.

J'écrivais, j'avais peur. J'écrivais des choses bien différentes de celles du journal. Je lui parlais sans cesse de lui, je lui citais ses propres phrases : « La première impression qu'on donne à une femme, me dites-vous, est très importante. » Je m'efforçais de te tutoyer, comme il le désirait, sans y réussir. J'affirmais : « Vous m'avez demandé bien des fois : "Êtes-vous choquée ?" Rien ne me choque. » Je mentais, bien entendu. Je l'agaçais, ce n'était pas difficile : « Vicieuse ou vertueuse, laquelle des deux, avez-vous trouvé ? » Et quand la lettre était partie je demandais au monde extérieur, mais en vain, de me défendre contre lui (au Luxembourg, aux quais de la Seine, au vent d'automne).

Je lui proposais des rendez-vous dans la rue, qui ne m'engageaient pas :

« Si vous voulez (et je soulignais), je pourrais demain soir vous dire un rapide bonsoir au carrefour de l'Odéon... »

Mais les rapides bonsoirs de cette sorte ne lui disaient rien qui vaille et il ne venait pas.

Nous convînmes que j'irais chez lui trois semaines plus tard, un dimanche. Je respirais : trois semaines devant moi. Tant de choses pouvaient se produire dans l'intervalle et provoquer un nouveau recul.

Et la valse hésitation recommença, et le soliloque perpétuel :

« Il dit : "Est-il un seul être humain qui dise jamais tout ?"  
Il dit : "Le sentiment vient après"... Il dit qu'il trouve mes lettres charmantes... Il dit que la dernière est d'un genre beaucoup trop sentimental... Il dit... il dit..., il dit...

« ...Dix-sept ans, j'ai dix-sept ans d'amour à vivre (?). Il me faut des émotions, je les veux toutes. Mais pourquoi l'amour a-t-il pris ce vieux visage ?... »

L'automne s'avancait. Léautaud portait maintenant une grande cape sur son vêtement de velours. Il revenait parfois le soir à Paris, après être allé à Fontenay porter la nourriture de ses bêtes et nous nous voyions au bord de la Seine, quand je réussissais à m'échapper. Je ne comprenais pas bien. Pourquoi refuser la rencontre à l'Odéon, au sortir de son travail et s'amener dans la nuit pour une si brève rencontre ?

Un dimanche, il vint jusqu'au collège, dans l'après-midi. Je le fis entrer dans ma chambre, persuadée que son aspect et son visage ne pouvaient éveiller aucun soupçon. Comment le prendre pour un amoureux ? Je le présentai comme un vieil ami de ma famille et je crois que l'idée de pénétrer dans cette bergerie l'amusa un moment. Mais nous fûmes tellement gênés de nous trouver ensemble dans mon étroite cellule qu'après m'avoir enveloppée de son manteau et embras-



sée, il partit presque aussitôt. Lorsque je revins de la rue où je l'avais accompagné, je vis au-dessus du rideau de guipure qui coupait la fenêtre en deux les yeux d'une vieille surveillante en train de me regarder fixement.

Il avait peur que ses lettres se perdissent. Je trouvais cela étrange mais je n'allais pas plus avant et bien entendu je le rassurais :

« N'ayez aucune crainte pour vos lettres. Arrangez-vous seulement pour qu'elles me parviennent le matin. Comme je suis toujours là quand le courrier arrive, il est impossible qu'on en escamote une. »

Je distinguais vite l'enveloppe qui m'était destinée. Je n'ai plus les lettres de ce temps-là, je l'ai dit, je ne possède que les toutes dernières. Je les regarde sans les ouvrir, l'adresse si nette et si droite, tracée à la plume d'oie. Je sais combien leur vue me bouleversait. Je les examine longuement, pour essayer de retrouver l'émotion d'alors. Il me semble que quelque chose se met à bouger. Mais non. Je voudrais bien, peut-être. Rien ne se met en chemin du fond du passé. Ces enveloppes étaient jaunes, je les saisisais, je les tâtais pour deviner combien il y avait de feuillets, jaunes aussi.

Le 27 octobre, je reçus de lui une lettre très tendre qui me surprit tellement que je mis à écrire aussitôt :

*Journal* : « Enfin, la voilà, l'émotion contenue, voilée, dans cette lettre qu'il m'envoie sans que je lui aie rien écrit. Sans doute, si nous nous revoyons ce matin, changera-t-il d'attitude encore une fois et ne me parlera-t-il plus de cette voix basse et chaude où je sens frémir ce que je n'avais encore jamais entendu. Je suis bouleversée d'émotion. Du fond du cœur je le remercie pour m'avoir écrit : « Ma chère Véronique, cela ne vous ennuie pas de prendre un vieil amant comme moi ? »

Et le même soir, après une entrevue au Luxembourg :

« Qu'est-ce que ce visage inconnu ? Est-ce qu'il se montre ainsi tel qu'il se décrivait autrefois : "Ceux qui me connaissent savent bien que je suis très tendre et très pitoyable au-dedans de moi-même." Je l'aimais tant aujourd'hui, avec son visage retapé du lundi, rasé et couvert de poudre de riz. Je relis sa lettre. Écrivons-lui de tendre manière. Le pauvre, qui s'est dérangé ce matin avec la transe que le "Patron" le fasse appeler. Il me disait : "Surtout, prenez votre temps." Et encore, avec un œil amusé par-dessus ses lunettes : "Est-ce que vous vous fichez de moi ?" »

« Dire qu'il m'écrit : "Je suis confus, gêné, honteux de ces choses charmantes que vous me dites..." »

C'est donc au Jardin, encore une fois, que nous nous étions retrouvés, ce matin-là. Je n'étais jamais sûre qu'il serait au rendez-vous, même proposé par lui. Je le vis s'avancer de très loin, franchir la grille en face de l'Odéon, longer les parterres encore fleuris, à droite, en levant le nez pour me retrouver. J'étais assise sur un banc, incapable de bouger. Il riait, il fredonnait. Il n'avait ni son chapeau, ni sa cape<sup>31</sup>.

---

<sup>31</sup> La première mention de Véronique Valcault dans le *Journal littéraire* date de ce 27 octobre 1924 : « Et vingt-trois ans. Moi qui n'ai jamais aimé que les femmes mûres, moralement et physiquement. Un c... de vingt-trois ans ! Voilà vraiment qui ne me dit rien. Et cet air candide, moi qui n'aime que les visages de catins. Ma malchance est complète, vraiment. Je viens tout de même de lui écrire pour lui donner rendez-vous pour mercredi soir, autrement que celui convenu ce matin sur sa demande. Nous avons convenu 9 heures à Paris. Je lui écris : 7 heures à la gare du Luxembourg. Dîner ensemble à Fontenay et promenade dans la campagne. Dieu sait si je suis en train. Je me suis prodigieusement ennuyé ce matin pendant la demi-heure passée avec elle. »

Je me mis à vivre dans une grande exaltation, parce qu'il me semblait tout d'un coup possible de « m'arranger avec lui ». Puisqu'il devenait tendre, puisqu'il se préoccupait de mon temps, de mon existence personnelle, puisque ce que je lui écrivais sans prendre son « ton » (libertin) le touchait<sup>32</sup>...

*Journal*, 5 novembre : « Il est venu m'attendre à la petite gare d'Orléans et nous avons parlé de projets d'avenir ! Il m'a dit son grand désir d'habiter la campagne, combien sa vie était pauvre, ce qu'il gagnait au Mercure, ses projets littéraires. Il m'a parlé de ses quarante chats, de ses dix chiens, ces bêtes qu'il adore — ici regard curieux lancé vers moi pour m'observer... »

Là encore, je me suis arrêtée dans ma notation. J'étais en période de rémission, je pouvais souffler. Pourtant, j'ai gardé de cette entrevue un souvenir d'angoisse et de peur. Il pleuvait un peu et le pavé brillait. La Seine n'était pas verte, mais grise, sous les gouttes d'eau qui la criblaient. Au fond, j'étais inquiète de ces projets. Je les sentais si peu liés à ma propre personne. Et je n'aimais pas l'idée de retourner en province, même avec lui. Et que dirait mon père ? Et sinon, comment vivre ? Mais enfin, il m'associait à sa vie, et pour l'instant je

---

<sup>32</sup> *Journal littéraire* de Paul Léautaud au 29 octobre 1924 : « J'avais repris, ce matin, au Luxembourg, avec A... [« A... » est le nom donné par Paul Léautaud à Véronique Valcault dans le *JL*. Ce sera parfois — avec Anne Cayssac « La Bretonne » ou, sans que l'on sache pourquoi « La Bordelaise ».] notre rendez-vous pour ce soir 9 heures à Fontenay. Elle n'est pas venue. Il est vrai qu'il pleut assez fort. Il est encore plus vrai que cela m'est tout à fait indifférent. Cette histoire m'agace. Cette pauvre enfant ne me plaît en rien. Ce n'est pas du tout mon genre, et j'ai horreur des femmes si jeunes. Quand je me trouve avec elle, je ne sais que lui dire et elle-même n'ose guère parler. C'est ridicule. Charmant de faire l'amour, mais faire l'amour avec une partenaire qui n'éveille en rien ! »

n'en demandais pas davantage. Tant de bêtes vraiment ? Mais j'aimais les bêtes.

Ce temps de rémission dura peu. Il se lassa très vite des rendez-vous dans la rue et se mit à les espacer. Il m'écrivit aussi des lettres moins régulières, se montra fort peu troublé par mes reproches, et l'angoisse recommença :

*Journal* : « Il est vieux, il aime trop les chats. Il est trop — il l'a dit lui-même — un homme de placard. La mort d'un chat l'empêche d'écrire. Il jure ensuite ses grands dieux qu'il doit finir son travail de librairie, puis une petite phrase de moi l'allume et le fait renoncer à toutes ses résolutions, une tuile survient. En trois mots il l'annonce, et bonsoir...

« Quelle candide fatuité de sa part. Il ne doute pas de moi, naturellement...

« Pauvre ami, je le revois dans son triste bureau et, malgré moi, j'en ai de l'émotion. Ah ! bête pitié féminine, tellement superficielle ! »

Les confidences qu'il m'avait faites, son intention d'associer ma vie à la sienne m'avaient rendue imprudente. Je perdis le « ton », je devins sentimentale. Je parlais de ses mains à mettre dans les miennes !

Aussi, le 15 novembre :

« C'est lui maintenant qui dit : “Non, non, non<sup>33</sup>. J'ai horreur des lettres convenables”, dit-il. Et encore, en riant, mais tout de même un peu, touché par mes reproches : “Elle me fait une scène !”

« ...Je ne peux pas m'habituer à cette idée que tout est fini entre nous sur cette méchante querelle... Il se persuade que je

---

33 À des demandes de rendez-vous qu'il refusait sous prétexte que mes lettres étaient trop convenables.

suis trop pudique pour lui donner du plaisir et il ne fait pas un geste pour me revoir... »

De quelle querelle s'agissait-il, première de toutes celles qui devaient suivre. Je ne sais plus. J'entrais alors dans cette période de notre liaison où je fus livrée à ses humeurs les plus changeantes et les plus contradictoires, passant tour à tour de la joie à la souffrance sur un rythme qui ne fit que s'accélérer.

Cette première fois, je l'ai su plus tard, s'il me cherchait noise à tout propos, s'il n'écrivait presque plus, c'est parce qu'il avait renoué avec sa maîtresse (mais avait-il jamais vraiment rompu<sup>34</sup> ?). Les occasions de le voir ne manquaient pas. Je n'habitais pas très loin du Mercure et ses heures d'arrivée et de sortie étaient très régulières. Mais je n'étais pas toujours libre et il m'était au surplus fort désagréable de le surprendre sans l'avoir prévenu. Malgré ma répugnance, je dus parfois aussi retourner au Mercure.

Il n'était plus guère question du voyage à Fontenay, dont la date devenait imprécise, et malgré le tourment que me causaient ses manières, pour moi tout à fait incompréhensibles à cause de leur changement continu, j'en éprouvais un très grand soulagement. Il disait cependant parfois, le visage sombre et tout en évitant de me regarder, comme distrait par une pensée que je ne parvenais pas à saisir et sur laquelle je n'osais ni ne voulais l'interroger : « Et Fontenay ? » J'éludais, tant la distance entre nous deux me semblait grande, tant la question semblait peu m'être posée à moi-même. Et l'entretien finissait là-dessus. Bien entendu, je donnais à son attitude, lorsqu'ensuite j'étais séparée de

---

<sup>34</sup> Anne Cayssac, qui passait tous ses étés dans sa maison de Pornic, était rentrée le quatre octobre. Son mari était mort à Paris le cinq septembre.

lui, une explication qui était fausse, je le sentais obscurément, ce qui ne diminuait pas ma peine :

« Je l'ai rendu malheureux, car je sais bien qu'il me croyait davantage éprise... J'ai été si malhabile qu'il voit bien que je n'ai jamais cherché qu'à gagner 'du temps... Il faudrait aller un jeudi, puis un dimanche, puis toujours, alors... Je me noie et je ne veux pas crier au secours... »

On m'accusera de sottise, et cela est vrai, de complaisance envers l'image que je me faisais de lui et de moi-même. Dans les meilleurs moments Léautaud était pour moi le misanthrope malheureux, l'homme en proie aux soucis, l'être bon, mais blessé, qui m'avait écrit un jour, si tendrement : « Ma chère Véronique, etc... »

Des jours et des jours passèrent, et ce fut soudain cette fanfare :

10 décembre : « Je suis de l'autre côté d'un mur, dans une autre région. Je l'aime. Je me moque bien maintenant d'aller au-devant du bonheur ou de la souffrance. Je l'aime, et tout le reste n'a plus de sens. Après avoir regretté tant de choses, vais-je regretter également tous ces jours d'inquiétude, de tourment, de résignation, d'hésitation. Nous nous aimons. Je revois le visage qu'il avait jeudi...

« Et dimanche, enfin, j'irai là-bas. Je n'ai aucun scrupule, aucun tourment, parce que je l'aime. Que m'importe le reste ? »

Mais je n'allai pas « là-bas » et cette ivresse dura peu :

Samedi matin : « Je me méprise, ha ! que je me méprise. »

Mercredi matin<sup>35</sup> : « ... J'irai demain naturellement (au Mercure). Je ne peux pas ne pas y aller. Je l'aime peu, mal, et j'y vais cependant. Il sait que je me ronge et il ne fait pas un geste de tendresse. Eh ! bien, j'en suis arrivée au point où il me désirait : une jeune personne qui se fait caresser en secret par son amant. Et je ne rougis pas, etc... »

Vendredi matin : « Je suis allée hier, en effet... Ses timides attitudes... le chapeau qui tombe... Nous nous reverrons quand il plaira à Dieu ou au diable. Ce tout petit effort de volonté qu'il aurait fallu pour me séparer de lui... »

Jour de Noël : « Les cloches sonnent et je l'attends. Comme l'autre soir à la gare des Invalides. Il est venu chez moi, ce jour-là, et nous avons passé une soirée heureuse<sup>36</sup>, l'un près de l'autre, lui caressant mon visage et m'embrassant. Je revois une expression que je ne lui connaissais pas et qui m'a bouleversée. Nous avons mangé ensemble. Je l'attends. Je ne peux rien écrire d'autre...

« Qu'il vienne, ah ! qu'il vienne ! S'il ne vient pas... Ah ! que mon angoisse, ma tristesse, mon désespoir sont grands. Qu'il vienne, qu'il vienne ? »

Il ne vint pas. Je le connaissais depuis juin. Il m'avait fait quitter le collège sous le prétexte que nos rencontres en seraient favorisées. Peu avant la fin de l'année, je louai une

---

<sup>35</sup> Le 10 décembre 1924 était un mercredi. Le dimanche était donc le 14 et le samedi suivant le 20 et ce mercredi le 24 décembre. Or VV écrit « J'irai demain naturellement (au Mercure) ». Mais le lendemain du 24 décembre étant le 25 il est permis de s'interroger, d'autant que nous verrons arriver le jour de Noël dans deux paragraphes... Le *Journal littéraire* de cette année 1924 se termine le soir du réveillon de Noël, chez Anne Cayssac.

<sup>36</sup> Nous ne connaissons rien de ce 25 décembre mais la veille, PL a envisagé de passer la soirée de Noël avec Anne : « Un peu avant de partir, je lui rappelle que je viens demain soir. », même si ça ne se fera pas.

chambre chez une vieille dame souvent en voyage. Il me fit une première visite un soir, puis une seconde, pour déjeuner. Et cessa brusquement au moment des fêtes, ce qui me causa un grand tourment.



## Chapitre III — Hiver

L'hiver parisien était venu, après ce long et bel et triste et décevant automne.

J'avais appris à passer sans transition de la joie à l'angoisse, brefs plaisirs, tourments durables. J'avais appris qu'il était plein de contradictions, parfois tendre mais prompt à la colère, et que, sous son apparente nonchalance, il était irréductible : il faudrait bien un jour en passer par où il voulait, ou alors s'échapper. Pour m'arracher à un envoûtement que je sentais déjà tout puissant et aussi pour revoir les arbres en liberté, je m'enfuis quelques jours à la campagne. Je lui écrivis que, puisque nous ne pouvions pas nous entendre, il valait mieux se dire *adieu* (avec la peur qu'il ne me prît au mot). Mais il répondit aussitôt : « Il ne faut pas se dire *adieu*. C'est le mot des gens qui se quittent après s'être fait beaucoup de mal et s'en vont chacun de leur côté. » Je compris qu'il faisait là une allusion à la femme qu'il avait aimée, dont il parlait dans l'article des Marges, et dont il avait été séparé après de grands déchirements. Et il termi-

nait en affirmant avec force : « J'ai horreur de faire du chagrin, ne fût-ce qu'une minute. »<sup>37</sup>

Un peu réconfortée par cette lettre, je revins dans les premiers jours de janvier et m'installai tout à fait dans mon nouveau domicile<sup>38</sup>.

C'était, chez une vieille dame silloniste à Iorgnon, une chambre avec une vraie cheminée — j'y fis brûler du bois tout le long du jour —, un vaste lit et, devant la fenêtre, une petite table bureau. La chambre était au cinquième étage d'une maison assez charmante dont l'escalier sentait la cire de province. Dans cet escalier étroit qui tournait raide à chaque palier, je le verrai jusqu'à ma mort s'avancer en levant la tête et moi, de la porte, le regardant monter. La fenêtre donnait de très haut sur une cour étroite, une sorte de puits, mais aussi sur les beaux toits parisiens, gris-bleu. Un vieil homme, immobile une grande partie du jour, se voyait de loin dans une fenêtre, comme un portrait dans son cadre. Léautaud prétendit un jour qu'il lui rappelait Léon Bloy et

---

<sup>37</sup> *Journal littéraire* au deux janvier 1925 : « Ce soir, en rentrant à Fontenay, une admirable lettre de cette pauvre A..., à qui j'ai écrit l'autre jour des choses si dures, lui refusant un rendez-vous qu'elle me demandait si amoureusement. Ma pauvre chère amie ! [Il s'agit ici d'Anne Cayssac] Elle serait bien embarrassée pour trouver en elle les choses sensibles, charmantes, que cette lettre contient. Elle serait bien embarrassée pour s'exprimer ainsi, la rêverie dans l'amour lui manquant complètement. Quelle ironie ! Si maltraité par la femme que j'aime, si aimé par celle que je n'aime pas. J'ai écrit ce soir à A... pour la remonter, pour effacer un peu les choses désagréables que je lui ai écrites. J'ai horreur de faire souffrir, surtout quand on ne m'offre que des choses charmantes. Quel dommage qu'elle n'ait rien pour me plaire. »

<sup>38</sup> *Journal littéraire* au six janvier 1925 : « Vu A... un quart d'heure à midi. Je rage qu'elle ne me plaise pas mieux pour me payer avec vrai plaisir des avanies de ma chère amie, qui s'est encore montrée aujourd'hui dans tout son sot et agressif caractère. »

cette constatation me causa, Dieu sait pourquoi, un vif plaisir.

Il vint chez moi dès mon retour.

*Journal*, 8 janvier : « Faut-il voir tout en bleu parce qu'il est revenu vers moi, qu'il a fort envie de me caresser, parce qu'il a dit que je suis gentille et "qu'une femme qui a écrit une lettre comme la mienne est loin d'être sotte ?" »<sup>39</sup>

12 janvier, lundi matin 9 heures<sup>40</sup> : « Eh ! bien oui, je suis heureuse, je le lance comme un défi. Nous avons couché ensemble, nous sommes deux amants. Je ris, je l'aime. »

Je n'ai pas commencé la rédaction de cette « histoire » avec la prétention, ou le souci, de *tout* dire<sup>41</sup> mais de faire un récit cohérent et véridique avec mes souvenirs et les éléments du passé qui me sont fournis par mon *Journal* et les lettres que j'ai copiées (il y en a peu, mais j'écrivais beaucoup) ou qui me sont restées de lui (il y en a moins encore). Ce n'est pas pour m'éclairer sur moi-même que j'ai entrepris ce travail qui m'est presque constamment pénible, du moins ce n'est pas mon objectif principal. Je veux faire pour la première fois et publiquement œuvre d'écrivain et je ne retrouverai la paix, je le sais bien, que lorsque je serai parvenue à cette fin.

---

<sup>39</sup> *Journal littéraire* au 11 janvier : « A... que j'ai vue aujourd'hui m'a dit qu'elle a eu la surprise, il y a deux ou trois jours, d'entendre parler de moi au Collège Maintenon, sans qu'on se doutât qu'elle me connût. »

<sup>40</sup> Note de VV : « Déjà cette manie, que je devais conserver par la suite, de noter le jour et l'heure avec précision. Déjà m'apparaissait dans sa fulgurante beauté ou dans son insupportable angoisse "le moment présent" qu'il s'agissait de capter avant qu'il ne s'échappe pour toujours. »

<sup>41</sup> Note de VV : « Je dis tout ce qui est contre moi, du moins je le crois. »

Amants, nous ne le fûmes pas cette nuit du dimanche au lundi qu'il passa pour la première fois tout entière avec moi, dans mon logis d'étudiante, à l'occasion d'une absence de ma propriétaire. Par la suite, comme je l'ai dit, je ne fus jamais sa maîtresse, s'il fut mon amant. Quoi que j'aie pu prétendre dans les lettres que je lui adressais, quoi que j'aie pu me dire à moi-même, dans ce temps-là, je ne l'ai jamais aimé physiquement. Non que son corps m'inspirât de la répugnance, ou son visage fatigué, ou sa bouche, d'où beaucoup de ses dents étaient parties. Je l'aimais malgré cela — ou peut-être même à cause de cela, c'est-à-dire de la grande pitié que m'inspirait ce que je croyais être « une vie à son déclin ». Il me répétait si souvent qu'il était vieux, il semblait si fort se complaire à cette affirmation contre laquelle je n'avais pas le courage de protester (je commençais à accepter sans réplique tout ce qu'il me disait). Au cours de l'automne, j'avais pu réserver encore une part de moi-même à l'observation objective de mon « amoureux », du « vieux fou », de « l'homme du Mercure », mais cette objectivité prétendue n'avait servi qu'à nourrir ma passion et le rappel de gestes et d'expressions que j'avais soigneusement notés dans ma mémoire, parfois avec amusement, souvent, me semblait-il, avec un grand détachement, devait avoir sur mon esprit un pouvoir si fort qu'il amenait la souffrance et avec elle une recrudescence de mon amour.

Je l'aimais, et mon amour était lié à sa personne et à sa présence. Quelque chose de plus fort que moi m'empêcha d'être à lui comme il le désirait. Si j'avais été sa maîtresse, se fût-il conduit avec moi autrement qu'il n'a fait ? Je ne le pense pas maintenant, si je l'ai longtemps cru. Et pas davantage si nous avions eu un enfant, j'en suis bien persuadée. Je fis tous mes efforts pour le satisfaire, mais quelque chose, dans mon corps, résista farouchement sans que j'en prisse

tout à fait conscience. Cependant, je cédaï un peu plus chaque fois à ses exigences, j'appris à provoquer son désir, à le satisfaire, puisque c'était là le prix qu'il fallait payer pour sa présence. Je n'obtenais de rémission que lorsqu'il gisait, endormi, à mon côté. Quand je lus alors, dans Marcel Proust que j'aimais tant et dont j'évitais avec soin de lui parler, craignant ses sarcasmes, le *Sommeil d'Albertine*<sup>42</sup>, j'éprouvai un sentiment très fort de délivrance et de justification.

Le dimanche suivant, ce fut moi qui allai le voir enfin à Fontenay, et pour la première fois.

Il m'avait expliqué avec minutie tout ce que je devais faire : « Vous prendrez le tramway à son terminus place Saint-Sulpice, à telle heure. Vous descendrez à la station de la Cavée, vous n'oublierez pas : la Cavée. (Son embarras dans les choses matérielles lui faisait croire au même embarras chez les autres.) Vous suivrez le chemin droit devant vous, vous remonterez la pente. Dans la rue Guérard, à gauche, devant la grille, je vous attendrai. »

En ce temps-là, le paysage de l'immédiate banlieue était beaucoup plus sinistre qu'il ne l'est aujourd'hui. J'ai gardé de la traversée de Montrouge et de Châtillon par le tramway un souvenir abominable. Le véhicule ferrailait tout le long de maisons lépreuses et s'arrêtait à des places sordides. Pendant des années, il m'a été impossible, presque physiquement, de diriger mes pas de ce côté. Et les paysages d'Utrillo me faisaient fuir avec horreur, tant ils me rappelaient ce paysage-là.

Le 18 janvier, dans l'après-midi, le cœur battant, je me mets en route. À la Cavée, au lieu de descendre tout de suite dans la rue qui mène chez lui, je m'engage dans une petite

---

<sup>42</sup> *La Prisonnière*, chapitre I : « J'ai passé de charmants soirs à causer, à jouer avec Albertine, mais jamais d'aussi doux que quand je la regardais dormir »

voie adjacente, et sur un mur de briques qui soutient la grille d'un jardin, j'écris ceci :

« Le laid paysage de la zone, et cette musique de barrière. Un homme qui va me recevoir tout à l'heure là où il a déjà reçu ses anciennes maîtresses. Un homme dont le passé, maintenant, me paraît triste comme cette banlieue de janvier. Je vais chez lui avec une courte appréhension. Est-il possible qu'à aucun moment dans ma vie j'éprouve plus de tourment, de tristesse, un désespoir plus grand ? et j'y vais quand même ! Je ne sais quel scrupule, quel maladif besoin me fait noter ici, les pieds dans la boue, mes impressions douloureuses... Il ne faut pas croire au bonheur... »

Je pensais n'avoir aucune curiosité de l'endroit où il habitait. J'en avais lu la description dans *Ma Pièce préférée* et je voyais avec tant de précision ce dont il parlait qu'une visite ne pouvait rien ajouter, me semblait-il. J'avais peur aussi, non seulement de lui, mais de ce que cette maison, habitée par lui depuis tant d'années, et dont il ne parlait jamais que sur le mode dithyrambique, pouvait contenir d'hostile à mon égard. Oui, je crois que c'est cela : j'avais peur que sa maison me rejetât.

Il m'attendait dans la petite rue, d'ailleurs charmante, bordée de jardins et de verdure, à la grille comme il l'avait dit, tête nue et en veston malgré le froid. Il avait l'air inquiet et il fit un très beau sourire en m'apercevant.

La maison était au bout d'une allée qui passait à travers les herbes folles, au milieu d'un jardin tout envahi par de grands arbres. Elle avait un étage, elle était nue, austère, fermée. Il m'entraîna très vite dans l'escalier, vers le fameux salon qui lui servait de cabinet de travail. Je ne vis d'abord que les ramures noires, à travers les fenêtres sans rideaux (cette pièce donnait sur l'arrière de la maison, sur l'autre partie du jardin abandonné) et les animaux qui arrivaient de

partout. Je fus la proie de Mademoiselle Barbette, sa chienne briarde, qui savait si bien manger les poèmes de Paul Fort<sup>43</sup> et qui devint tout de suite une amie. Il débarrassa un fauteuil, renvoya presque toutes les bêtes sur le palier et, assis lui-même devant son bureau, se mit à guetter mes impressions sur mon visage avec curiosité. Je jetais des coups d'œil furtifs sur la pièce, beaucoup plus misérable que je ne m'y attendais, sur le petit bureau encombré de papiers et de livres, entre une fenêtre et le mur, sur les flambeaux de son travail nocturne, sur la reproduction du portrait de M<sup>lle</sup> Fels par Fragonard, sur le buste de Diderot installé au milieu de la cheminée, sur tous ces meubles qu'il avait décrits avec assez de complaisance et que je regardais, un peu effarée, le cœur étreint par une poignante tristesse. Il avait fait un effort visible pour tout ranger avant mon arrivée, mais les sièges dégradés, la toile à sac dont il les avait recouverts pour les préserver de ses bêtes, le parquet en mauvais état, la glace ternie (mais d'une lumière si douce par ce crépuscule de janvier) criaient plus encore que son indifférence au confort son évidente pauvreté. Toutes les réticences que j'avais notées une demi-heure auparavant disparurent et les vannes de la pitié s'ouvrirent toutes grandes. Son visage, ap-

---

<sup>43</sup> *Passe-Temps*, fin de « Mademoiselle barbette » : « M<sup>lle</sup> Barbette était toute jeune : pas encore un an. Elle dévorait tout. Quand je rentrais le soir, je trouvais mes papiers par terre, en miettes. J'ai cherché dans mes recoins de quoi la satisfaire sans me porter dommage. J'ai trouvé les *Ballades* de M. Paul Fort, dix, quinze, vingt volumes, plus, même ! avec de nombreuses plaquettes : on sait l'importance de l'œuvre de ce grand poète. J'ai donné cela à M<sup>lle</sup> Barbette, un volume ou une plaquette par jour ou tous les deux jours, selon sa voracité. Elle a été enchantée. Pas un feuillet n'a subsisté. On a rarement vu une œuvre littéraire être appréciée à ce point. » Ce texte est d'abord paru dans *Les Nouvelles littéraires* du sept février 1925. Voir aussi le *Journal littéraire* au 16 janvier 1924.

puyé sur le dossier de sa chaise et tourné vers moi, me parut plein de noblesse, de bonté tendre et le beau silence dominical tomba sur nous.

Je n'ai plus du tout le souvenir de ce qu'il me dit, mais il se montra timide, sans exigences, si attentif à ne pas me bousculer que j'eus la naïveté de parler dans mon journal, à mon retour, de la puissance que j'avais sur lui ! Je crois tout de même qu'alors il fut ému par la tendresse que je lui témoignais avant d'en être, assez vite par la suite, irrité. Je le quittai dans une grande exaltation, mais non sans une sourde inquiétude : il m'avait fait venir dans sa maison, cet homme tourmenté et triste et solitaire, il en avait été ému au point de perdre toute agressivité dans son comportement, mais l'avais-je vraiment atteint ? Qu'est-ce donc que je représentais pour lui ?

*Lettre* : « Je ne sais pas ce que vous avez pensé lorsque je suis partie, mais moi j'ai bien mal su vous montrer, mon ami, ma grande émotion et ma tendresse...

« Je ne sais pas ce que vous avez pensé, mais tout de même, tout de même, songez que je vous donne tout mon corps mal dressé pour en faire ce que vous voudrez et ne me laissez pas la tristesse de croire que cela vous est indifférent... »

Ainsi donc, même après cette première visite où il me montra certainement le meilleur de lui-même, je doutais de lui. Dans ces conditions, pourquoi n'avoir pas trouvé le courage de m'en aller définitivement, pourquoi n'avoir pas accepté d'être vaincue ? Eh ! bien, ce courage, je ne l'ai pas eu, voilà tout, et j'ai préféré, pendant des mois, l'attente, l'humiliation, le chagrin, à l'insupportable horreur de son absence.



Il me fallut peu de jours pour m'apercevoir plus explicitement encore que ma visite à Fontenay, la pitié sans doute trop marquée qu'elle m'inspirait, une tendresse qui ne l'intéressait que si elle me soumettait toute à lui, avaient dû le décevoir. Peut-être aussi quelque apaisement dans ses disputes avec le Fléau lui donnait-il l'impression « que tout reprendrait de ce côté-là ». Il espaça nos rendez-vous<sup>44</sup>. Mais le voyage à Fontenay représentait pour moi un « grand sacrifice » (?) et je me croyais en droit d'exiger des visites plus fréquentes. Il se déroba, parlant du souci que lui donnaient son travail littéraire et la maladie d'un de ses chiens préférés. Je ne mettais pas en doute ses paroles car je le voyais triste, visiblement préoccupé. Je me disais avec désespoir que rien ne guérirait sa misanthropie, mais le travail qu'il invoquait me semblait si digne d'égards que je mettais le plus grand soin à choisir nos rencontres pour le gêner le moins possible. Je changeais à chaque instant l'heure des

---

<sup>44</sup> *JL* au 23 janvier : « Ce matin, lettre de A... me demandant de venir chez elle dimanche prochain, sa logeuse étant absente pendant toute l'après-midi. Qu'irais-je faire, Seigneur ! Elle me disait aussi qu'elle me guetterait à midi, pour avoir la réponse. Ce n'est pas joli, mais j'ai pris un autre chemin pour ne pas la rencontrer. Ce soir à 6 heures visite. Je lui ai dit que je venais de lui écrire, ce qui était vrai. La lettre était déjà partie. Je lui ai dit que je n'irais pas dimanche. Raisons : travail en retard, par suite peu d'entrain pour d'autres choses, nécessité de travailler, etc., etc... Pauvre enfant ! Le triste visage qu'elle avait. Elle m'a demandé, redemandé, demandé encore de venir seulement une heure. Je n'ai pas cédé. Elle m'a demandé combien de temps mon travail m'empêchera ainsi. J'ai dit : huit jours, ou un mois, ou deux mois, selon qu'il marchera. Le diable emporte cette histoire. Je m'en veux de tout ce que je fais à cette pauvre enfant. Moi, à 53 ans, aimé d'une femme de 23, aimé jusqu'à faire souffrir ! C'est ridicule, ridicule, pour moi. Elle, il y a de tout dans son amour : de la tendresse, du besoin de tendresse, de la passion, de la timidité, des sens et de la littérature. »

leçons que je donnais pour vivre à des étrangers, je m'efforçais de désencombrer ma vie d'obligations et d'occupations qui pouvaient l'indisposer, afin d'être toujours là quand il le désirerait. À ce propos, je me souviens de ceci : par curiosité, mais nullement par conviction, il m'arrivait de fréquenter les réunions publiques, le soir. Je me mis à suivre avec intérêt l'action d'un petit groupe d'anarchistes, j'ai oublié lequel. Les réunions étaient contradictoires, et avaient lieu parfois dans un manège. Léautaud me dit avec dégoût que ces endroits sentaient le cheval et la sueur humaine et qu'au surplus je risquais d'attraper un mauvais coup. Je ne fus sensible qu'à la crainte exprimée par lui qu'il arrivât quelque chose et je cessai ces fréquentations.

Il venait, parfois à ma prière, il cessait de venir sans motif apparent. Il revenait et se mettait soudain à parler de ses scrupules, parce que j'étais jeune, ou plus brutalement de mon manque de savoir-faire parce que j'étais jeune.

21 janvier : « Je me rends compte de la folie de mon exaltation et combien nos émotions correspondent peu aux émotions des autres, même de ceux que nous aimons le mieux... Il me fera mourir de chagrin... »

26 janvier : « J'aurai connu toutes les tristesses de l'abandon avant les joies promises... J'ai la fièvre, et rien à boire... »

29 janvier : « Je vais recommencer à l'attendre, puisqu'il revient : "Je serais bien venu hier, tu sais", dit-il. Combien de fois s'en ira-t-il et reviendra-t-il ? Combien de jours passerai-

je dans le désespoir<sup>45</sup> ? Je suis injuste, c'est lui qui a raison quand il dit : "Imagine la vie que j'ai..." »<sup>46</sup>

« ...Je n'aurai pas d'excuses si je ne lui rends pas la vie plus douce. Je vois comme il est tendre, au fond. Il avait l'air d'un enfant boudeur qui veut être consolé... »

6 heures : « Il n'est pas venu. Je ne connais pas de plus cruelle souffrance que celle de l'attente vaine, que la crispation d'impatience qui vous empoigne en écoutant les claquements de porte, les bruits de pas. C'est à devenir fou. Jolie école de formation et d'endurance. »

Dimanche 1<sup>er</sup> février : « Il a répondu à la dame inconnue<sup>47</sup>. Quand cette lettre est arrivée, j'ai pensé que j'avais atteint le comble de la souffrance et je le pense encore bien que je l'aie revu depuis.

« Je l'ai accompagné à Fontenay et il a cru, comme toujours, que des caresses arrangeraient tout. Hélas ! dans la nuit, sur son chemin et marchant du même pas, j'ai enfin compris que nous sommes très loin l'un de l'autre...

« S'il vient ce soir, voici ce que je lui donnerai à lire :

« Je réfléchis sans cesse à tout ce que vous m'avez dit hier et dans le passé, et dans la crainte, trop vérifiée, n'est-ce pas,

---

<sup>45</sup> Note de VV : « Je faisais vraiment un trop grand abus du mot. »

<sup>46</sup> *Journal Littéraire* au 29 janvier : « A... qui m'attendait hier à la sortie du Mercure m'a demandé d'aller la voir chez elle ce soir entre 6 et 7 heures. Je n'y suis pas allé. À quoi bon ? / L'autre matin, encore une lettre très tendre. Tout cela m'assomme. J'ai décidément horreur des jeunes femmes et encore plus des jeunes filles. »

<sup>47</sup> Note de VV : « Je lui avais adressé, en déguisant mon écriture, une lettre très laudative, pour voir s'il répondrait à une nouvelle admiratrice comme il m'avait répondu, huit mois plus tôt. Et il avait donné tout de suite dans le panneau, proposant un rendez-vous. Cette expérience que j'avais eu l'imprudence de tenter enlevait à l'origine de notre rencontre son caractère d'événement unique. »

d'avoir les paroles gelées dans la bouche en votre présence, j'écris avant de vous voir.

« Je ne considère pas votre rencontre comme une aventure, je vous ai choisi, oui, comprenez-moi, je vous ai choisi. Mais je mets la tendresse d'abord, le plaisir des sens après. Je ne suis émue que si je vous trouve (que si je crois vous trouver, devrais-je dire) bon et tendre. Mais, si vous me bousculez, si vous essayez de me prendre brutalement, je n'ai aucun plaisir d'aucune sorte. Car c'est ma longue souffrance, depuis que je vous connais, de sentir près de moi un homme qui ne m'aime pas, qui ne m'aimera peut-être jamais.

« Mais je me dis aussi : « Il est tendre et bon, *malgré tout*. Et chaque fois que je crois le constater, l'enthousiasme me prend. Que m'importe que vous soyez bien plus vieux que moi, que vous n'ayez pas ou que vous ne compreniez plus les élans des jeunes, que vous soyez grognon, ou morose, puisque je vous aime, puisque je suis assez sûre de moi pour vous promettre une longue fidélité. Ne haussez pas les épaules, ne prenez pas votre voix terrible pour dire : "Les femmes... Que vous m'agacez avec vos généralisations... Il y a vous et il y a moi, c'est tout." <sup>48</sup>

« Mais nous voici arrivés à la terrible objection que vous me servez toujours : "Quelle sera notre situation dans dix ans ?<sup>49</sup>". D'abord, je vous dis : "Dix ans de plaisir, de tendresse, n'est-ce donc rien ?" N'aurez-vous pas rattrapé tout cet arriéré dont vous payez aujourd'hui le tribut, selon votre propre expression. Et puis, n'est-ce rien que de se retrouver

---

<sup>48</sup> Parenthèse fermante absente de l'original, ajoutée ici arbitrairement.

<sup>49</sup> Note de VV : « C'était l'objection qu'il faisait à mes appels éperdus de tendresse : "Je ne veux pas m'attacher. Qu'advient-il de moi dans dix ans ?" »

alors avec la tranquille certitude que les jours qui viendront seront assurés ? Je vous le promets, ayez confiance en moi<sup>50</sup>.

« Mais vous avez dit encore : « J'espère que cela ne se produira pas » (cela, c'est-à-dire la passion qui vient après et qui vous ferait souffrir dans dix ans, si vous l'éprouviez), en ajoutant : "Profitons du moment présent". Toute la doctrine du plaisir pour le plaisir, sans plus.

« Eh ! bien, de cela je ne veux pas. Si vous n'êtes pas capable de me donner la tendresse que je réclame, si — quand viennent les mauvais jours — vous me laissez loin de vous, quitte à écrire aux divorcées qui s'ennuient de vous faire visite, restons-en là. Je me dirai : "Je me suis trompée et j'essaierai d'oublier." Soyez loyal. Pensez à toute la peine que j'ai eue, que j'aurai. Si vous saviez comme ce serait mal de votre part de rire, de dire : "Elle est folle." Ce que je vous avouais hier sur cette odieuse route est très vrai : je n'ai jamais tant souffert. J'avais fait un trop beau rêve (ne dites pas, je vous en prie : "Ces rêves que l'on fait à vingt ans, pou... ou... ou..." J'entends d'ici votre rire qui m'agace les nerfs.) Et le plaisir que j'aurai essayé de vous procurer, qui vous aurait fait trouver la vie moins plate et les chagrins moins lourds, n'est-ce donc rien ?

« N'est-ce donc rien ? Je vous le demande et je vous dis : "Que vous faut-il donc ? Vous cherchez l'amour, je vous l'offre, vous aimez le libertinage, rien ne m'ennuie avec vous parce que je vous aime. Alors, que vous faut-il encore ? Si vous trouvez la vie ennuyeuse au point de l'écrire aux autres, alors que vous vous taisez avec moi, je me sens tout à fait impuissante. Vous lirez ceci ce soir ou demain, chez moi. Vous

---

<sup>50</sup> Note de VV : « La précarité de sa vie d'employé, la certitude avouée que sa littérature ne lui donnerait jamais le moyen de vivre, semblaient le préoccuper sans arrêt. Il m'en parlait à chacune de nos entrevues ou tout au moins nous ne pouvions nous voir sans qu'il y fût allusion de quelque manière. »

le lirez sans ironie, je vous prie. Et n' imaginez pas qu'une carresse, un tutoiement inopportuns arrangeront la chose. Ils ne calmeront pas ma souffrance, alors qu'une attitude différente de vous me donnerait enfin cette joie du cœur, la meilleure, quoi que vous en pensiez. »

Je me souviens : il est assis devant le feu de ma chambre<sup>51</sup>. Il lit avec attention et lentement. Je suis à ce point paralysée par la crainte et l'amour que j'ai pris l'habitude d'écrire ainsi, à l'avance, ce que j'ai à lui dire, et de le lui donner à lire quand nous nous rencontrons. Il tourne la tête vers moi. Il dit (j'ai copié les paroles) : « J'ai été enchanté de venir ici. Quant au reste, cela viendra peu à peu. » Il ajoute : « Je ne sais pas si cela continuera, mais je puis aller chez vous et rester sans rien dire, et y trouver beaucoup de plaisir. »

Des paroles comme celles-là, que je croyais l'expression exacte et mesurée de sa pensée, effaçaient d'un seul coup toutes mes peines.

L'odieuse route dont je parle, c'est la route de Robinson, que nous prenions parfois le soir, lorsque j'allais le rejoindre à Fontenay. Je ne sais plus exactement où elle se trouve. Dans ce temps-là, elle était toujours déserte et le vent d'hiver agitait violemment les peupliers. J'avais, quand nous l'atteignions, une impression d'espace et de campagne qui me faisait mal, car mon amour de la nature ne compensait plus les tourments de mon cœur déchiré. L'obscurité aidant et, je le suppose, l'emprise totale qu'il avait sur moi et qui

---

<sup>51</sup> *Journal littéraire* au 1<sup>er</sup> février : « Dîné et passé la soirée chez A... Toujours charmante, tendre, aimante. Des paroles, des regards. J'en suis touché, et j'en ris aussi, de cette aventure à mon âge. L'affaire du pucelage n'a encore pas marché. Un petit mieux, mais toujours grande souffrance et qui a même duré après. Elle-même a remis à une autre fois. Elle doit être fort étroite. Je l'ai fait mettre dans une certaine position. Elle a un tout petit sexe. »

l'excitait, Léautaud devenait méchant et prenait plaisir à me blesser. Un jour, nous partîmes pour dîner quelque part. Mais il y renonça en cours de route à l'idée d'affronter le garçon du restaurant. Je revenais souvent par le dernier tramway, qu'il était attentif à ne pas me faire manquer, alors que l'idée de rentrer à pied dans la nuit ne m'effrayait pas trop, tant j'étais habituée aux longues marches solitaires. Le tramway bringuebalait à travers la triste banlieue. Je détestais ma tristesse et poussais un soupir de délivrance en apercevant les lumières de Paris.

C'est alors qu'il prit l'habitude, sans que je le lui eusse demandé, de venir déjeuner chez moi à intervalles irréguliers. Je ne pouvais pas savoir qu'il me le proposait parce que le Fléau lui avait « fermé sa porte ». J'y vis le témoignage d'une confiance plus grande, un essai qui me toucha d'avoir des habitudes « ensemble ». Il apportait son pain brûlé (il était frugal, mais il donnait une grande attention à la façon dont la nourriture était préparée). Nous déjeunions sur la petite table, coude à coude, comme deux étudiants. Il parlait de lui avec adresse, dissimulant sous une franchise bourrue — apparente — la complaisance qu'il mettait à se raconter. J'écoutais avec une grande attention. Parfois, lorsque ma logeuse s'absentait, il revenait le soir de Fontenay, après avoir nourri ses bêtes, et il passait la nuit chez moi. Il m'apportait des livres (je me souviens de la façon dont il louait *Les Enfants de Caïn* de Louis Roubaud<sup>52</sup> : « Un très

---

<sup>52</sup> Louis Roubaud (1884-1941), *Les Enfants de Caïn*, Grasset, Les cahiers verts, janvier 1925. Il s'agit des bagnes d'enfants, laissés à l'abandon par les autorités. En 1924, Louis Roubaud, journaliste au *Quotidien de Paris* a organisé une campagne de presse dénonçant le scandale. Voir sur le site web du ministère de la Justice : <https://is.gd/2IqAOj>. Ni ce livre, ni cet auteur ne sont cités dans le *Journal littéraire* de Paul Léautaud.

beau livre, prenez-en soin »), parfois un bouquet de violettes, un jour des marrons glacés de chez Poiré-Blanche.

Jeudi 5 février : « Voici un article sur lui qu'il m'a fait lire...

« Nous avons regardé sa photographie, qui est très bien, mais qu'il n'a pas voulu me donner...

« S'il se moque de moi, s'il me reproche de n'y voir pas plus loin que le bout de mon nez, je m'en fiche mal...

« Suis-je habile ? Hélas ! je ne le crois pas, mais je l'aime. Seigneur, pardonne-moi, mais je ne regrette rien, je l'aime. Je l'aime quand nous dînons ensemble au coin du feu de trois œufs sur le plat, je l'aime quand il me raconte des histoires sur Dumur, sur son patron, sur Béraud. L'article de Billy, qu'il m'a donné à lire, me laisse tout attendrie : un homme qui a de tels amis<sup>53</sup> !

. . . . .

« Il m'a dit, dimanche, parlant de ses misères, avec un regard tendre et une caresse : "Heureusement que j'ai déniché cet oiseau-là !" Je me rappelle aussi son indignation quand je lui ai déclaré que je n'ai aucune confiance en moi et le grand élan avec lequel il a affirmé que nous serons heureux dans le sens le plus complet du mot. De telles paroles me paient de tous mes chagrins. Quelle joie qu'il ait maintenant cette confiance, cet abandon, ce corps si jeune, ces yeux tendres... Mais s'il se remet un jour à dire : "Foutue vie !..." Je voudrais qu'elle soit heureuse, notre vie, ni mesquine, ni déchirée. Mais penser à ce qu'il faudra braver pour l'assurer me donne de l'inquiétude. Et je sais bien que nous marier ne sera pas une solution. »

---

<sup>53</sup> Il s'agit peut-être, bien qu'un peu ancien, du texte paru dans *Écrit en songe*, publié par la Société littéraire de France à la fin de 1920.



Il en parlait, comme ça, en l'air, avec un œil curieux vers moi. Mais l'idée d'affronter mon père avec un fiancé de sa sorte était peu séduisante. Or, si ma famille possédait alors quelques biens, je ne disposais moi-même que de maigres ressources. J'avais renoncé, le cœur léger, à préparer mes examens ; je donnais, je l'ai dit, des leçons à des étrangers, j'assumais quelque surveillance dans une boîte à bachot. Qu'importait d'ailleurs tout cela ? « Il est bon, il se transforme », écrivais-je triomphalement. Et parce qu'il ne me faisait plus souffrir, parce que j'avais l'assurance de le voir sans obstacle, je reprenais avec lui un tout petit peu de distance. J'aimais la vie et je détestais son scepticisme souvent hargneux, ses habitudes casanières, son horreur des voyages, son indifférence totale à l'étranger. Devinait-il le goût violent que j'ai toujours eu pour les ruptures d'habitude, les dépaysements, les changements de plan ? Il allait se charger de me faire connaître tout cela, à sa manière. Mais quelques jours de rémission me furent encore donnés, malgré d'obscurs pressentiments :

« Me dit-il vraiment tout ce qu'il pense ? ce qu'il sent ? De tout cela, nous parlerons demain. J'aurai sa chère figure contre la mienne. Ah ! qu'importe le reste, puisque cette chose nouvelle existe : nous sommes deux, et nous nous aimons. Nous nous aimons ? »

C'est à cause de ces jours-là — rien ne peut empêcher qu'ils aient existé — que j'ai eu tant de mal à me séparer de lui, plus tard. Il a fallu pour cela qu'il m'écrive enfin — et de quelle façon — qu'il avait une autre liaison, la seule qui comptât pour lui. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Quelquefois, un très menu incident provoquait tout un drame et rompait l'équilibre. Tout était excessif avec lui, et sans doute avec moi. Ne le voyant pas venir un dimanche (ces entrevues du dimanche étaient pour moi les plus pré-

cieuses), craignant des choses vagues et assurément le pire, je m'en étais allée chez lui pour apprendre de sa bonne qu'il était absent. Lui, pendant ce temps, était arrivé chez moi et ma propriétaire avait eu une grande compassion de ce « vieux monsieur » crotté, la cape alourdie, par la pluie, qu'elle commençait à connaître à cause de ses visites régulières et qu'elle prenait, sans le moindre soupçon, pour un ami de ma famille. Il avait refusé d'entrer avec véhémence, apprenant mon absence, et était revenu chez lui en pestant. Cette toute petite mésaventure, et mon incapacité à savoir attendre, l'avaient mis dans une fureur folle. Cette fois-là, je réagis violemment :

*Journal* : « Nous sommes encore brouillés. Par moments, je ris, je me moque de lui qui était si ridicule, ce matin... »

*Lettre* : « Mon cher ami, je ne suis pas allée vous trouver pour que vous me fassiez une scène, et dans la rue par-dessus le marché. Vous ne vous voyiez pas ? Vous n'êtes pas beau dans ces moments-là, je vous assure. J'étais allée vous dire que si j'avais fait cette sottise d'aller à Fontenay<sup>54</sup>, c'est parce que je croyais, bien stupidement, qu'il vous était arrivé quelque chose. Or, au lieu de quelqu'un qui aurait pris son parti de la mésaventure et qui se serait dit qu'après tout il payait pour le passé, ce qui n'est que trop juste, je trouve un bonhomme gesticulant et en colère. Il est vrai que ce bonhomme avait eu les pieds trempés, la veille. Vous dites : "Vous n'aviez qu'à m'attendre, c'est pourtant bien simple." Mais non, avec vous rien n'est simple...

« Croyez-vous que j'ai quelque chose à vous envier sous le rapport du caractère ? »

---

54 Note de VV : « Il détestait ce qu'il appelait « mettre sa bonne dans le coup », cette vieille mégère à demi idiote. »

Cette si vive querelle, pour un si petit motif, dura peu, car le vendredi 20 février :

« S'il est un fait que je ne peux nier, même en y mettant toute l'humilité possible, c'est qu'il a été rudement content que j'aie le trouver à la gare. Il m'a dit, lorsqu'il est venu déjeuner : "Je ne pensais pas être ici aujourd'hui." Il m'a tiré la langue et j'ai bien vu son soulagement : il a maintenant des habitudes dont la suppression lui serait pénible, si nous nous brouillions encore.

« Je lui ai mis mes cheveux et mes bras autour du cou et il a rappelé les vers d'*Hernani*, de sa voix grave et un peu lente

*« Et c'est là le plus beau collier*

*« les bras d'une femme aimée et qui vous aime... »*

« Je me suis donné des émotions en lui disant que je ne l'aimais plus, heureuse de ces grands chocs dans la poitrine. Alors, lui :

« On ne baise pas les yeux d'une femme qui ne vous aime plus. »

« Puis il a mis sa tête sur mes genoux.

. . . . .

« Il n'empêche que nous nous sommes encore chamaillés en descendant la rue de Seine. Mais j'ai aimé le ton presque humble avec lequel !1 disait : "Pour dimanche ?..."

Mais deux jours plus tard, ce dimanche-là, les lamentations recommencent, à cause de la déchirante et confuse certitude que j'ai de ne jamais atteindre chez lui « l'homme véritable ». C'est à ce moment que je me pose vraiment la question à laquelle je ne pourrai jamais donner de réponse : « Qui donc es-tu ? »

Provoquer son désir et le satisfaire n'est rien, encore que je commence à en mesurer le danger, mais ne pas savoir de

quoi se nourrissent sa misanthropie, ses humeurs changeantes, et déconcertantes, son noir pessimisme, et comment l'en guérir, voilà ce qui cause mon plus vif chagrin :

*Journal*, dimanche soir, 22 février : « Il a été odieux, pire que tout. Je rentre en me traînant, lasse, écoeurée.

« Première phase : il vient me chercher, il me demande avec un sourire si je suis toujours aussi folle. Il est aimable. Quand je suis sur le point de partir, je vois sa figure changer, je ne pars pas.

« Deuxième phase : Nous nous embrassons. Je pleure.

« Troisième phase : Il est étendu sur son lit. Il a l'air d'un très vieil homme. La nuit descend.

Quatrième phase : Il revient dans son bureau. Nous regardons des photographies. Il parle avec assez d'entrain de certains de ses articles. Nous lisons et commentons des articles sur lui. Ses chiens toussent.

« Cinquième phase : Il ne dit plus rien. Mutisme complet. Et je m'en vais. Il fait froid. Me voici. J'ai mal. Il viendra demain<sup>55</sup>. »

Mardi gras, 24 février, 3 heures : « Je voudrais résumer ici ce qu'il vient de me dire : « Tout est illusion... »

(Mais au lieu du résumé annoncé, ce sont des divagations, des apostrophes véhémentes à lui adressées : « N'allez pas

---

<sup>55</sup> *Journal littéraire* de ce 22 février : « A... à Fontenay aujourd'hui de 3 heures à 8 heures et demie. Elle m'agace, elle m'ennuie, elle ne me dit absolument rien, malgré toutes ses démonstrations de tendresse. Quelle différence d'attraction avec ma chère amie. Les choses de l'amour ne sont décidément possibles, au moins pour moi, qu'avec cette attraction. J'ai passé mon temps à faire en moi-même cette différence. Ce que j'ai écrit une fois est vrai : j'aime mieux rêver que je fais l'amour avec la femme que j'aime que de faire l'amour avec une femme que je n'aime pas. »

imaginer, Monsieur l'impertinent » et je l'appelle Paul, pour la première fois, mais ceci ne se reproduira guère.)

26 février, jeudi, 4 heures : « Il est à demi couché sur mon lit. Il a des soucis. Il chantonne à mi-voix. Il est à moi, je le sais bien (!), mais il ne dit rien, ce qu'il pense, il n'y fait pas allusion. Il va partir. Une brève caresse, un "soyons sage" où s'attarde peut-être un léger regret. Il dit encore : "C'est une enfant<sup>56</sup>." Je suis déchirée devant cette passion si peu... euh... exubérante. Je sens en moi tant de fol attachement, de fièvre ardente, de rêverie tendre et inemployée.

. . . . .

« Chaque fois qu'il parle des écrivains, comme l'autre jour de cette femme venue lui demander un conseil pour sa revue, il a un sourire moqueur des yeux et des lèvres : il parle de la confrérie (mais je n'y appartiens pas, c'est un monde réservé).

« J'ai senti qu'il était un grand homme<sup>57</sup> quand lundi, au Mercure, ce Monsieur qui avait une si belle barbe blonde lui a

---

<sup>56</sup> *Journal littéraire* au 26 février : « Je n'ai rien dit à [André] Billy de mon histoire A... À mon âge, cette gamine de 23 ans ? Je serais ridicule. Je veux dire : ridicule d'être aimé par cette gamine. [...] Lundi, mardi, aujourd'hui, déjeuné chez A... Cela sans plaisir. Aujourd'hui, surtout. J'ai à peine parlé. Je ne faisais que penser à mes affaires avec ma chère amie. La pauvre A... a bien senti ma froideur. Quelle situation ! Elle est charmante, tendre, ne pense qu'aux baisers, toujours prête au reste, et elle est pour moi sans le moindre attrait. Je ferais certainement mieux de ne plus la voir. Les histoires de larmes me retiennent. Elle m'a demandé si je viendrai dimanche. J'ai dit *oui*, à moins d'empêchement. J'ai déjà bien l'intention de ne pas y aller. Toujours au même point : toujours vierge. »

<sup>57</sup> Note de VV : « Faut-il rappeler qu'en ce temps-là il était peu connu du grand public ? Je ne doutais pas qu'il fût un grand homme, j'étais heureuse et fière que d'autres le traitassent comme tel. »

parlé avec tant de visible considération<sup>58</sup>. Au fond, ce que je pense de lui lui est beaucoup moins indifférent que je ne supposais, mais, Seigneur, que je ne me montre pas trop éprise, pas trop attachée à sa présence, et qu'il me soit uni, Seigneur, par le lien le plus fort. »

Dimanche 1<sup>er</sup> mars, 10 heures du matin : « Eh ! bien, ce n'est pas encore aujourd'hui que je me l'attacherai par le lien le plus fort. Mais si la sensualité, est impuissante, que ne peut la tendresse ? »

La tendresse ne pouvait rien, je le sus bien vite, car le temps de la rémission était terminé pour toujours : je reçus une lettre dans laquelle il me disait qu'il était en proie à de noirs soucis et qu'il avait besoin, momentanément, d'être seul. Il me ferait signe plus tard.

Qu'il ne me donnât pas ces soucis à partager m'était insupportable, et son absence intolérable. Je me remis à gémir avec extravagance.

Il vint chez moi cependant, peu après l'envoi de la lettre — poussé par quel sentiment ? — et pour en confirmer les termes : il avait les plus grands tracas, son besoin de solitude était extrême. (Ces soucis, c'étaient les scènes que lui faisait le Fléau dans la rue, les plaintes qu'elle déposait chez le commissaire, sans doute.) « Attendez patiemment. Je vous donnerai signe de vie lorsque je serai dépêtré. » Et comme j'essayais de protester : « Je n'aime pas la bêtise », me dit-il en reprenant pour partir sa badine, avec une petite grimace de souffrance, car il avait des rhumatismes.

J'attendis donc, sans patience, en rassemblant mes forces. Pour tromper mon angoisse, je téléphonai pour la première fois à Colette, et j'entendis sa voix bourguignonne, bourrue

---

<sup>58</sup> L'événement n'est pas relaté dans le *JL*, où la journée n'a pas été notée.

et grave. Mais je ne pus résister à la tentation d'écrire encore à Léautaud. J'avais appris à provoquer ses réponses, je savais qu'il ne résistait pas à certaines lettres, non pas habiles, mais d'une sincérité si déchirante qu'elles allaient frapper le meilleur de lui-même, quitte à ce qu'il s'en défendît ensuite par des injures. Et non seulement je me remis à lui écrire, mais à lui demander une entrevue, sous le prétexte que ce serait la dernière (je n'en croyais rien) :

14 mars : « Naturellement, il a répondu. Je m'y attendais. Je l'irrite, je l'irrite, il m'écrit d'odieuses lettres. Je lui dis : « Recevez-moi poliment pendant la demi-heure que je resterai avec vous. Après, je vous jure bien que vous n'aurez pas ce mal de me faire entrer dans la tête des choses qui n'y peuvent jamais pénétrer et que vous n'aurez plus ce souci de recevoir "qui que ce soit" chez vous. »

.....

Et nous recommençâmes à nous voir, chez lui, chez moi, je ne sais plus, surtout chez lui, je pense. Toutes ces entrevues avant les vacances de Pâques<sup>59</sup> furent orageuses :

*Dans le tramway, en revenant* : « Cet homme n'a pour moi que du désir, pas de tendresse. Je reviens les joues brûlantes, le cœur affreusement triste. Je savais bien que cela finirait ainsi, que son désir serait le plus fort, mais qu'après il y aurait l'amertume et le dégoût habituels... »

Lundi matin. Lettre : « Vous ne vouliez pas que je parte, hier, et après, c'est tout juste si vous ne m'avez pas mise dehors... »

Jeudi matin, 19 mars : « Vous avez raison d'écrire que mes lettres sont pleines de contradictions. Est-ce ma faute vraiment ? Je ne sais plus ce que je veux. Il y a des jours où vous me faites horreur, où je ne désire rien tant qu'être séparée de

---

<sup>59</sup> Pâques 1925 était le 12 avril.

vous, d'autres où je me dis : "Et si je me trompe ? si tout ce qui arrive est la faute de mon manque de patience et de mon exagération ?" »

« Cela m'irrite que vous refusiez toute explication, sous prétexte que ce que je dis est déraisonnable. Vous êtes d'un côté avec tous vos ennuis, qui sont grands, votre vie difficile et cette petite fille qui n'est pour vous qu'un passe-temps agréable ? et encore quand le moral est bon — et qui se rend odieuse avec l'intolérable sentiment d'être odieuse de plus en plus. »

Mardi soir, 24 mars : « Dimanche, quand je suis allée le trouver à 8 heures du soir et qu'il est venu m'ouvrir en robe de chambre avec un bonnet sur la tête, il disait des choses qui m'ont fait plaisir après tout, et qui m'empêchent de trop souffrir maintenant. J'ai senti que vraiment il ne désirait pas du tout que nous nous séparions, qu'il avait de moi un grand désir toujours renouvelé. Et tandis que ses chiens se roulaient sur moi : "Oui, embêtez-la bien", disait-il. Comme il a protesté quand je lui ai dit qu'il se conduisait comme un goudjat. Puis, quand je le priais de cesser son ricanement : "Comme elle est drôle" et — essayant de m'embrasser : "Tu le regretteras tout à l'heure, je te promets de venir dimanche..." Non, je ne regrette pas de n'avoir pas cédé. Tenir jusqu'à Pâques.

« Et cette grande colère après, ce visage crispé, ces coups de poings sur la table<sup>60</sup>... Mais je l'aime. Je m'amuse avec mes souvenirs, je l'aime. Il a gardé mes lettres, je l'aime. Le reproche que je lui ai fait de mentir l'a atteint en plein, je l'ai bien vu.

« Colette peut parler de l'honnêteté sentimentale, du corps et du cœur qui sont cannibales et qui vivent en se dévo-

---

<sup>60</sup> Note de VV : « Si je ne me trompe pas, parce que je doutais de sa sincérité. »



rant, elle peut m'assurer que je fais de la littérature, je sais bien que ce n'est pas vrai. Elle peut dire : "Il faut le laisser", dire : "vous viendrez me voir lorsque vous serez guérie..." être dure, comme la Vagabonde<sup>61</sup>, je sais bien que nous ne nous quitterons pas. Avoir le courage de le laisser un mois m'attendre et me regretter. Et venir, le corps enfin prêt, le cœur plus tranquille. Comme je lui ferai alors renier tous ces mauvais jours<sup>62</sup>. Mais savoir préparer ce bonheur, ne pas le compromettre par un retour trop prompt qui l'assurerait, tous les hommes sont fats, de son pouvoir sur moi, mais le faire douter au contraire que je revienne jamais dans cette maison (sa maison de Fontenay que j'ai toujours détestée) où j'ai affirmé ne plus jamais remettre les pieds, à quoi il a répondu : "Je n'en suis pas sûr."

« Je le revois dans sa robe de chambre, Diderot débraillé, la chemise ouverte et le foulard lâche autour du cou, et cela m'amuse de penser à sa colère. J'ai envie de rire. Mais si peu que je souffre maintenant, c'est lui que je veux et pas un autre, pas même un beau gosse comme dit la terrible Colette qui m'appelle mon enfant de sa voix voluptueuse. »

Je le revis encore plusieurs fois cependant, malgré ces belles résolutions, avant de m'en aller en province pour les vacances de Pâques :

Soir des Rameaux, 10 heures<sup>63</sup> : « S'il vient, il sera là tout à l'heure. Maintenant que cette heure est proche, je doute qu'il vienne, et je tremble. Pourtant, c'est lui qui a désiré venir.

---

<sup>61</sup> Allusion évidente au roman de Colette d'abord paru en feuilleton dans *La Vie parisienne* en 1910 puis en volume la même année chez Paul Ollendorff (336 pages).

<sup>62</sup> Note de VV : « Toujours cette croyance stupide et obstinée dans le bonheur qui ne manquerait pas de venir, avec le temps. »

<sup>63</sup> Le dimanche des Rameaux est le dimanche précédant le dimanche de Pâques, soit le cinq avril 1925.

« S'il vient... mais il ne viendra pas parce que je l'attends avec passion... C'est toujours ainsi, hélas ! et je sens la fièvre me monter aux joues, dessécher mes lèvres. Ne pas savoir s'il marche vers moi à cet instant ! Ah ! Ah ! attendre, affreux tourment qui détraque les nerfs et chavire le cœur. Attendre, attendre. »

Jeudi 9 avril, dans le train qui m'emmène à la campagne : « Je le quitte aujourd'hui après une nuit passée ensemble. Je l'ai attendu chez lui, sur le gazon de son jardin, et nous sommes revenus ensemble. Rien ne compte, hors de lui. Il le sait et il le dit. Il serait même venu dimanche prochain, et lundi, parce que c'est le lundi de Pâques. Mais ce n'est pas possible, il faut que je m'en aille. Il n'est certes pas comme je voudrais, mais je crois, je crois que j'ai gagné la partie. J'ai senti son souffle toute la nuit...

« Hier soir, pourtant, il s'est mis en colère : "Pourquoi as-tu fait cela<sup>64</sup> ?" Il m'a secouée, presque frappée, et cependant il est venu et je sens qu'il ne peut pas me quitter. Il a dit que j'avais un caractère, odieux, que je suis méchante, que si j'avais un peu de tendresse pour lui, et un peu d'intelligence... Il est revenu ce matin là-dessus, comme nous déjeunions. "Vous êtes mauvaise, comme toutes les femmes, du reste, quand elles ont un mécontentement." Mais il n'empêche qu'il a été charmant et je lui sais gré de cet effort qu'il a fait pour se dominer. Je le vois devant moi au jardin, gesticulant, criant, plein de hargne. Il retourne vers sa maison, je vois à la fenêtre briller la lueur de sa cigarette. Il revient vers moi la voix douce, le sourire tendre et moqueur. Ne plus rien gâcher, mais le conquérir, nous conquérir, vaincre la vie. Nous deux, chez nous, ensemble, enfin. Une illumination. Mon amour s'est transformé, il est devenu sensuel. Je désire ses jambes contre les miennes, etc... La transformation est faite,

---

<sup>64</sup> Note de VV : « De quoi s'agissait-il, je ne le sais plus du tout. »

ah ! mon Dieu. Est-ce maintenant que nous entrerons en Paradis ? »



## Chapitre IV — Printemps

Je m'aperçois, au fur et à mesure que j'avance dans ce récit, combien certaines choses sont difficiles à dire. Pour d'autres, l'oubli a déposé sa cendre sur elles. Et ce n'est pas parce que je réentends les cris que j'ai poussés avec intempérance au cours de ces années, qu'il m'est possible de « coïncider » avec les sentiments que j'éprouvais alors. Je ne l'aimais pas charnellement, je voulais ne pas lui refuser ce qu'il me demandait avec une si grande insistance, et cependant je m'échappais, je rusais, j'essayais de gagner du temps. Je me disais qu'après tout il n'avait pas besoin de cette dernière preuve pour me croire toute à lui. Loin de lui, je me montais la tête, j'écrivais des lettres telles qu'il les désirait. Il venait. Lorsqu'il repartait, quelques heures plus tard ou le lendemain matin, un soulagement inexprimable se mêlait à la très grande crainte qu'il ne revint plus. Je ne pensais à rien qu'à sa présence, dont il me fallait sans cesse m'assurer. J'étais, je suppose, comme un drogué qui ne peut vivre sans son poison. J'entrais en transe dès que la privation menaçait.

Je ne sais plus le motif des accusations qu'il m'adressait en me disant que j'étais mauvaise, comme toutes les femmes, au cours de cette dernière entrevue. Pendant cette période de notre liaison qui devait se terminer par mon complet asservissement (asservissement volontaire dont je suis seule et entièrement responsable), je me permettais encore de regimber, de me défendre. Non, je ne sais plus le motif exact de cette querelle. Mais je sens encore, sous ma paume, l'herbe humide de son jardin, ce soir-là. Je suis assise devant sa maison, dans la nuit commençante. Sa bonne ne sait rien de ma présence. Après cet affreux hiver (mais le suivant sera pire), il est doux de sentir le vent d'avril, il est doux de fran-

chir la grille ensemble et de revenir vers la ville par les petites rues silencieuses. Combien j'ai aimé ces retours, nos conversations de la nuit et du matin, la passion qu'il mettait à défendre les écrivains qu'il aimait, à rejeter les autres. Je me souviens d'un soir où il s'est mis à me décrire de manière saisissante l'assassinat de P.-L. Courier tel qu'il se le représentait. Et moi, en fille de la campagne, j'ajoutais ce qu'il ne pouvait pas dire, lui, ce citadin : la pénombre de la forêt verte, les ornières du chemin de sable, le cri nostalgique des mésanges qui hantent les sous-bois et ce grand bruissement des ramures au-dessus du meurtrier qui guette.

Comment ai-je trouvé la force de le quitter pour aller à la maison ? Je me rends compte qu'il s'agissait beaucoup plus d'une fuite que d'une obligation familiale — ou peut-être le manque d'argent ? Sur le point de lui céder, du moins je le croyais, je me disais farouchement : « Bientôt, bientôt, il le faut. » Mais pas encore. Et j'étais partie.

L'isolement, l'exaltation que me donnait la campagne au printemps, le soulagement aussi d'être loin de lui tout en sachant que, puisque nous nous étions quittés en bons termes, sur des promesses de vie commune, le retour n'amènerait pas de nouveaux drames (car, malgré l'expérience que j'avais pourtant acquise de sa versatilité, je me mettais à croire en lui sans réserves et l'on verra jusqu'où pouvait aller ma naïveté) eurent pour effet des lettres assez vives, que je lui adressais, et d'autres plus réticentes, que je gardais pour moi.

Le séjour aux champs fut d'ailleurs bref. Dans le train qui me ramenait vers lui, je m'efforçai de rassembler mes forces et de prendre encore une fois des résolutions :

19 avril : « Il a raison en tout... une jeune fille, ça ne sait rien. Toutes les initiations sont douloureuses... Je ne veux plus recommencer les attentes crispées, les défis, je veux ré-

sister à la tentation amère et voluptueuse de tout gâcher et de tout perdre (en clair : je ne veux plus faire de scènes...) »

21 avril, mardi soir, 9 heures : « Il va venir... Ce jour attendu, souhaité. Ce soir, cette nuit que je vois venir avec appréhension. Est-ce qu'il y aura quelque chose de changé ? Est-ce que nous aurons fait un pas vers le bonheur... »

## Et le lendemain

« Heureux ? Hélas ! il ne changera pas, moi non plus. Je ne me résignerai jamais à le voir si peu... »<sup>65</sup>

Samedi matin, 25 avril : « Une lettre selon la formule : “Je ne pourrai pas venir dimanche.” Son travail... ou autre chose. Je la reçois avec beaucoup plus de calme qu'autrefois parce que je sais aujourd'hui qu'il ne faut rien exiger de lui au-delà d'une certaine limite. Maintenant, je le sais, le bonheur ne viendra jamais. Il ne peut plus venir après tous ces propos amers, toutes ces courses éplorées. C'est la faute de mon manque de mesure, de mon manque de volonté aussi, de mon incapacité à faire un effort sur moi. Compte-t-il que j'irai demain à Fontenay ? Je le crois, mais je n'irai pas... Et cet amour qui viendra, ce nouvel amour auquel il me prépare, comme il a la cruauté de me le dire (“Je te prépare pour ton futur amant”)... Quel dommage qu'il soit si vieux...

« Je ferme les yeux. Je ne veux pas penser pour ne pas trop souffrir. »

Dimanche 26 avril, au matin « Je relis sa lettre. Je sais qu'il a besoin de gagner du temps, de rattraper le retard de

---

<sup>65</sup> *Journal littéraire* au 22 avril : « Hier soir, été coucher chez A... Manque d'habitude de coucher à deux. Mal dormi. Je suis vanné. Bien failli réussir dans la fameuse opération, mais elle a poussé de tels cris, avec des voisins au-dessus, et cette petite chambre dans laquelle tout s'entend, que nous n'avons pas persévéré. »

ses chroniques<sup>66</sup>. Je sais aussi qu'après cette période de travail, il sera des mois sans rien faire... Nous marier, vivre ensemble ? Solutions douteuses et misérables, qui ne me satisferont pas. J'ai voulu la liberté et l'indépendance. Je me suis dit qu'étant libres l'un et l'autre, aucun obstacle ne pourrait nous arrêter. Ils surgissent de tous les côtés et il faut, il faut les accepter : son travail, la façon dont il est pris, dont je suis prise, son genre de vie, ses humeurs, ses bêtes. »

Mercredi 29 avril, 9 heures du matin : « Il m'a de nouveau écrit : comme il met un emportement fougueux à expliquer ses ennuis. J'entends sa voix prononcer les mots qu'il m'écrit, je vois ses gestes, ses yeux : « Si vraiment on ne veut pas comprendre... »

« Voilà. Aujourd'hui mercredi, il y a huit jours qu'il est venu. Je vois la forme de son visage, ses mains ouvertes dans l'abandon du sommeil, posées sur moi...

« Autrefois<sup>67</sup>, j'aurais bondi, j'aurais imaginé mille moyens de le revoir. Maintenant, je laisse passer les jours. Je ne me dis plus avec désespoir que nous vieillissons l'un et l'autre... Même, j'ai un peu envie de rire de cette fureur à expliquer ses ennuis. »

Jeudi, 3 heures : « C'est plus dur que je ne pensais. Il pleut. Les petites cloches gaies du couvent proche sonnent. J'ai la nostalgie des grandes promenades à la campagne, des départs frais, avant l'aube. Comme il doit faire bon sur les routes de province...

« Le dur supplice. Être là à serrer ses doigts contre ses paumes, et ne rien dire, et reprendre son courage comme on peut. Ah ! ah ! ne pouvoir rien faire, qu'accepter malgré moi.

---

<sup>66</sup> Note de VV : « Il se plaignait de son travail difficile, des articles qui lui étaient demandés et qu'il n'arrivait pas à terminer. »

<sup>67</sup> Note de VV : « C'est-à-dire il y a quelques semaines. »



Je comprends tous les désirs, toutes les envies, y compris celle de tuer. »

Léautaud tenait alors, dans *Les Nouvelles Littéraires*, une chronique qui paraissait tous les vendredis. Parfois, il s'arrêtait chez moi en revenant de porter son papier à l'imprimerie, toujours au dernier moment. C'est dans *Les Nouvelles Littéraires* qu'il avait publié le récit fort drôle d'une prétendue visite au salon de M<sup>me</sup> Aurel, sur lequel le poète André Castagnou l'avait documenté avec esprit. La dame l'avait, dans quelque feuille parue tout exprès, appelé « crapaud » avec véhémence. À quoi il avait répondu :

« M<sup>me</sup> Aurel croit me faire une grande injure en m'appelant *crapaud* : j'ouvre le dictionnaire et je vois : crapaud, animal qui détruit la vermine. »

Il me parlait souvent, avec une indignation qui lui faisait sortir les yeux de la tête et lever de grands bras vengeurs, des lettres d'injures qu'il recevait au Mercure, depuis des années. Je prenais son parti avec emportement, pleine d'admiration pour son indépendance d'esprit, de mépris pour ses adversaires, de dégoût pour certaines mœurs littéraires qu'il me décrivait en quelques phrases pleines de verve, pour la « coterie de la N.R.F. » contre laquelle il dirigeait alors ses batteries. Tous ces cœurs de limande, écrivais-je. Mais je ne sais plus si cette singulière comparaison, c'est à lui que je la devais. J'attendais le vendredi, le cœur battant, car il commençait la publication de ses souvenirs d'enfance en y mêlant toutes sortes de considérations sur sa vie présente, et j'étais prise de panique à l'idée de ce qu'il pourrait peut-être m'arriver d'y trouver. C'est ainsi que je lus, le 1<sup>er</sup> mai<sup>68</sup> :

---

<sup>68</sup> Les 2, 16 et 30 mai sont parues dans *Les Nouvelles littéraires*, les « souvenirs d'enfance » du *Petit Ami*.

« Dois-je voir là<sup>69</sup> le début d'une malchance que j'ai toujours eue de ne jamais plaire beaucoup aux femmes, ou du moins de ne pas avoir de succès durables avec elles, ou alors traversés de bien des déchirements ? Je n'ai jamais pu me faire à leur caractère, tout en les aimant beaucoup physiquement. »

Je me mis à pousser des cris : « Le voilà, l'aveu. Que j'ai de chagrin. Il m'enlèverait toute force, si je ne voulais pas à tout prix gagner mon bonheur. » Et je concluais : « Nous nous marierons donc, s'il le veut ! »

Les phrases de sa chronique, qui ne m'étaient pas destinées (mais comment ne pas croire qu'elles me visaient, moi et toutes les femmes qu'il avait connues avant moi ?), si elles me blessaient, si elles m'arrachaient des cris de rage, m'aidaient aussi à me le représenter malheureux, misogyne impénitent, solitaire malgré lui, et tout en moi s'élançait vers lui pour le consoler, le rendre heureux, lui permettre de travailler. Elles m'aidèrent à achever l'amoureux portrait d'un homme que la vie a blessé, égoïste, certes, mais sensible, ombrageux, difficile, incapable de dissimulation, mais cependant plein de secrets, c'était son droit incontestable.

Quant au mariage, il en parlait souvent comme d'une chose possible, bien que dangereuse pour lui, et malgré mon visible manque d'enthousiasme, qu'aujourd'hui je ne comprends guère. Car le mariage m'aurait donné ce que je souhaitais par-dessus tout : sa présence continue. Mais je n'en étais pas à une contradiction près. Et, bien entendu, qu'il y eût feinte de sa part, je ne le soupçonnais pas un instant.

Je me mis à parcourir le quartier de son enfance, qu'il décrivait dans ses chroniques :

---

<sup>69</sup> Note de VV : « Ses relations avec sa mère. »

Lundi 4 mai, 9 heures : « Je suis allée chez lui hier. Il m'a reçue, enchanté, a-t-il dit, de ma venue. Assise sur lui dans le fauteuil, je lui ai donné à lire la lettre que voici, tout en regardant sur son visage l'impression qu'elle lui faisait :

« L'autre soir, je suis allée voir la rue des Martyrs, le square Montholon, tous ces endroits dont vous parlez, où vous avez passé les premières années de votre vie. Votre passé, comme je l'ai en horreur, ce passé qui vous permet des généralités du genre : "Ah ! les femmes ! les femmes !" Avez-vous assez de mépris, dites-vous, pour leur caractère, pour leur faiblesse de pensée. Je me souviens que vous m'avez dit un jour : "Qu'une femme se fasse catholique, peuh ! cela ne prouve pas grand-chose, mais un homme !" »

. . . . .

« Vous êtes venu l'autre nuit et je n'ai pas dormi. Les heures d'une nuit, c'est bien long, à côté de son amant qui dort... Vous voulez que je sois libre avec vous et vous ne m'avez appris que la contrainte, vous ne m'avez jamais donné un mouvement de vraie joie, de l'amour vous ne m'avez fait connaître que les tristesses de l'abandon. Vous dites : "Pensez quelle est ma vie, combien je suis accaparé." Je dis : "Pensez quelle est la mienne." Vous m'avez donné sans tendresse une rude initiation... Décidément, je crois que nous ne serons jamais heureux ensemble, et pourtant, vous l'avez dit qu'il était possible, le bonheur. »

« Il a lu et il a dit : "Pauvre enfant !" et il m'a caressé les yeux et le nez avec la main.

« Mais, ensuite, il s'est mis à me parler, avec sa franchise brusque qui ne laisse rien dans l'ombre, et il a recommencé à me faire du mal. Je lui ai dit en pleurant : "Je me détraque." Mais la peinture de cette souffrance-là, qu'est-ce qu'elle va frapper en lui qu'il ne laisse pas voir, les yeux fermés, les mains agitées. Hélas, ce n'est pas à moi qu'il pense sans

doute mais à son roman inachevé<sup>70</sup> et, qui sait, il dort, oui, il dort. »

Lundi soir : « Je repense à toutes ces choses qu'il m'a dites hier. Comme l'idée de son roman, qui sera, dit-il, un roman triste, le préoccupe. La forme du bonheur littéraire, pour lui, c'est d'avoir du talent, d'être lu par des gens capables de l'apprécier, et de n'être connu de personne. Il a parlé des femmes qui sont têtues, rusées, il a dit qu'il n'a pas d'amis, qu'il ne se sent attiré par personne, que la mort des autres lui est indifférente. Je le revois, riant, me regardant. Comme il est sûr de mon affection. Je mets ma tête sur la table, incapable d'écrire plus avant, le cœur plein de chagrin.

« Lui créer des habitudes qui lui plaisent. Être la plus forte et la meilleure. »

Mardi soir : « Cacher ses tristesses. À quoi cela sert-il de les dire, puisque cela l'exaspère ? ...Mauvaise tête méchante et stupide, en prendras-tu enfin le parti ? »

Mercredi soir : « Il m'a redit dimanche ce qu'il m'avait déjà dit un jour : "Qu'on ne partage ni son bonheur, ni ses chagrins." Il a aussi répété : "Aimer une femme, faire toutes les cochonneries ensemble<sup>71</sup>, se rencontrer après dans un salon et feindre une indifférence si complète que personne ne se doute de la chose, quelle volupté ..." »

« Il ne faut pas le tourmenter, il faut se mettre dans sa peau, puisqu'il ne veut pas faire l'effort de se mettre dans la mienne. Si j'ai fait un marché de dupes, tant pis pour moi...

« Un jour, je jugerai ces souffrances, je ne leur accorderai plus qu'une très mince importance. Qui sait, je maudirai peut-être mon manque de volonté ? Mais je me souviendrai

---

<sup>70</sup> Note de VV : « *Le Petit Ami* dont on lui proposait la réédition. »

<sup>71</sup> Note de VV : « J'essayais d'employer son vocabulaire, mais j'y réussissais mal. »

des jours d'attente, je lirai les *ah ! ah !* misérables que j'ai poussés, et je comprendrai. »

Vendredi 8 mai : « De temps en temps, un mot de lui me paie de toutes mes peines. Il m'a dit hier : "Vous écrivez de jolies lettres..."<sup>72</sup> »

Je savais le pouvoir de mes lettres sur lui. J'essayais d'en user avec modération. Il me disait souvent : « Écrivez tout ce qui vous passe par la tête. » J'écrivais sans cesse, je n'envoyais que peu de lettres, tant j'avais peur qu'il m'accusât de sentimentalité, grief majeur à ses yeux. Bien que nous ne parlions plus que rarement de mon désir d'être un écrivain, qu'il encourageait cependant, j'étais heureuse et réconfortée par la façon dont il appréciait ma manière d'écrire. Mais c'est parce qu'il est flatté, me disais-je aussitôt, parce que je parle sans cesse de lui, que je l'observe avec une telle attention, que je lui accorde tant d'importance. C'était vrai, d'ailleurs.

Le début du mois de mai, ce mois si beau à Paris, fut pour moi une période courte et heureuse, plus qu'heureuse, enivrante. Le journal en garde peu de traces : dès que j'étais comblée par sa présence, je n'écrivais plus ou seulement des phrases incohérentes et excessives, que j'ai bien du mal à comprendre aujourd'hui. Mais je lui adressais des lettres triomphantes (j'ai la copie. de quelques-unes, je n'en suis pas fière) en termes fort libres, comme il me le demandait, dans lesquelles je lui rappelais tous ses gestes, toutes ses paroles : « Mon cher amant, je ne sais que bafouiller. Je t'ai vu hier avec un visage inconnu... » Ou encore : « Vous n'avez pas le respect du passé, avez-vous dit ? Moi, j'ai le respect de

---

<sup>72</sup> *Journal littéraire* au jeudi 7 mai : « J'ai presque dép[ucelé] A... ce soir à 7 heures. Je crois même pour de bon. » Puis, au 8 mai : « Lettre lyrique de A... à la suite de l'affaire d'hier soir. »

ce que j'ai aimé, de ce que j'aime. Comment te convaincre ? » Ou bien : « Vous avez fait un discours mimé sur Molière... »

Il disait : « Moi, j'aime trop Molière, je suis trop pénétré de l'esprit de Molière... » Il était littéralement obsédé par l'idée que je ne pouvais pas lui être longtemps fidèle et il m'en parlait sans cesse. Je le comprenais mal, je ne le comprends pas davantage aujourd'hui. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? Comédie, sans doute, désir de parler de Molière à tout propos.

Journal, lundi matin<sup>73</sup> : « Nous sommes ensemble depuis hier. Il a été meilleur que tout. »

Mardi matin : « Il m'a rendue heureuse, non parce qu'il est venu, mais par de petites attentions, par sa façon joyeuse de monter l'escalier... Je me rappelle comment il est venu s'asseoir sur mes genoux. »

Jeudi, jour de l'Ascension<sup>74</sup> : « Tout ce bel équilibre établi avec tant de peine est à nouveau détruit. Je n'écris plus : « Il est meilleur que tout », mais « il est pire que tout », vulgaire, grossier, hélas ! Si bien qu'en reprenant ce journal que la peur des comparaisons avait tenu fermé, et en relisant mes dernières phrases, il me semble entendre une voix étrangère. »

Il s'était passé ceci que le monde extérieur venait brusquement de faire irruption dans ma vie, un monde extérieur

---

<sup>73</sup> 18 mai ?

<sup>74</sup> L'Ascension de 1925 était le 21 mai.

qui le concernait et dont jusqu'ici je n'avais pas eu le moindre soupçon<sup>75</sup>.

Il n'y avait eu que lui et moi depuis que nous nous connaissions. J'allais à Fontenay, je rencontrais peu sa bonne. Il l'évitait d'ailleurs avec soin. Si je venais sans le prévenir ou s'il était absent, elle n'ouvrait pas la grille mais grimpait, pour me parler, sur le petit mur de pierres qui soutenait une clôture assez haute. Je voyais ses deux mains agrippées aux barreaux, son visage revêché, ses cheveux décoiffés. Elle avait l'air hagard et une voix curieusement aiguë. Ce qu'elle pouvait penser de moi m'était totalement indifférent. Il en parlait avec beaucoup de mépris.

Quand il venait chez moi, à Paris, pour déjeuner, il n'apercevait presque jamais ma propriétaire et ne passait la nuit dans ma chambre que si elle était absente, ce qui arrivait assez souvent. La concierge était une mère à chats, exceptionnellement brave et discrète, dans une loge malodorante située au fond de la cour, très loin de l'escalier qui menait à mon appartement. Il avait avec elle, parfois, de longues conversations sur les bêtes du quartier et elle était pleine de considération pour lui.

S'il m'arrivait, très rarement, d'aller vers le soir au Mercure, je ne demandais rien à personne et ne rencontrais d'ailleurs que peu de monde. Parfois, la voix de Rachilde, très haute et très affectée (me semblait-il), se faisait entendre dans l'escalier. Je savais les heures de ses trains et

---

<sup>75</sup> *Journal littéraire* au 13 mai : « Arrivé à la gare je trouve A... "Je vais à Fontenay voir ma propriétaire. Je pars avec vous. J'ai à vous parler. [...] Dans le train, elle a eu ce mot pour moi : "Ce n'est pas drôle, n'est-ce pas, d'avoir deux femmes sur les bras !" J'ai fait celui qui ne comprenait pas, mais elle ne savait pas si bien dire. » En fait Anne Cayssac connaît bien l'existence de VV, qui connaît à cette date, ou soupçonne fortement, l'existence d'Anne Cayssac.

qu'il mangeait généralement soit au Mercure, soit dans une maison amie<sup>76</sup>, quand il ne venait pas déjeuner chez moi. Je connaissais les contraintes de sa vie d'employé, son exaspération de ne pas être libre, les soucis et l'argent que lui coûtaient ses bêtes. Il m'en entretenait abondamment. Il parlait aussi des gens qui venaient le voir au Mercure et les portraits qu'il m'en faisait les rendaient pour moi aussi vivants que si je les eusse rencontrés réellement.

Je n'avais pas de confidente et me taisais farouchement sur mes chagrins. À Colette seulement, un jour que j'avais tout à fait perdu la tête, et parce que je savais que le nom de l'écrivain éveillerait sa curiosité, j'avais parlé au téléphone de ma liaison avec Léautaud.

Ma vie était à ce point remplie par lui, je comblais avec tant d'ardeur, à force de ressassement amoureux, l'intervalle entre nos rencontres, son existence était si étroitement conditionnée par ses heures de travail, il m'était si facile de le joindre — j'en usais peu, il est vrai — que j'imaginais mal, que je n'imaginais pas du tout d'autres occupations, d'autres relations que celles dont il me parlait.

Nos derniers rendez-vous avaient été heureux et fréquents. C'était le printemps. Un soir, au crépuscule, je revenais d'une leçon, je crois bien, et je passais sur le trottoir du boulevard Saint-Michel, le long des grilles du Luxembourg. J'allai voir un grand peuplier bruissant qui se trouvait là. L'heure de son train était passée depuis longtemps. Nous devons nous retrouver le lendemain. J'étais paisible et joyeuse. J'aimais les arbres d'une grande tendresse. Je ne lui en parlais pas, il n'aurait pas compris.

Soudain, je l'aperçois qui marche de l'autre côté du boulevard, lisant un papier qu'il tient à la main. Je vais traverser

---

<sup>76</sup> Chez Anne Cayssac.



et courir à sa rencontre, quand une vieille femme un peu échevelée se jette sur lui, le visage déformé par la colère, lui arrache son manuscrit, le déchire, se met à le suivre malgré ses protestations que je n'entends pas mais que je devine à ses gestes, puis lui emboîte le pas jusque dans la gare. Je m'approche sans qu'ils me voient, j'entends les commentaires des passants amusés et je me sauve en courant, le cœur dans la gorge<sup>77</sup>.

Cette irruption soudaine d'une partie de sa vie, que rien ne me permettait de soupçonner, fit sur moi une impression si profonde que j'en ressens encore, après tant d'années, l'intolérable stupéfaction : Quoi, une femme avait le pouvoir de lui faire des scènes dans la rue, de lui arracher un manuscrit ? Et qui donc était cette vieille femme ? Impossible qu'il s'agît là de la belle déesse qu'il avait aimée. La belle déesse ne pouvait pas faire de scènes dans la rue. Une maîtresse, cette créature laide et mal fichue, hystérique visiblement (j'avais pour l'hystérie la répulsion instinctive des très jeunes êtres), ce n'était pas possible, ce n'était pas possible. Mais, malgré tous les raisonnements de mon esprit éperdu, une sonnette d'angoisse commençait à tinter au fond de moi-même.

Le journal est muet sur sa visite du lendemain. Je me souviens seulement qu'il ne parut pas très surpris que je l'eusse rencontré ainsi, en train de se débattre avec une femme inconnue. Il me dit que c'était une demi-folle, très attachée aux bêtes, et qu'il la connaissait depuis des années. Il supportait son hystérie, ajouta-t-il, à cause du grand dévouement qu'elle témoignait aux animaux.

---

<sup>77</sup> Plus tard, en décembre, VV situera cette altercation en mai. La date du 25 avril est probable.

Si étrange que cela puisse paraître, je le crus. Je rejetai même, je l'ai dit, l'idée d'une ancienne maîtresse que mon instinct, un peu moins sot que ma raisonnante et orgueilleuse personne, me proposait sourdement. Quant à une maîtresse en titre, cette créature admirable dont il avait été si fort épris, comment en associer l'idée à cette image qui s'était soudain présentée à moi : une femme à cheveux blancs, les traits convulsés et si vulgaire qu'elle le tirait violemment par le bras, déchirait ses papiers — au fait, quels papiers ? — devant les passants narquois.

O innocente et stupide jeunesse !

Je me mis cependant à penser beaucoup plus souvent à la femme qu'il avait tant aimée, j'en composai le portrait à ma manière et j'éprouvai pour cette créature de mon imagination une espèce de tendresse.

Malgré tous les efforts que je fis pour expulser l'incident, je demeurai suffoquée de ma découverte, de ce que j'apercevais de sa vie qui jusqu'alors m'était caché : ses relations avec d'autres femmes. Et la chronique des *Nouvelles Littéraires* qui m'avait déjà tant troublée en reçut un nouvel éclairage.

Nous continuâmes pendant quelque temps nos rencontres du soir et du dimanche. Au moment de me remettre en route pour Paris, il me fourrait brusquement dans les bras des lilas blancs, des branches de marronniers en fleurs. Une fois, il m'emmena à Robinson dîner dans une guinguette où des gens ivres se mirent à jouer de l'accordéon, ce qui nous fit fuir. Une autre fois, comme nous montions ensemble la côte que, de la gare, il avait à gravir pour rentrer chez lui, il s'arrêta, posa à terre ses sacs à provisions, me regarda bizarrement : « Nous portons chacun nos chagrins », dit-il. Je le sentais à des lieues de distance.

Un dimanche, à Fontenay, je trouvais la maison déserte, rentrai chez moi, fermai les rideaux sur le trop beau printemps et de huit jours ne bougeai de ma chambre.

25 mai : « Il n'est pas là. Où qu'il soit allé, par ce beau temps, c'est assez naturel et bien qu'il ne m'ait jamais sacrifié une journée tout entière<sup>78</sup>, je n'ai pas la force de lui en vouloir... Où est-il ? À Barbizon, sans doute, voir ce grenier dont lui a parlé son ami Rouveyre... »

Vendredi matin<sup>79</sup> : « Mon Dieu, délivrez-moi de l'angoisse. S'il mourait, que deviendrais-je ? Nous sommes affreusement séparés. J'aime mieux me jeter à l'eau que de recommencer une existence pareille... »

Vains propos. Chaque événement m'enfonçait davantage dans la soumission. Mais j'étais loin encore d'atteindre le fond.

. . . . .

« Il est comme un étranger, il est un étranger. Que je voudrais connaître la femme qu'il a aimée.

« Je suis toute seule. Ce qu'il m'a dit n'est pas une boutade : « Nous portons nos chagrins tout seuls, sur la dure montée. »

Depuis l'incident du Luxembourg, je le sentais m'échapper. Et puis, un jour :

Mardi 26 mai, le soir : « Eh ! bien, c'est fini, fini, fini. C'est moi qui suis odieuse et il me laisse.

« Il n'y a que le chagrin moral », dit-il...

<sup>78</sup> Note de VV : « J'exagérerais, comme toujours. »

<sup>79</sup> Le 25 mai est un lundi. Le vendredi est-il celui d'avant ou celui d'après, dans la mesure où le texte suivant est daté du mardi 26 ?

« Pourtant j'ai dit : « Adieu. » Il a répondu : « Au revoir ! »

Ce soir-là, sans que rien le fit présager que ma sourde angoisse, son air fermé, la fatigue visible de la montée, il me dit qu'il fallait en finir, que « ça ne rimait à rien », qu'il n'y avait aucun dommage pour moi<sup>80</sup>, et bien d'autres propos dont la grossièreté ne diminuait pas la douleur qui sauta sur moi et me rendit balbutiante. C'était la première fois qu'il me parlait de la sorte. Irrité par ma souffrance et sans pitié pour elle, il se mit à me cribler d'injures. Puis il s'arrêta aussi soudainement qu'il avait commencé et me dit au revoir de sa voix grave en refermant la grille.

Je passai une partie de la nuit dehors, à errer par les rues, en proie à un insupportable chagrin. Mais le lendemain j'eus une lettre de lui, ambiguë, précautionneuse : « C'est fou de se mettre dans des états pareils », écrivait-il.

Le premier sentiment, à sa réception, fut la joie : j'étais heureuse de constater qu'encore une fois sa colère avait été excessive et que « les ponts n'étaient pas coupés ». Et puis, le souvenir de ses violences revint et je fis sur-le-champ une réponse, pleine d'indignation et de reproches, que je pris soin de copier, mais que je ne lui fis pas parvenir. Je ne transcrivis pas cette lettre où je cite des phrases de lui, à moi dites, qui me sont trop pénibles à réentendre et que je lui répétais comme si je voulais me convaincre une bonne fois qu'elles m'avaient été bien adressées. Ces injures dont il commençait à m'abreuver (et que je commençais à supporter) me plongeaient dans l'ahurissement. Je savais qu'il passait sans transition de la gentillesse à la grossièreté et ces douches écossaises, si elles rendaient, à la réflexion, la dou-

---

<sup>80</sup> Allusion à la virginité persistante et toujours intacte de VV (en fait du vaginisme).

leur aussi bien que la joie disproportionnées avec leurs causes et pour ainsi dire inconsistantes, ne diminuaient pas l'intensité de l'une et de l'autre.

Je n'envoyai pas la lettre et le silence, pour quelque temps, s'établit entre nous.

Arrivée à ce point de mon récit, devant le plus cruel, qui reste à dire, j'hésite et je m'interroge. Pourquoi donc me suis-je obstinée, pourquoi donc ai-je accepté les humiliations les plus grandes, tout en sachant si bien le peu de place que je tenais dans sa vie et la désinvolture avec laquelle il me « balançait » hors de son monde quand il lui en prenait la fantaisie ? Mais je le sentais faible, instable, prompt aux colères démesurées qui cessaient aussi soudainement qu'elles naissaient. Mais surtout, je le croyais libre, bien qu'en proie aux regrets, et extrêmement malheureux. Il y avait bien cette femme aperçue un soir, dont le pouvoir qu'elle avait sur lui me troublait — son droit de lui faire des scènes dans la rue, par exemple. Il m'avait dit que c'était chez elle qu'il mangeait parfois, lorsque son humeur était supportable. Je le plaignais d'être en proie à une mégère, dans sa vie si difficile. Que cette mégère fût sa maîtresse très aimée, pas un instant l'idée ne m'atteignit.

La suffisance de la jeunesse est grande, qui n'est que l'autre face de son ignorance, disons de son innocence. Pourtant, je savais bien que j'étais peu adroite aux choses de l'amour (il m'appelait petite moule), que mon inexpérience l'irritait, que mon involontaire défense, ma façon de me battre avec lui sans que j'en eusse tout à fait conscience l'exaspéraient. Quand je serai tout à fait vaincue, me disais-je avec passion, les choses iront mieux. Et je ne pouvais m'empêcher d'éprouver pour ses ultimes ménagements, lui par ailleurs si brutal, une reconnaissance assez vive.

Je sentais bien qu'une loi assez générale veut que celui qui aime le plus poursuive l'autre, qui s'échappe, et je me disais avec rage qu'un jour viendrait où ce serait lui qui me poursuivrait à son tour.

Cette relation me coûte. Je mets à la continuer la même obstination que je mettais autrefois à essayer d'obtenir son amour, le même désir d'aller jusqu'au bout. Je n'ai pas réussi à le vaincre, quelles raisons ai-je de penser que je parviendrai, en atteignant la fin du récit, à triompher de mes inhibitions et des doutes qui m'ont empêchée d'écrire jusqu'ici ?

Dans ma chambre, dont je tenais les volets fermés toute la journée, j'écrivais, j'écrivais. Mais je n'envoyais pas les lettres. Les nuits étaient les plus dures à supporter. Je les passais souvent dehors, à marcher jusqu'au complet épuisement, une fois à Champrosay, au bord de la Seine<sup>81</sup>. Pourquoi cet endroit ? Je suis incapable de le dire. Je restai longtemps assise sur la berge, dans les roseaux, les pieds dans l'eau. Quand l'aurore parut avec le chant enroué d'un coq lointain, je traversai le fleuve et m'en fus coucher dans un hôtel de Ris-Orangis. Le garçon ouvrit la bouche de stupéfaction en me voyant arriver, le chapeau à la main, les vêtements froissés et pleins de boue, les cheveux défaits.

Je mêlais, dans mes lettres non envoyées, dans le journal, le souvenir des fêtes religieuses aux espoirs que je n'arrivais pas à tuer : « La Pentecôte, dans la liturgie catholique, c'est le départ pour la joie. » Comme il se serait moqué, s'il l'avait lu. Et le ressassement recommençait :

---

<sup>81</sup> Champrosay, où habitait Alphonse Daudet, se trouve à l'ouest de la forêt de Sénart, entre Villeneuve-Saint-Georges au nord et Corbeil au sud. Ce n'est pas un endroit où l'on arrive par hasard. La gare la plus proche est celle de Ris-Orangis, de l'autre côté de la Seine (il y a un pont).

« Quelle humeur farouche, quel âpre souci de son indépendance. Je n'aurai plus sa figure contre la mienne, ce n'est pas possible. Il ne coulera plus vers moi cet œil si vif, etc., etc...

« Et s'il ne revenait jamais ? Mon Dieu, je me tords les mains de désespoir, je le vois avec sa figure irritée, etc., etc... »

Ma douleur était si violente que je pris enfin le meilleur parti : la fuite pour quelques jours à la campagne. Cependant, avant de me mettre en route, j'eus le désir de le revoir et je tentai de lui écrire (il aimait mes lettres, je le savais) : « Je suis revenu à cause de vos lettres », me dira-t-il un jour. Je fis le brouillon suivant :

« Je prendrai le train demain vers 4 h 30. Voulez-vous venir m'y dire adieu. Nous serons comme deux amis qui se séparent pour une très longue absence, pour toute la vie. Ne me refusez pas ce soulagement. Je prendrai le chemin de la rue Cassini<sup>82</sup>. »

Mais je n'eus pas le courage de tenter cette nouvelle épreuve et ne proposai pas le rendez-vous. Je partis. J'avais fait, dans les boîtes des bouquinistes, chez Adrienne Monnier, dans les petites librairies de la rue Soufflot, une provision de vieilles revues qui contenaient des articles de lui :

---

<sup>82</sup> Note de VV : « Y habitait une Hollandaise de la Société des Amis (Quakers) que j'avais connue par Romain Rolland, qui visitait les prisons de femmes et s'occupait surtout des étrangères, qu'elle hébergeait à leur sortie de [la prison de] Saint-Lazare. Nous allions ensemble dans les petits cafés du Quartier Latin, et autour de la place Saint-Michel, apporter des messages aux frères, aux amants, aux maris. J'étais donc occupée par d'autres soucis que le sien ? Je l'avais oublié. » La rue Cassini est une petite rue parallèle et au sud du Boulevard du Port-Royal. Elle relie la rue du Faubourg Saint-Jacques à l'avenue Denfert-Rochereau.

« C'est sa voix, cynique et nue. La lecture de ses chroniques, je l'entreprends avec une appréhension et une curiosité passionnées. Quand je réfléchis sans passion à ce que je lis, je me rends compte de son égoïsme monstrueux, de ses partis pris sauvages, de sa puissance à faire souffrir et à se rendre lui-même malheureux. Mais c'est sa voix.

« Qui est-il, l'homme que j'aime ? »



## Chapitre V — L'Été

Je m'en fus à Solesmes pour y entendre les chants grégoriens<sup>83</sup>.

J'ai oublié ma douleur de ce temps-là, mais je me souviens du bel été qui commençait, du parfum des seringats, du cri perlé des crapauds le soir, quand, du bord de la Sarthe, je regardais la grande masse de l'abbaye posée sur les prairies. Mais l'amour si vif et si constant que j'ai toujours éprouvé pour le monde extérieur<sup>84</sup> stimulait ma passion au lieu de la réduire. Les arbres, les fleurs, la musique religieuse elle-même m'exaltaient et me redonnaient de l'espoir au lieu de favoriser l'oubli, et cette exaltation grandit encore quand je vins ensuite pour quelques jours dans la maison de mes parents, au milieu de cette campagne solitaire dont j'ai parlé. Si bien qu'à mon retour vers Paris l'idée de le reprendre se précisa. Je m'imaginai même trouver une lettre de lui chez moi. Je me remis aussi à penser à cette proposition qu'il m'avait faite de venir m'installer au mois d'août chez lui, à Fontenay, pour rompre le long séjour des grandes vacances dans ma famille, qui m'effrayait : « J'ai une chambre de libre chez moi », m'avait-il dit avant notre dernière scène.

Dans le train : « Le laisser vieillir solitaire et malheureux, non, non...

« Aller le trouver. Le forcer à m'écouter. Paris, la rue, les bruits, les sales odeurs. Où est-il, trop proche et trop lointain... »

---

<sup>83</sup> L'abbaye de Solesmes, entre Le Mans et Angers, se trouve sur le territoire de la commune de Sablé-sur-Sarthe, tristement célèbre depuis 2017.

<sup>84</sup> Note de VV : « Je n'ai cessé de faire miennes les paroles de Théophile Gautier : "Je suis quelqu'un pour qui le monde extérieur existe." »

Paris, 2 juin, mardi soir : « De sa part, silence. Le voir, même au prix de mille folies, et le conquérir... »

Malgré ces exhortations délirantes, je fus soulagée de ne pas l'apercevoir dès mon arrivée :

Il n'est pas là. Tant mieux !

Peu après, je m'en fus voir Colette pour la première fois.

Depuis plus d'un mois, je lui téléphonais parfois, le matin. J'étais pour elle « la Jeune Fille du Mercure ». J'aimais sa voix bourrue, qui roulait les *r*. J'avais emporté en voyage, pour le relire, *La Maison de Claudine*<sup>85</sup>, le seul de ses ouvrages jusqu'alors publié qui me plût sans réserve. Je désirais la voir.

Elle m'avait d'abord répondu : « Lorsque vous serez guérie. » Et puis, un jour, fixé ce rendez-vous. C'était au moment de son divorce avec Henri de Jouvenel. Elle habitait encore le petit hôtel du boulevard Suchet, près de la porte d'Auteuil<sup>86</sup>.

Elle connaissait un peu Léautaud et je sentais qu'elle avait une assez vive curiosité du personnage. Lui-même parlait d'elle avec considération, tout en prétendant que son amour pour les animaux se bornait aux bêtes de salon : les Kiki la Doucette, oui. Mais les chats affamés et misérables, abandonnés dans la rue, non, ça ne l'intéressait pas.

Depuis longtemps, je ne parlais plus à Léautaud de mes ambitions littéraires. Au fond, je ne lui parlais jamais de moi, sinon par rapport à lui, jamais de ce que j'aimais, de ce que je lisais, de ce que je sentais, qui n'était pas directement lié à lui. Quand il était avec moi, j'écoutais, quand je lui écri-

---

<sup>85</sup> Colette, *La Maison de Claudine*, Ferenczi 1922, 252 pages.

<sup>86</sup> 62, boulevard Suchet à Paris, en lisière du bois de Boulogne. Se trouvent là de nos jours une série d'immeubles des années 1960 ou 1970, assez quelconques, orientés plein ouest.

vais, je lui rappelais ses attitudes et ses expressions, entreprenant, je l'ai dit, son portrait beaucoup plus que le mien. Mais le désir d'écrire, l'assurance que je serais un jour un écrivain ne m'abandonnaient pas. Je croyais que le secours me viendrait de l'extérieur et puisque Léautaud me l'avait refusé ou du moins ne se souciait pas de me le donner, peut-être Colette me l'accorderait-elle ?

Sa sensualité, sa connaissance de l'amour, son goût d'en parler, ce côté un peu « magister » qu'on trouve, il faut bien l'avouer, dans son œuvre, le code particulier qui régit pour elle ces plaisirs, j'acquiesçais à tout. Je l'admirais éperdument.

Je n'ai pas noté dans le détail ce qu'elle me dit au cours de cette première entrevue. Je sonnai, pleine de timidité. On me fit monter dans un petit salon avec beaucoup de glaces au mur, au premier étage. Sa chambre était à côté. Je m'assis en l'attendant sur un divan dont la fourrure était douce à mes doigts. La pièce était parfumée, remplie de fleurs, bien close, secrète et charmante. Elle entra, je fus surprise de lui trouver le corps si lourd, mais je reconnus le « visage triangulaire », le « long nez flaireur », les « yeux de biche », la lèvre supérieure retroussée. Je fus aussi frappée par une petite main sèche et ridée qui m'impressionna tellement que j'y portais malgré moi sans cesse les regards. S'en aperçut-elle ? « Ma main a vieilli plus vite que mon corps », me dit-elle curieusement, en la frottant doucement, bien à plat, contre sa robe.

Mon souvenir a retenu cette main, mais j'ai noté alors la façon adroite dont elle m'interrogeait, en me lançant de longs coups d'œil : « Pourquoi avez-vous fait cela ? » « Il fallait bien, puisqu'il me le demandait. » La réponse lui plut, je le vis tout de suite. Elle me conseilla de ne pas faire de scène et me promit qu'il reviendrait.

Au moment du départ : « Vous savez que j'ai un petit jardin », dit-elle. Elle m'y emmena, cueillit un brin de menthe, le froissa et me le donna. Je fus sensible à la grâce du geste, mais je ne pus m'empêcher d'y trouver une légère trace de cabotinage et cette impression s'accrut très fort au cours des entretiens qui suivirent celui-ci.

Je repris le métro dans l'allégresse. Mon expérience avec Léautaud ne m'avait pas guérie de la confiance que j'accordais aux êtres. Et, jusqu'à lui, personne ne m'avait témoigné d'hostilité. La sympathie que je rencontrais en général me semblait naturelle et, bien entendu, très légitime. Je ne doutai pas un instant de celle de Colette : « Je savais bien ! », notai-je présomptueusement dans le *Journal*<sup>87</sup>,

Léautaud était alors absent de Paris. Il m'avait écrit un bref petit mot pour m'annoncer qu'il allait conduire quelques-uns de ses chats à la campagne. Quels étaient exactement nos rapports à ce moment-là ? Je ne le sais plus très bien. J'avais dû le rencontrer dans la rue, c'était inévitable, même sans solliciter le hasard. Nos relations amoureuses étaient rompues, mais nous n'avions pas cessé (ou nous avions repris) une correspondance prudente. Je crois que c'est à partir de cette période qu'il prit l'habitude de ne plus signer ses lettres et de les commencer directement, sans prendre la peine d'écrire : « Ma chère amie », ou : « Ma chère Véronique », comme il le faisait auparavant. Cette façon de s'adresser à moi de la façon la plus impersonnelle me blessait beaucoup et je n'en comprenais pas bien les motifs<sup>88</sup>. Mais les brefs « rapports » qu'il m'envoyait ainsi sur

---

<sup>87</sup> Voir, suite à cela, dans le *Journal littéraire* la visite de Colette à Paul Léautaud au *Mercure* le 16 juin.

<sup>88</sup> Note de VV : « La peur que ses lettres ne tombassent dans les mains du Fléau, Mais je ne devinais rien, je ne comprenais rien. » Le Fléau est Anne Cayssac.

ses projets et son travail maintenaient un lien entre nous. Et, pour espérer des jours meilleurs, un retour qui serait total le jour où je serais enfin sa maîtresse, je n'avais qu'à laisser parler mon cœur angoissé. Il fallait seulement attendre (pensais-je) et c'est ce que je ne savais pas faire. Dès qu'il ne donnait plus signe de vie, je m'affolais. Aux souffrances du silence s'ajoutait le petit supplice de mon premier été parisien. J'identifiais les peines que me causait ce citadin pour qui la nature n'avait jamais compté à celles de cet été torride et, de même que j'avais détesté la banlieue qu'il habitait, je me mis à détester Paris.

7 juin : « Chaleur, chaleur. Être sous un pommier, dans l'herbe.

« Réagir, ne pas se laisser envoûter par l'ennui, ne pas se faire crever par la poussière et l'asphalte de Paris, sale ville.

« Où est-il, sera-t-il là demain ? Que me dira-t-il ? »

Je dus alors, tant le besoin de sa présence était fort, lui proposer des rendez-vous ou essayer de le voir :

8 juin : « Il est sorti pour m'attendre<sup>89</sup>. Je suis arrivée en courant puis, sur le trottoir, comme il me tournait le dos, je l'ai tiré doucement par son veston. "Vous en avez de ces façons !" Stupéfaite, je me suis mise à balbutier, comme d'habitude. Il a cependant manifesté un léger émoi quand je lui ai dit que j'allais faire couper mes cheveux : "Vous avez absolument tort !" »

9 juin : « Je ne veux pas le perdre, je ne veux pas le perdre. Cependant, les conditions ne sont guère changées et il n'est pas devenu plus aimable.

---

<sup>89</sup> Note de VV : « Devant le Mercure, car je ne voulais plus aller dans son bureau. »

« Je relis avec dégoût, avec désespoir, avec ironie, ce que j'ai écrit dans ce cahier. Je reprends ses lettres, celles où il m'écrivait : "Ma chère Véronique", où il me tutoyait. Elles ne me plaisaient pas, dans ce temps-là. Quelle douceur elles ont pour moi, à présent. Je ne peux pas m'empêcher de rire quand je pense que je l'ai traité d'*imbécile*, que j'ai parlé de le gifler ! Je n'oserais plus le faire, maintenant.

« Je revois sa figure d'hier, sa face rasée et reposée par ces huit jours de vacances. Le verrai-je un jour bon, tendre, et m'aimant enfin ? Pourquoi Colette, qui jusqu'alors m'avait dit de l'oublier, a-t-elle changé d'avis au cours de notre entretien ? Je lui ai téléphoné ce matin. Elle m'a dit de sa voix grave : « Moi, qui ai nourri plusieurs fois un homme, pas le même, je trouve ça très légitime<sup>90</sup>. »

« Le nourrir, le calmer, lui donner la joie, le repos, l'assurance que l'avenir ne sera pas triste. Mais il avait hier une allure si décidée, si droite, si libre, il m'a répondu de façon si grossière que je perds courage devant cette attitude.

« Quel chemin prendre pour provoquer chez lui l'émotion ? Mais je ne veux pas que Colette aille le voir<sup>91</sup>. Que pourrait-elle lui dire qui le persuade et le fasse revenir ? Je crois, au contraire, qu'il lui donnerait de bonnes raisons pour expliquer son attitude et il serait certainement furieux après moi d'avoir raconté tant de choses.

« Et pourtant, Colette paraissait sûre d'elle en faisant briller ses yeux et en tirant sur les petites boucles blondes de ses cheveux : "Je le verrai." J'ai dit : "Non." Je veux tenter tout ce qui est possible par moi-même. Ne plus jamais prendre cette

---

<sup>90</sup> Note de VV : « Je lui avais parlé des difficultés matérielles de Léautaud, de mon désir de lui assurer une vie plus tranquille et plus agréable. Je commençais, m'imaginai-je : je lui envoyais du beurre et des œufs de la campagne ! »

<sup>91</sup> Note de VV : « Elle me l'avait proposé dès les premiers mots, mais ce n'était pas cela que j'étais venue lui demander. »

figure tourmentée qui lui fait dire : “Ne tombez pas dans les folies.”

« Il faut qu'il prépare ce soir son feuilleton pour *Les Nouvelles*. Peut-être passera-t-il ? Mince espoir. Je le méprise et il me déteste. Nous sommes fâchés au plus mauvais sens du mot, comme il le prévoyait joyeusement à notre deuxième entrevue, il y a un an.

« Est-il possible qu'il travaille avec tant de difficulté et qu'il n'arrive pas à se dépêtrer de ce roman<sup>92</sup> dont Colette a dit : “C'est un bon roman, j'en ai un exemplaire à la campagne. »

« Comment faire ? Car il ne viendra pas, je le sais bien. Il se “fout” des gens. Avoir le courage d'aller chez lui, de forcer sa grille, d'affronter la vieille hargneuse<sup>93</sup>...

« Et puis, zut ! zut ! zut ! Il ne fait pas tant de façons pour me faire souffrir. Le voir, et si ce soir ne suffit pas, le voir demain, le voir chaque jour jusqu'à ce qu'il me dise ce qu'il a derrière la tête. Mais le voir, le voir, le voir.

« Ne pas savoir s'il n'y a pas derrière moi une autre femme ? La vieille histoire qui a provoqué cette comédie de rupture et qui a fait lever les sourcils à Colette quand je la lui

---

<sup>92</sup> Note de VV : « Le remaniement du *Petit Ami*, pour une réédition. »

<sup>93</sup> Note de VV : « Qu'il m'en coûte d'écrire ceci ? Jusqu'alors, j'avais mis le plus grand soin à ne jamais aller chez lui (à Fontenay ou au Mercure), que l'entrevue n'ait été arrangée entre nous — sauf de rares exceptions. De même pour nos rencontres dans la rue, quand il m'accompagnait dans mes courses ou chez moi. Mais, comme j'avais appris que mes lettres étaient capables de l'atteindre, je savais aussi qu'un entretien, fût-il commencé dans la mauvaise humeur, la colère ou les injures, se terminait rarement sans un raccommodement. Si cher qu'il me coûtât, et parfois pour une si brève durée, je préférais cela à l'horreur de l'absence. »

ai racontée<sup>94</sup> ? « Les suppositions les plus invraisemblables sont souvent les plus justes », a-t-elle, dit. Elle trouve donc que j'ai peut-être raison de m'inquiéter ?

« Le mépris que Colette a pour les hommes ! »

Un peu plus tard : « Voilà, tout l'attend ici, mais il ne viendra pas. Alors, j'irai, moi ? Le train, la montée, les scènes ? Je sens mes jambes fléchir...

« Quelle duperie que la vie. Dire que je subis tout sans pouvoir rien faire d'autre que gémir, que je ne peux rien, rien, rien et qu'il m'a dit, le misérable : "Vous n'allez pas recommencer à m'embêter !" Ah ! crever, mais recommencer une vie pareille, jamais, jamais !

« Voilà. Je pars, animée d'une colère arrivée à son paroxysme. Je me fous de tout. J'ai tout ce qu'il faut dans la tête et dans le cœur pour aller me foutre à l'eau. »

Mardi matin<sup>95</sup> : « Je n'ai pas eu le courage d'aller le trouver chez lui : son travail, son travail sacré me retient. Il m'en aurait tant voulu de l'obliger à l'interrompre...

« Le mur, le mur toujours. Comment le franchir ?

« Serai-je donc obligée d'appeler Colette à mon aide ? »

Au lieu d'aller le voir, je recommençai à lui écrire, c'est-à-dire à revenir inlassablement sur ce qu'il m'avait dit, sur ce que nous avons fait ensemble, sur « le soir de Robinson », sur ses bêtes, sur ma soumission, sur son travail, sur ses

---

<sup>94</sup> Note de VV : « Je ne sais plus exactement de quoi il s'agit. Sans doute, d'une chose qu'il m'avait dite de façon allusive, comme il en prenait l'habitude, goûtant un assez vif plaisir à côtoyer la vérité sans l'avouer tout à fait. Ma candeur et ma confiance devaient l'exciter, comme l'excitait me faire du mal la vue de ma souffrance. »

<sup>95</sup> Toujours le 9 juin ?



chroniques, sur les gens qui disaient du bien ou du mal de lui. Il n'était pas abonné à l'*Argus*<sup>96</sup>, mais se montrait, quoi qu'il en ait dit, fort curieux de l'opinion qu'on avait de lui. Je lui envoyais, souligné au rouge, ce qui me tombait sous la main. Si le jugement sur lui était désagréable, il en parlait ensuite pendant des jours, se mettant dans de brusques colères contre l'adversaire invisible. Je partageais son indignation, mais j'étais surprise de sa violence, comme du ressentiment tenace qu'il gardait au critique malveillant. Les jugements sur lui étaient toujours d'ordre moral, rarement d'ordre littéraire. Qu'on l'accusât d'être un « sinistre personnage » le mettait hors de lui.

Surtout, je l'assurais de ma grande soumission. Et, inlassablement, je répétais : « Vous avez dit ceci, vous avez fait cela », sachant bien que c'étaient les choses qui lui plaisaient le mieux jusque dans leur puérilité :

« Vous m'avez fait admirer les volets que vous veniez de peindre, nous nous sommes promenés dans votre jardin. Je me rappelle ces humbles choses avec émotion. Je vous aime certainement beaucoup plus que certaines femmes n'aiment leurs amants...

« Vous ne soupçonnez pas la force d'émotion que j'éprouve en vous lisant. Je connais ce que vous avez écrit, vos phrases, vos manières de dire (ce pourquoi je vous ai aimé, d'abord). J'aime votre indépendance, ce n'est pas d'elle que j'ai souffert, jamais, etc., etc.

.....

« Vous me dites que c'est du culot d'avoir été trouver madame Colette, qu'elle a eu bien de la patience de m'écouter. Mais, enfin, elle m'a écoutée... »

---

<sup>96</sup> *L'Argus de la presse*, créé en 1879 et existant toujours.

Je lui avais en effet raconté mon entrevue avec Colette, les conseils que je lui avais demandés pour ramener à moi l'homme que j'aimais, ajoutant que, bien entendu, je ne l'avais pas nommé. Il en était tout à fait persuadé, mais il montrait de l'agacement à l'idée que je connaissais quelqu'un de la « confrérie » en dehors de lui. Et quelqu'un pour qui il était plein de considération.

Je la revis dans son petit hôtel du boulevard Suchet. Elle me reçut cette fois dans sa chambre remplie, comme le petit salon, de glaces, de coussins, de fourrures, de fleurs, de bibelots charmants. Elle était assise par terre, à côté du téléphone. Il sonna souvent au cours de cette entrevue. Elle parlait dans le récepteur d'un beau garçon que la comtesse de Noailles<sup>97</sup> s'était mise à tutoyer dès le premier instant. Puis elle commença à se préparer pour un dîner auquel elle était conviée, me demanda mon avis au sujet d'une robe qu'elle mettait pour la première fois, me fit répondre au téléphone tandis qu'elle glissait quelques gouttes de parfum derrière ses oreilles. Elle se promenait en combinaison pendant qu'elle me parlait, passant sa robe ou essayant une autre. J'étais un peu ahurie et pas du tout heureuse d'entrer ainsi dans son intimité. Je ne parlais guère, embarrassée et maladroite. Elle me proposa à nouveau d'aller trouver Léautaud au Mercure, et j'acceptai, toutes les issues me semblant bouchées, mais en fermant les yeux et comme on se jette à l'eau. Quand je partis, elle enleva un très beau bouquet de pois de senteur qui se trouvait dans un vase à côté d'elle et me le mit dans les mains.

---

<sup>97</sup> Anna-Élisabeth Bibesco Bassaraba de Brancovan (1876-1933), poétesse et romancière d'origine roumaine a épousé à l'âge de 19 ans le comte Mathieu de Noailles (1873-1942), quatrième fils du septième duc de Noailles. Elle est pour cela parfois nommée « comtesse Mathieu de Noailles ».

Je gardai de cet entretien une impression de malaise indéfinissable, impression qui se précisa par la suite :

12 juin « Elle le ramènera, et je serai gaie. Clichés, clichés. Elle ne le ramènera pas et je resterai avec mon amour sacca-gé. »

14 juin : « Il reviendra, elle me l'a dit... La tendresse, la foi, le sacrifice, elle a cru à ces choses, sans doute, quand elle était jeune ? »

15 juin : « Elle le verra demain. »

La visite de Colette, ou plutôt son « intervention », le mit dans une noire fureur contre moi, comme je l'avais prévu. J'en avais su le résultat d'abord par elle, peu après leur entretien, au téléphone : je l'appelai, remplie d'angoisse, d'un endroit (je n'avais pas le choix) où l'on entendait ce que je disais. Il me fallait donc surveiller mes paroles, ne pas poser de questions, et le ton gêné qu'elle prit pour me parler ne lui était pas habituel. Mais, qu'avais-je besoin de détails.

Je rentrai chez moi. Il me semblait bizarrement que ma poitrine était creuse. Je me mis à écrire pour me soulager mais bientôt, incapable de poursuivre la rédaction de ce que j'appelais *notes pour un prochain roman*<sup>98</sup>, incapable surtout de supporter une douleur qui était comparable à un très violent mal de dents, je sortis, gagnai rapidement la gare du Luxembourg au moment de son départ et pris le train avec lui.

Le compartiment, par hasard, était vide, je m'assis en face de lui. Persuadée enfin que notre liaison était terminée et que je le voyais pour la dernière fois, je n'étais préoccupée

---

<sup>98</sup> Note de VV : « Me jeter dans le roman » (selon l'expression que j'employais), c'était ma première réaction lorsque je souffrais trop. »

que par le souci de lui expliquer pourquoi Colette était intervenue et de le bien regarder pour fixer à jamais son image dans ma mémoire. Mais je dus d'abord essuyer ses injures, tant il était irrité et blessé dans son amour-propre : « Imbécile fille ! J'en ai assez de me donner en spectacle. Si j'étais un jeune homme, mais moi, à mon âge, une femme que je connais depuis vingt-cinq ans... »

Cependant, il se calma assez vite — j'étais habituée à ces changements d'humeur soudains, dans un sens ou dans l'autre. Les yeux toujours irrités, il cessa de gesticuler. Il me regarda d'en dessous son chapeau d'étoffe qui lui tombait sur le nez et se frotta les doigts pensivement, selon son habitude.

Le Journal, pour une fois, et malgré ses incohérences, est assez prolixe sur cet entretien :

*Dialogue* : « Je ne voudrais pas vous blesser : je sais bien que vous avoir envoyé Colette, c'est d'une incroyable maladresse. Je l'ai bien senti et je me le reproche assez. Mais je ne lui ai rien dit, je vous jure, qui puisse vous couvrir de ridicule. Que vous a-t-elle donc raconté qui ait pu vous faire supposer que j'avais été idiot ? J'ai dit : "Il ne m'aime pas, je l'aime. Il n'aime dans l'amour que le libertinage et je suis très maladroite..." C'est tout ce que j'ai dit et, tout prendre, ce n'est pas moi qui ai fait le plus de confidences... Vous voyez bien qu'il ne faut pas souffrir de cette chose...

« — Assez ! Assez ! C'est inconcevable. Je ne permets pas qu'on entre malgré moi dans ma vie !

« — C'est vous, hélas ! qui êtes entré dans la mienne.

« Il ne dit plus rien. Un temps, des gens ouvrent la porte, puis repartent.

« *Lui* : « Tout ça, c'est de la littérature !

« — Mais vous savez qu'elle a répondu à ma confiance par une confiance semblable, qu'elle m'a dit qu'elle avait quitté quelqu'un, il y a trois mois, quelqu'un qui est revenu une fois, deux fois, trois fois...

« Ici, il a un regard surpris, brusquement intéressé, puis, un haussement d'épaules : littérature !

« — Eh ! bien, n'en faites-vous pas vous-même en cet instant, roulant vos yeux, agitant vos bras, et même avec emphase ?

« Silence. Je le regarde tant que je peux. Je pense que d'autres le voient vieux..., et laid. Je regarde ses mains dont il disait un jour, d'un accent convaincu, qu'elles pouvaient entrer dans mes gants. Il fredonne, à bouche presque close : est-ce la chanson qu'il m'a si souvent chantée :

« *Eh ! oui, Monsieur, c'est mon amant.*

« *Quand je le vois, j'ai le cœur bien aise*<sup>99</sup>...

« Nous descendons à Fontenay. Il s'arrête dans la rue solitaire, dépose ses sacs, me regarde :

« — Vous rirez bien, dans quelque temps, de cette histoire sentimentale...

« Puis, sur la montée :

« — Vous êtes comme les enfants qui disent : "J'entrerai dans le mur." Mais on n'entre pas dans un mur. "Ça ne fait rien : j'entrerai dans le mur !"

« Je le quitte au seuil de la rue Guérard. Je m'assieds sur le bord du talus. Ses chiens aboient. Il referme la grille. Il

---

<sup>99</sup> Il s'agit d'une chanson traditionnelle dont l'auteur est oublié et qui resurgit selon les modes : « Ah, dites, mais qui vous a donné / Ce beau bouquet que vous avez ? / Monsieur, c'est mon amant / Quand je le vois, j'ai le cœur bien aise / Monsieur, c'est mon amant / Quand je le vois, j'ai le cœur content »

marche d'un pas plus lourd, il est chez lui, dans son domaine familial, bruyant et pourtant morne. La retraite du solitaire.

« Il m'a laissée. C'est donc fini ? La victoire n'est plus possible. La mort, alors ? Mais je ne veux pas mourir. Je regarde mes mains. Elles ne caresseront plus son visage. Je ne l'entendrai plus me dire : "À quoi penses-tu donc ?..." »

« Pourquoi est-ce qu'il ne comprend pas que j'aime mieux le voir en colère, tapant du pied, irrité, mauvais, amer ou grossier, mais le voir, que cette absence, ce vide ? Ma lâcheté est si grande que je comprends toutes les faiblesses, tous les crimes d'amour, et même l'amour d'être battue.

« Je n'en sors pas, je ne veux pas en sortir et les adverbes désespérés renaissent sous ma plume. Dégoût. Dégoût. »

C'était la fin de l'année scolaire. Je ne donnais plus de leçons, je n'avais plus beaucoup d'argent, je savais qu'il me faudrait bientôt retourner à la maison pour des vacances dont la longueur m'épouvantait. Pour m'étourdir, calmer ma douleur, et parce que mes journées étaient interminables, je parcourais la ville à bicyclette. Il détestait cet exercice qui fut pour moi une façon de me réconcilier avec le Paris estival que j'avais d'abord trouvé insupportable. C'est ainsi que j'appris comment il est fait et à me le représenter comme un *Nautilus* gigantesque. Je me mis aussi à aimer — et pour toujours le vert des feuillages et le gris des maisons, tels que leur association si juste et si mystérieuse se montre au cœur du mois de juin.

Comme j'habitais assez près du Mercure, je le rencontrais souvent, même sans le chercher — et sans qu'il me voie. Et, Dieu me pardonne, je me remis à lui écrire ; et je le revis chez lui, encore une fois, hélas !

« Je suis allée, et revenue. J'ai eu un moment d'espoir, car il est faible, faible, faible. Mais cela a fini comme si souvent.

« Heureux les cœurs purs. Je n'ai pas le cœur pur.

« Il était bien pris quand j'ai commencé à l'embrasser. Il m'a dit, avec, une autre voix :... »

(J'ai rayé plus tard ce qu'il m'avait dit, d'une plume rageuse : une phrase libertine, sans doute, à demi moqueuse, à demi tendre.)

« Sa figure contre la mienne, je l'ai vu aussi bien que lui-même peut se voir. Il était débraillé, et déchiré. Je lui ai dit : "Vous n'êtes pas beau." Il a ri ; cela vaut mieux !

« Je l'ai embrassé, je le connais. Mais j'ai eu tort de lui dire : "Venez chez moi." Chez lui, j'ai peur, ne pourrai-je jamais vaincre cette peur ?

« Il a été tout près de venir. Puis : "Je ne suis pas habillé, cela m'ennuie de sortir."

« Qu'est-ce que ce dossier Georgette<sup>100</sup> dont il m'a montré l'enveloppe, disant qu'il l'utiliserait pour de prochains articles ?

« Aux fenêtres, sur des tringles, il y a de grands rideaux. Ce n'est sûrement pas lui qui les a fait mettre. Pourtant, il dit qu'il y a plus de vingt ans qu'il vit seul. »

Aussitôt après, je trouve dans le journal, sans date précise :

« Il est venu, il a pris mes lettres. »

Il était venu chez moi de façon inattendue. Je sortais. Je le vis qui montait l'escalier, la tête levée à son habitude, tenant la rampe, souriant, aimable quand il m'aperçut, comme si rien de mauvais, jamais, ne s'était passé entre nous. Si habituée que je fusse à ses volte-face, la stupéfaction et — bien

---

<sup>100</sup> Georgette Crozier ? Surprenant à cette date.

sûr — la joie, me clouèrent sur place. Il continua à monter, toujours souriant :

« Eh ! bien, quoi ? Qu'y a-t-il ? J'ai su par ta concierge que tu étais sans doute là, je suis monté. Tu n'es pas contente ?

Il entra, très à l'aise, et je fus longtemps à comprendre ce qu'il était venu faire. Il voulait que je lui rendisse toutes les lettres qu'il m'avait envoyées, mais il ne me les demanda qu'après de grands détours. Il commença par un exposé détaillé du travail qu'il avait à faire, son roman à revoir, ses chroniques pour *Les Nouvelles*, tellement en retard, travail qui lui prendrait tout l'été : « Lorsque tu reviendras, je serai libre. » Il ne me dit pas qu'il voulait détruire ses lettres, mais qu'il serait plus tranquille si elles étaient chez lui, qu'il me les rendrait plus tard. Je ne comprenais pas bien ses raisons. Avait-il peur que j'en fisse mauvais usage ? Mais lequel ? J'étais si soumise que je les lui remis, non pas tout de suite, non pas sans résistance — elles m'étaient si chères — mais enfin je pris le paquet là où je le serrais habituellement et comme j'hésitais encore :

« Si tu ne me le donnes pas, je ne remettrai plus les pieds ici. »

Ce chantage aurait dû me donner la force de lui tenir tête. Il les prit, et à peine les eut-il dans les mains qu'il s'en alla. Je dédaignai de lui demander les miennes. J'appris plus tard qu'il les avait brûlées dans son jardin, ce qui lui fit m'écrire ceci, après notre brouille définitive et dans des circonstances que je dirai : « Quel dommage que j'aie détruit vos lettres. J'en aurais envoyé quelques-unes à votre père<sup>101</sup>. »

---

<sup>101</sup> Cette phrase est monstrueuse et ne peut pas être de Paul Léautaud, qui n'a jamais été méchant.



Quant aux siennes, il les brûla également, dans une « certaine cuisinière », me déclara-t-il un jour avec un drôle de sourire cynique.

Humiliée, dépossédée, je ne trouvais pas encore en moi la force de partir. Il fallut pour cela une dernière entrevue. Elle eut lieu dans la campagne, vers Robinson, un soir qu'il pleuvait par intermittence. Nous nous arrê tâmes sous un acacia, abri précaire dans la nuit sombre. Les feuilles laissaient tomber dans mon cou des gouttes de pluie. Comme toujours, l'obscurité libérait sa cruauté.

Ma souffrance fut telle, après la tristesse noire et sans issue qui avait suivi le rapt des lettres, que je pris enfin la résolution de partir sans le revoir, brusquement, sauvagement, et que je laissai s'établir entre nous un long silence.

C'est lui qui le rompit, à ma grande surprise, prudemment, et sans signer sa lettre : « Que devient-on ? Pourquoi n'écrit-on pas ? Est-ce qu'on est toujours aussi folle ? »

Longtemps, je ne répondis pas. Je me disais : « Tenir un jour, et encore un jour. » Mais je repensais à cette « nuit de Fontenay, cette nuit de l'acacia » dont la déchirante souffrance avait provoqué mon départ pour la province. Qu'avait-il dit qui pût tant me meurtrir<sup>102</sup> ? Qu'il n'aimait pas les jeunes femmes, il ne me l'avait jamais caché. Qu'il ne se consolait pas d'une certaine rupture, d'ailleurs ancienne<sup>103</sup>, je le savais aussi, l'ayant deviné avant qu'il m'en fît l'aveu. J'avais dans l'oreille sa voix grave et solennelle : « Je ne mens pas, il faut me croire. » Pourquoi ne l'aurais-je pas cru ? Comment, lorsque je le voyais si peu soucieux de mes

---

<sup>102</sup> Note de VV : « À vrai dire, c'était moins ce qu'il m'avait dit que sa brutalité qui me causait une telle douleur. » Dans l'édition papier de Julliard, la phrase précédente est terminée par un point d'interrogation, supprimé ici.

<sup>103</sup> Vraisemblablement Georgette Crozier.

propres souffrances, si préoccupé de bien s'analyser et d'exprimer le plus justement possible ce qu'il ressentait, aurais-je pu supposer qu'il altérerait une vérité déjà si amère ? J'essayais de me représenter cette femme qu'il aimait et dont la vie l'avait séparé pour toujours. Inexplicablement, j'éprouvais pour elle de la sympathie. Mais je ne désirais pas la connaître, ni savoir les circonstances de leur rupture. Elle vivait quelque part, il ne la voyait plus depuis des années. Elle était belle, il l'avait écrit, habile aux choses de l'amour, capricieuse. Elle avait combattu avec lui à armes égales et il avait été vaincu. Moi aussi, je m'étais battue. Je n'étais ni belle, ni adroite, j'étais jeune, de surcroît, tare impardonnable. Il avait fait de moi une créature soumise, en butte à ses chantages : « Fais ceci, sinon je ne reviendrai plus. » Et il revenait, puis une autre fois jurait ses grands dieux qu'il ne reviendrait plus et revenait encore. Pourquoi ? Il tenait donc un peu à moi qui savais si peu lui plaire ? Pauvre homme : il souffrait, son existence était misérable. C'était à moi de me montrer patiente et plus soumise encore. Ne pas poser de questions, ne pas se plaindre.

C'est ainsi que finit l'été. Inlassablement, je retissais ma toile. Qu'avait de commun l'homme que j'aimais avec l'homme réel, que je m'obstinais à ne pas voir ? L'homme de la « nuit de Fontenay », c'était l'homme du Journal particulier. Mais je savais bien qu'il y avait autre chose et, par instants, je le crois encore.

## Chapitre VI — Nouvel automne [1925]

Je revins à Paris vers la fin du mois de septembre. Je repris sans la moindre joie ma chambre d'étudiante. Quelques cours, des leçons plus nombreuses, l'année scolaire s'annonçait bien. Et mon père avait été exceptionnellement généreux. Je vis Léautaud tout de suite à mon retour<sup>104</sup> :

26 septembre : « J'ai éprouvé tant d'angoisse chaque vendredi, pendant des semaines, cherchant son nom au sommaire des *Nouvelles*, soulagée de ne pas le trouver, malheureuse de ne pas connaître la raison de son silence, craignant qu'il ne soit repris par une nouvelle aventure et qu'il y fasse tout à coup allusion...

« Maintenant, l'angoisse est finie puisque je l'ai revu et que je lui ai donné le même désir, tant de fois constaté chez lui après une absence. Il me tutoie et il me dit : "Nous n'allons pas recommencer à nous chamailler ?" Tout s'est passé le mieux du monde. Je suis très calme. Il dit pourtant que j'ai envie de faire des sottises, que cela se voit à ma figure. Je tâche de ne pas l'embêter, de ne pas le harceler. J'ai tout le temps pour moi, voyons ! Il peut dire que je suis une petite folle. Je lui ris au nez avec délices et je le regarde de tous mes yeux. Le regarder ainsi, et voir son visage s'animer, quelle minute délicieuse. Qu'il était comme je l'aime, ce matin. Il n'y a personne entre lui et moi<sup>105</sup>, aucun nouveau vi-

---

<sup>104</sup> *Journal littéraire* au 26 septembre : « Ce matin, sans m'y attendre, au moment d'arriver au Mercure, trouvé en face de A..., retour de chez ses parents, et qui m'a entrepris pour que j'aille la voir chez elle. Répondit non, carrément, et qu'il n'y avait rien à recommencer. »

<sup>105</sup> Note de VV : « La rapidité et la facilité avec lesquelles il avait répondu la pseudo "divorcée qui s'ennuie" m'avaient fait craindre de nouvelles aventures, épistolaires ou non, pendant les mois de notre séparation. »

sage, aucune de ces femmes belles et brunes qu'il m'arrive de rencontrer dans la rue. Finis, ces deux mois terribles et abrutissants. »

Un peu plus tard : « Il est venu. J'ai eu sa chaleur contre mon corps. Je lui ai dit : "Recommençons". Pomme acide mais non pas fruit amer. »

Dimanche matin : « Je l'ai retrouvé,. Je n'ai pas de mots pour dire ma joie. Il m'a appelé mon petit chou comme aux meilleurs jours, etc., etc. »

Mardi 29 septembre : « Une joie délirante, l'autre jour, quand il est parti. Et maintenant, un très grand calme. La paix, je l'ai retrouvée. Je sais que j'ai été, le matin d'abord, l'après-midi ensuite, comme il me voulait. Pourtant, il m'a encore répété : "Ah ! si tu avais quarante ans."

« Colette me téléphone : "Donnez-lui mes amitiés", et elle rit, de son gros rire sensuel que j'aime tant entendre. (Cette phrase que je viens d'écrire m'agace au possible. Je ne sais pas écrire : ou j'essaie de serrer de près mes impressions, et c'est le pathos, ou j'emploie de vieux clichés et ça me dégoûte. Colette écrivait, jeune, *Dialogue de Bêtes*<sup>106</sup>, et sa forme n'a pas changé depuis.)

« Je lui donnerai le bonheur, c'est bien décidé. Je veux conserver ces yeux brillants, cette bouche avide, ces vifs mouvements et cet abandon qui lui font dire tendrement en me frappant doucement avec la main... (Je n'ai pas achevé la citation.)

« Est-ce possible qu'il ne soit pas impatienté, qu'il m'ait tant embrassée ? Il m'a saisie à la gorge en riant, il m'a secouée : "Ton futur mari." J'ai enveloppé sa tête dans mon

---

<sup>106</sup> *Dialogue de bêtes*, Mercure 1904, est le premier ouvrage de Colette paru sous le nom de Colette Willy. VV a pu lire la réédition de 1921 avec la préface de Francis Jammes et les dessins de Jacques Nam (180 pages).

bras replié. J'aime me voir cette âme tranquille, sereine, sans impatience, après toute l'agitation et le désespoir d'avant les vacances, cet esprit libre, si peu phraseur et épistolier : que de lettres irritantes, incohérentes, il a reçues de moi et comme je comprends, *maintenant*, qu'il ait voulu s'en délivrer.

« Je me méfie de moi : qu'est-ce que je vaux ? Je suis paresseuse et je n'ai pas d'esprit. Tout de même, ne pas trop accepter cette défiance-là : elle me fait faire des sottises. Croire au contraire que je vaux davantage et le lui montrer.

« Je n'ai plus peur de le voir vieillir. Je n'essaie plus de lutter de vitesse avec l'âge qui avance. Je n'ai plus cette confuse impression (zut ! encore un assemblage de mots dont il faudra que je me délivre) que l'enjeu ne vaut pas la bataille. *Lui*. Que m'importent les autres, ou moi-même.

« Me pencher sur lui, dire : "Raconte", Approcher mon visage tout près du sien pour qu'il rie, comme l'autre jour. »

Combien cet état d'euphorie était précaire, le Journal n'allait pas tarder à en témoigner. Par précaution, cependant, j'essayai de me faire une vie moins confinée, je me forçais à sortir, j'allai voir jouer *Knock*<sup>107</sup>, je sollicitais de Léautaud plus de détails sur sa vie au Mercure, aimant l'entendre parler des gens qu'il rencontrait : « J'ai vu Aragon aujourd'hui » ou : « Francis Carco m'a raconté qu'il paraîtra en novembre », ou : « Je suis très bien avec Lugué Poe<sup>108</sup>... »

---

<sup>107</sup> Pièce de Jules Romains créée à la Comédie des Champs-Élysées le quinze décembre 1923. Mise en scène et rôle-titre : Louis Jouvet. Un film sortira à Paris le 19 mars 1926 avec Ferdinand Fabre.

<sup>108</sup> On entend mal Paul Léautaud prononcer cette phrase à propos de Lugué Poe qu'il connaît depuis 1895 et qui lui a fait connaître Alfred Vallette. C'est un peu comme s'il disait « je suis très bien avec Alfred Vallette ».

Mais j'éprouvais une sensation d'étouffement et je me demandai : « Est-ce lui qui m'étouffe ? »

Nous nous brouillâmes presque tout de suite :

« Me voici, le désespoir encore une fois planté dans le cœur, sans larmes mais le souffle brûlant. À Fontenay, où nous avions rendez-vous, il m'a accueillie d'abord de la manière la plus charmante. Mais, hélas ! ensuite, ça a été la lamentable chute. Son air affaibli dans le fauteuil, et mes propos à moi que j'aurais dû taire. Enfin, sa colère qui monte, que je ne peux pas arrêter, que ma supplication augmente, et ce grand geste :

« Je jure sur la tête de mes chats que je ne remettrai jamais les pieds rue... (la rue que j'habitais). Il a convenu qu'il était faible et que, pour se prémunir contre cette faiblesse, il faisait ce serment. Il est ridiculement vieux, il a la fièvre, il a des papillotements dans les yeux, quel pauvre homme. J'ai cent mille raisons de ne pas l'aimer, je l'aime follement.

« Qu'il ait juré sur la tête de ses chats ne signifie rien<sup>109</sup>. Et Colette sera là dans dix-sept jours, et je n'habiterai pas toujours rue de... J'attendrai, jour de Dieu, comme il dit. Allons, courage. »

Mercredi 7 octobre : « Mon seul espoir, le toucher par une lettre, est si précaire, que j'ai besoin de rassembler toutes mes forces pour vivre, c'est-à-dire me lever, préparer à manger, courir à mes leçons, chercher un nouveau logement<sup>110</sup> et revenir me coucher avec les membres las et le souvenir de sa voix suraiguë. Il n'est même plus sincère, cet homme si franc,

---

<sup>109</sup> Note de VV : « Je le savais, dans sa colère, si excessif, que — tout en souffrant abominablement de ses accès — je n'attachais plus un sens littéral aux paroles qu'elle lui faisait prononcer. »

<sup>110</sup> Note de VV : À cause du serment. Il avait juré de ne pas revenir là. Mais, ailleurs ? »

il passe son temps à se contredire : « N'as-tu pas envie... »  
Ensuite : « Disparaissez ». Un homme ? »

*Lettre*, mardi 13 octobre : « Je m'adresse à l'homme bon que vous êtes parfois et non pas à l'être cruel, Alceste, Tartuffe, après tout qu'importe ! que je connais aussi. Et je pense du reste qu'au fond de vous-même, chaque fois qu'il arrive une chose comme celle qui nous a séparés, vous devez le regretter ensuite. Sans ça, votre horreur de la cruauté ne s'expliquerait pas. Et n'est-ce pas de la cruauté que de dire à quelqu'un dont on connaît les sentiments les paroles les plus tendres pour lui jeter ensuite les propos les plus blessants ? Pourquoi êtes-vous ainsi ?

« Écoutez-moi : avant de vous connaître, j'aimais follement vivre, sentir, voir. Pas un chagrin ne résistait à une promenade. Quel précieux équilibre, alors. Maintenant, je regarde cette créature misérable (j'hésite à écrire le mot parce qu'il m'humilie) qui a peur des coups. Vous avez été cruel et méchant quelquefois, et toujours impatient et hargneux. Je reconnais très bien que je n'ai pas su m'y prendre, mais je le répète, je ne savais rien de rien alors : il y avait mon chagrin, mes déceptions et je m'étonnais que vous ne vouliez pas les comprendre. Il s'agissait bien de ça ! Mais pourquoi la partie serait-elle perdue maintenant ? Parce qu'une certaine circonstance est passée<sup>111</sup> ?...

Vous avez recueilli des bêtes, vous en avez ramassées qui « étaient grosses comme le poing », qui ont grandi autour de

---

<sup>111</sup> La brouille momentanée avec le Fléau, sans doute. Mais, s'il goûtait un vif plaisir à ces allusions, je n'y accordais qu'une attention momentanée et superficielle. Il m'avait dit à nos premières rencontres : « Je suis libre. » Je ne mettais pas en doute cette affirmation, car je ne pouvais imaginer qu'il fût capable de me le cacher, et pourquoi ? » Parce qu'Anne Cayssac passant tous ses étés à Pornic, Paul Léautaud était effectivement libre à ces moment-là, de juin à septembre, voir de mai à octobre.

vous. Je serai un chat plus gros, moins docile, aussi aimant, plus vagabond.

« Ma lettre, j'espère que vous la lirez. Je ne peux pas croire que vous jouiez exprès à l'homme dangereux, à l'homme qui se moque de la vie des autres. Je vais dans quelque temps déménager<sup>112</sup>.

« Beaux projets ! Je les regarde s'en aller vers vous, qui ne les lirez peut-être pas. Je vous supplie de m'aider à sortir de là. Votre violence, votre volonté de ne plus me voir ni me parler m'attachent à vous de toute ma peine. Permettez que chaque jeudi, pendant quelque temps, nous nous promenions un peu ensemble. Vous m'aideriez à travailler. Comprenez que cette petite concession m'aidera plus à me détacher de vous que vos résistances. Je sais bien que c'est piteux d'en arriver à demander à l'homme qui vous fait souffrir : « Aidez-moi ! »

16 octobre : « Des paroles amères, un soliloque perpétuel qui m'use, m'arrache des larmes que je regrette aussitôt, m'enlève toute énergie.

« Hier, au Club du Faubourg, séance absurde, dont je reviens écoeurée. Pas beaux, nos littérateurs. Tas de cabotins ! Comme il aurait ri, s'il les avait entendus ! »

*Au jardin du Luxembourg*, 10 heures : « J'avais tout prévu : rebuffades, air hargneux, son rire (ce rire si agaçant, si affecté), son silence, sauf ceci : qu'il n'est pas là. Alors, où est-il, où est-il<sup>113</sup> ? »

Je le vis le lendemain. Il avait lu ma lettre. Jusqu'à Noël, nous nous rencontrâmes presque quotidiennement. Cette nouvelle période fut d'abord heureuse. Je me jetais dans la

---

<sup>112</sup> Note de VV : « Je prenais tout de même son serment au sérieux. »

<sup>113</sup> Note de VV : « D'habitude, il sortait toujours à 10 heures de la gare du Luxembourg, avec une précision mathématique. »



joie avec d'autant plus d'impétuosité que je la sentais plus fragile.

Mercredi 21 octobre, 3 h.30 : « Est-ce que je me leurre encore ? Pourquoi m'a-t-il si bien accueillie ? Je sais aussi qu'habiter là-bas serait la meilleure solution<sup>114</sup>. Est-ce qu'il ne s'agit donc plus que d'avoir un peu de patience ? »

« Dimanche, magnifique promenade dans les bois de Saint-Cloud. L'automne est beau, chaud. Je pense à lui. Il fait un silence impressionnant. »

Jeudi 22 octobre : « Il est venu *chez moi* et je n'ai plus rien à ajouter. Tout ce que je pouvais espérer de meilleur s'est réalisé. Mon long entêtement est enfin récompensé. Il est venu ici où il avait juré ne plus remettre les pieds. Le bonheur me dépasse tellement que je ne peux ni presque le ressentir, ni l'exprimer. Nous avons passé la nuit ensemble. Il a dormi contre moi. »

Même jour, le soir : « Je me rappelle ce qu'il m'a dit, ses attitudes, comment il dormait. Ma joie est calme. Je la savoure à l'aide de comparaisons. L'être étrange. Il est joyeux et empressé. Cette fois, c'est définitif. Je ne peux pas y croire, je regarde avec effarement autour de moi. »

Vendredi 23 octobre : « Le vent passe par la fenêtre ouverte. J'ai enfin le cœur en paix. Je l'ai enfin touché. Je savoure mon plaisir à petits coups. »

Jeudi matin, 29 octobre : « J'écris dans la fumée de cigarette qu'il a laissée. Il vient de passer la nuit avec moi et trois heures sonnaient que nous parlions encore. Il me quitte, il dit : "Au revoir, inutile !" avec un sourire.

« Je n'ai jamais éprouvé un tel sentiment de paix. Il n'a jamais été si bon. Pendant qu'il se coupait les cheveux, hier

---

<sup>114</sup> Note de VV : « Il avait reparlé d'une pièce, chez lui, où je pourrais habiter. »

soir, en se regardant avec complaisance dans la glace, j'ai vu son œil s'illuminer et, ce matin, je relis les poèmes qu'il a récités de sa voix ample et basse... »

Il récitait les vers de Baudelaire d'une voix frémissante  
*...Surgir, du fond des eaux, le regret souriant...*<sup>115</sup> et il amplifiait l'admirable mouvement du poème d'un geste de la main. Toujours le thème du regret. Il devait éprouver, à en parler ainsi devant moi de façon indirecte, un âcre plaisir.

Samedi 14 novembre, 3 heures : « Partie à la maison pour les deux jours de l'Armistice... »

(Assurée de ses sentiments ou croyant l'être, assurée de le voir aussi souvent que je pouvais le désirer, il m'était plus facile de m'échapper.)

« Je l'ai vu ce midi, comme il sortait du Mercure : « Comment se fait-il qu'on ne vous voie plus ? » Il était lamentable, absolument déprimé par ses sottes histoires de maison. Pauvre ami. Comment l'aider à sortir de là<sup>116</sup> ? Je me le demande anxieusement... »

Colette, au téléphone : « Vous êtes toujours ravie ? »  
 (Question qu'elle ne me posera jamais plus.)

Mercredi 18 novembre, 11 heures du matin : « Je l'ai accompagné tous ces soirs chez lui. Samedi, nous avons monté et descendu une vingtaine de fois la rue de l'Odéon, pendant qu'il me racontait « ses malheurs domestiques ». À la lueur de ses confidences saccadées, j'ai mieux vu sa vie passée, sa vie soi-disant solitaire. Je le regarde dans sa vieille cape

---

<sup>115</sup> Il s'agit d'un vers de Recueillement (Sois sage, ô ma Douleur...) : « Loin d'eux. Vois se pencher les défunes Années, / Sur les balcons du ciel, en robes surannées ; / Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;... »

<sup>116</sup> Note de VV : « Je n'ai plus un souvenir précis des soucis qui l'assaillaient. Sa bonne ? Sa propriétaire ? »

laide. Nous nous donnons rendez-vous pour le soir et le lendemain.

« Lundi, je vais le retrouver à la gare. Je note ceci, par besoin de précision et parce que je sais le plaisir que me donne ensuite la lecture de ces petits détails : à travers la vitre sale de la gare, je vois sa tête penchée, je pense : “Il m’attend !” et je ris. Dans le même élan joyeux, je descends les marches derrière lui, riant toujours, je m’arrête devant sa portière. Mais je trouve un homme peu aimable qui me dit : “Allez de l’autre côté, que l’on ne vous voie pas.” Puis, après un instant, d’une voix sourde : “Vous avez pris un billet ? — Naturellement. — C’est bon.”, avec un geste de la main qui coupe court à tout développement. Il déploie un journal derrière lequel il cache son visage. Le train part. (Je me demande pourquoi je raconte tous ces menus faits alors que je ne dis rien sur des choses tellement plus importantes ?) Il m’appelle enfin de cette voix basse et câline que je connais si bien. Nous voici l’un en face de l’autre. Je lui dis que j’ai déchiré la lettre que je lui destinais et il fait une grimace très laide : “Ah ! vous n’avez pas changé !” “Bonsoir”, lui dis-je en le serrant contre moi, et je vois de tout près son visage qui s’éclaire et qui sourit.

« Il me fait des compliments sur ma façon de m’y prendre (?). Et puis, brusquement “Avez-vous une confidente ?” Je suis ahurie. Qu’est-ce que cela signifie ? Il parle de délation, d’espionnage<sup>117</sup>. “On vous connaît, on vous suit sans que vous le sachiez.” Je lui répète que personne ne connaît les rapports que j’ai avec lui, que je suis libre, que je me moque de ce que l’on peut dire et faire. Mais, avec une rapidité déconcertante, le voici qui change d’attitude. Je vois passer dans ses yeux

---

<sup>117</sup> Durant tout le temps de sa liaison avec Anne Cayssac, PL a eu l’impression d’être surveillé, suivi, parfois de façon convaincante et troublante, même lorsqu’Anne Cayssac se trouvait à Pornic, au point qu’il s’est parfois demandé si elle n’était pas revenue à Paris sans qu’il le sache.

une résolution méchante. Du même ton dont il me disait naguère : “Que je ne vous revoie jamais”, il dit, vite : “Surtout, quand vous venez avec moi à Fontenay, ne vous faites pas voir dans la rue, n’ayez pas l’air de marcher avec moi. Ne venez jamais me rejoindre à la gare ni m’attendre le matin.” C’est cette dernière phrase surtout qui me déchire. Le rejoindre lui déplaisait donc ? Pourquoi me l’avait-il demandé, alors ? Je sombre et je balbutie. Il ne veut pas me donner d’explications. Je suis révoltée par sa conduite, encore une fois, par cette désinvolture que je hais tant, par ce refus de s’expliquer. Nous descendons. Il s’arrête devant le tableau des trains, à la sortie de la gare. Je pense qu’il va me dire tout à l’heure qu’il me rejoindra à Paris. Mais non, et pendant que nous montons, son ombre me rejoint et me dépasse. Au tournant, sur les feuilles mortes, à l’endroit où nous nous séparons quelquefois, il dit d’une voix basse : “Si vous trouvez qu’il ne fait pas froid, avec ce brouillard ?” Comme je ne réponds pas, un peu plus loin, il ajoute : “C’est bien entendu, n’est-ce pas ?” Et cette fois, je lui dis oui, un oui qui aurait dû le toucher tant il était misérable. Et je rentre par le tramway.

« Qu’est-ce que cette histoire de délation ? Je ne veux rien savoir, je ne veux rien savoir. »

Je dois faire un grand effort pour essayer de comprendre ce qui se passait exactement. Je le sentais affolé, sans deviner l’objet réel de cet affolement. Et je sentais aussi qu’il m’entraînait dans des chemins que je ne connaissais pas encore. J’en étais fort troublée, et en même temps il me semblait que j’avais partie liée avec lui. Mais, contre qui ? Qu’était-ce donc que cette histoire d’espionnage dont il me parlait ? Je m’en moquais éperdument, mais pourquoi cela lui importait-il ? À cause de ses voisins ? du Mercure ? ou de ces femmes à chats comme l’hystérique du Luxembourg ? Ma docilité, mon refus de comprendre ce qui était pourtant si clair, je ne peux pas me les expliquer. Comme je lui avais

promis d'être soumise, et de ne pas poser de question, je lui obéissais humblement. Je ne montais pas dans le train avec lui, le rejoignant à la station suivante. Je ne l'accompagnais pas à la sortie de la gare de Fontenay, mais seulement à la montée vers la rue Guérard. J'entrais avec lui dans son jardin j'y restais dans l'obscurité, jusqu'à ce que ses animaux fussent nourris et sa bonne enfermée chez elle. Alors, il me retrouvait et quelquefois nous nous promenions dans la campagne. Le voyant si inquiet et si misérable : « Qui donc est-il », me demandais-je. Et nous recommencions parfois à nous quereller, rarement d'ailleurs.

2 décembre, midi : « Il m'a redit hier dans le train : « J'ai une chambre qui ne fait rien... Nous reviendrions le soir portant chacun notre paquet... »

« Il m'a cependant fallu entendre, parce que je m'obstinais à vouloir qu'il revienne avec moi à Paris (je hais sa maison de Fontenay, explique qui pourra le plaisir que me fait par ailleurs sa proposition d'habiter chez lui), des : "Tu me donnes envie dans ces moments-là de ne jamais te revoir", subir des index menaçants pointés vers moi et l'attente interminable dans la boue et le froid du jardin. Enfin, il est revenu me chercher, il m'a emmenée chez lui avec force bousculades. J'ai encore entendu... (pas nécessaire de répéter ici ses injures.) Il m'a fait du thé et comme il mettait sa robe de chambre : "Vous êtes laid", lui ai-je dit. Il s'est regardé dans la glace avec un petit sourire avantageux. Puis : "Si tu veux passer la nuit dans ce fauteuil ?" Et, comme je faisais non avec une moue : "Imbécile, et le lit ?" Mais je suis partie.

Il venait assez régulièrement déjeuner chez moi. Il restait souvent, après le repas, assis sur sa chaise, la tête penchée, sans parler. Mais, plus souvent encore, il racontait ses ennuis. Jamais il ne m'avait parlé avec tant de détails de sa vie matérielle. Je ne comprenais pas très bien pourquoi il se

laissait ainsi accabler, mais je ne disais rien et je l'écoutais de mon mieux. La "disponibilité" dans laquelle je le sentais m'inquiétait plus qu'elle ne me causait du plaisir. Ma soumission était si grande qu'il avait perdu toute réserve et prenait un visible plaisir à ne pas me ménager dans ses propos (voir plus haut). Mais il ne partait jamais sans m'assurer du prochain revoir. C'est lui qui le demandait, j'en étais fort surprise, et combien heureuse. Et souvent, entre ses dents et comme à regret : "Heureusement que vous êtes là", laissait-il échapper. "Patience donc", répétais-je dans mon cœur.<sup>2</sup>

Et c'est alors que l'« histoire » se produisit :

6 décembre, 5 heures du soir : « Hier, nous revenions ensemble...<sup>118</sup> »

Et je m'étais arrêtée là. Mais, sur une feuille volante, écrite plus tard, je trouve ceci :

« Voici les faits, aussi brusques que totalement imprévus. Toute la semaine qui a précédé "l'histoire", j'ai été heureuse. J'avais des secousses de joie, j'éprouvais une paix infinie. L'autre samedi<sup>119</sup>, il me parle de ce dîner chez Rouveyre et nous nous donnons rendez-vous pour le soir, à la gare... Le dimanche soir, à 8 heures, je le rejoins au bas de sa rue. Par les routes endormies, nous marchons ensemble très longtemps. Quand je suis ainsi près de lui, il m'est impossible de croire à sa mauvaise foi. À un moment, je l'attrape par les épaules :

---

<sup>118</sup> *Journal littéraire* au 14 décembre : « J'étais en train de travailler [dans le bureau du Mercure] je vois arriver [Anne Cayssac]. Encore l'histoire de ma sortie, dimanche soir 6 courant, au café de la gare à Fontenay, en compagnie d'A...

<sup>119</sup> Donc le 28 novembre.

« Quel drôle de bonhomme vous faites » Et cette phrase, jetée tout à coup, le rend très tendre. À sa grille, après la longue promenade

« Séparons-nous gentiment », dit-il.

« Le mardi soir : « Pourvu que tu aies le train », fait-il au moment de nous séparer, plein d'inquiétude.

« Samedi dernier, il m'attend ostensiblement au carrefour de l'Odéon. Il veut venir déjeuner avec moi, mais comme il ne m'a pas prévenue et que ma chambre n'est pas faite, j'invoque une leçon. Il dit : « Tant pis » avec mauvaise humeur. Puis, il m'accompagne, prétextant qu'il n'est pas pressé. « Pourquoi diable avez-vous une leçon aujourd'hui ? » C'est à ce moment, comme nous franchissions la rue des Canettes, que la femme nous a sauté dessus. La même femme qu'au mois de mai, bavant, pleine de rage. Elle m'a saisie par le bras avec une véhémence que je n'ose pas m'expliquer, elle m'a insultée sans qu'il me défende, ce lâche. Au contraire, il s'éloigne en se retournant de temps en temps. Enfin, elle me lâche pour courir l'empoigner. Je rentre, je ne bouge pas de tout le dimanche, j'attends un signe de lui. Rien. Où est-il, l'homme que j'ai aimé<sup>120</sup> ? »

---

<sup>120</sup> *Journal littéraire* au 5 décembre 1925 : « Je sors à midi du Mercure. Je trouve A... qui m'attendait rue Saint-Sulpice. Je marche avec elle dans la direction de la rue Saint-Sulpice, sur le trottoir de droite. Au moment d'arriver sur la place, je me sens tirer au collet par derrière et crier "Ah ! je vous y prends..." C'était ma chère amie. Je me suis dégagé aussitôt. Je fais signe à A... de filer sans s'occuper de rien, mais ma chère amie la rattrape, la saisit à son tour, lui dit je ne sais quoi. A... a l'air de monter dans le tramway de Passy ou d'Auteuil, qui passe devant chez elle, ma chère amie a l'air d'y monter également... Je vois cela à peine, car j'ai continué à marcher, en prenant la rue Bonaparte, dans l'espoir d'être débarrassé et fort amusé de l'histoire et de ces deux amantes aux prises. Mais je t'en fiche. Je suis rattrapé. Alors, scène connue. » Lire la suite.

Il m'avait dit, on s'en souvient<sup>121</sup>, que cette femme lui était attachée depuis des années à cause de leur commun amour des bêtes, qu'ils avaient ensemble la charge de nombreux animaux, et qu'il devait la ménager malgré son hystérie. Il avait avoué aussi qu'il prenait parfois ses repas chez elle, quand son humeur le lui permettait. Elle devait se croire des droits sur lui, elle l'avait aimé, sans doute, peut-être l'aimait-elle encore. Mais pourquoi se laissait-il faire ? Son algarade, à elle, si déplaisante qu'elle fût (je n'avais rien entendu de ses injures tant sa voix était étranglée par la rage ou bien je les avais oubliées aussitôt, par dédain), ne me touchait pas, mais sa fuite à lui ? Pourquoi ? Par souci de ne pas rendre tout à fait folle une femme qui l'aidait tant dans le secours qu'inlassablement il apportait aux bêtes ?

Bon, mais pourquoi ne me donnait-il pas signe de vie ?

Je passai donc le dimanche à attendre en vain, et le lundi je les aperçus qui s'en allaient « conjugalement » dans la rue de Condé, traînant derrière eux un petit fox-terrier. Le couple qu'ils formaient de façon si évidente ne fit que me confirmer dans ma conviction qu'il la ménageait à cause de leur œuvre commune. Le soir, je m'en fus à la gare du Luxembourg. Elle l'accompagnait. Je montai dans un autre compartiment sans être vue, je les suivis de loin sur cette route que je connaissais si bien, tremblant affreusement. Et puis, tout d'un coup, je me dis : « Pourquoi donc suis-je ici ? Faisons-lui confiance. » Et je rentrai par le train suivant.

Une lettre de lui m'attendait, glissée sous la porte :

*Lettre* : « Vous avez vu l'histoire de samedi ? J'espère bien que vous n'en êtes pas effondrée. Moi, je n'arrête pas d'en rire. Voyez si j'avais raison quand je vous disais de rester

---

<sup>121</sup> Voir page 94.



chez vous, de ne pas être à m'attendre ici ou là. C'est bien votre faute si on vous connaît physiquement.

« Si vous recevez une lettre dont vous ne connaissez pas l'écriture, n'ouvrez pas et envoyez-la-moi. Ne bougez en rien. Si on vous aborde dans la rue, filez sans répondre.

« Samedi, je n'arrêtais pas de rire en m'en allant. Si j'étais resté sur place, la scène n'en aurait pas fini.

« Il y a là un monde d'histoires à dormir debout.

« Brûlez ce mot aussitôt<sup>122</sup>. »

Il n'y a aucun commentaire à cette lettre dans le Journal, qui enchaîne sur ceci :

Mardi 8 décembre : « Il m'a attendue ce matin, sous le porche du restaurant Foyot, et m'a glissé rudement une lettre que je suis allée lire, sur sa demande, dans le jardin du Luxembourg :

*Lettre* : « Croyez-vous que ce soit malin de venir vous coller devant la gare, en pleine lumière, maintenant qu'on vous connaît ? Si vous aviez été vue, quelle algarade encore, et qui eût été tout à fait de votre faute. Quand serez-vous plus adroite ? On reste loin, on se dissimule, on surveille les environs.

« Heureusement, vous avez été plus adroite à Fontenay. J'appréhendais que vous vous teniez en pleine vue, là encore. C'eût été pire qu'à Paris à cause de la tranquillité de la campagne.

« Mais vous avez manqué de finesse. Il fallait surveiller de loin ce qui se passait, avoir l'air de quelqu'un qui rentrait de son côté, ne pas se montrer tout de suite, attendre, bien s'assurer, au besoin en suivant, qu'on était bien partie et

alors revenir. Je suis sorti deux fois voir si vous étiez dans la rue ou dans les alentours.

« Ne venez jamais le matin rue de Médicis, ni à midi, dans les environs de la rue de Condé, et si vous venez le soir, tenez-vous très loin, relevez le col de votre manteau, emmitoufflez-vous, qu'on ne vous reconnaisse pas. Même, abstenez-vous pendant quelque temps. C'est un moment à passer. À la réflexion, il vaut même mieux que vous ayez filé tout de suite ce soir. Qui sait si on n'était pas à guetter ou si vous n'auriez pas été rencontrée ?

« Je cherche un moyen pour nous voir. Ce n'est pas facile, surtout moi habitant F... et vous P... et la nécessité de rentrer pour l'un et pour l'autre.

« Ne venez pas à F... le dimanche, dans la journée, jusqu'à nouvel ordre. Faites bien tout comme je vous dis. Pas de bêtises, pas d'initiative.

« Faites attention que la personne change de manteau exprès, pour mieux surprendre.

« Dites-moi ce que vous avez fait ce soir, arrivée à la gare de Fontenay. En pareil cas, le mieux est de sortir de la gare du côté opposé à celui que je prends, et ensuite de suivre de loin, très prudemment, en observant. Encore, abstenez-vous plutôt, si vous ne vous sentez pas assez adroite.

« Je reviens à cette idée de venir vous poster à Paris, à la gare, en pleine lumière et de me parler la première. Une seconde, et nous étions vus.

« Donnez-moi l'emploi de votre temps pendant plusieurs jours. Je verrai à combiner quelque chose.

« *Brûlez ce mot aussitôt lu.*

« Vous pouvez m'écrire au Mercure tout ce que vous voulez, de quelque nature que ce soit, sur n'importe quel ton. Aucun danger et, de plus, je brûle aussitôt.

« N'ouvrez jamais votre porte sans avoir fait parler et avoir reconnu la voix. Si c'est une voix que vous ne connaissez pas, n'ouvrez pas. Si vous êtes abordée dans la rue, ne répondez pas et, si on insiste, dégagez-vous en disant : « Je ne vous connais pas. » Vous êtes libre, majeure. On ne peut rien sur vous. Je doute d'ailleurs qu'on aille jusque-là.

« Je redoute énormément votre manque d'adresse pour l'un et pour l'autre.

« Quand je connaîtrai la distribution de votre temps pendant plusieurs jours, j'arrangerai quelque chose.

« Le diable emporte cette histoire roman-feuilleton, alors que je ne cessais de vous dire de ne pas tant vous montrer, et de me laisser diriger les choses.

« Je dis encore : "Brûlez après lecture."

« Faites attention que je puis avoir l'air d'être seul et qu'on soit, exprès, à dix pas derrière moi. Donc, bien observer à distance. Moi, je ferai toujours mon possible, si je ne suis pas seul, pour le montrer, à moins que je ne le sache pas moi-même. »

Et il continuait interminablement :

Mardi : « J'ajoute ce mot, à la suite du vôtre, reçu ce matin. *Absolument, il ne faut plus venir ni à midi dans les environs du Mercure, ni le soir à la gare.*

« Pénétrez-vous bien de tout ce que je vous dis dans la feuille ci-jointe avant de la brûler et ne faites pas à votre tête : on peut être à dix mètres derrière nous sans que nous le sachions.

« Je ne dis pas *non* pour ce soir, mais c'est bien dangereux. Dangereux surtout de venir vous poster au bas de ma rue. Placez-vous plutôt à une centaine de mètres de la rue qui fait le coin avec la mienne et en allant vers Robinson, c'est-à-dire du côté opposé à celui par lequel on va au tramway. Al-

lez-vous comprendre ? Et je répète : “Bien imprudent.” On est capable de rester à guetter pendant une heure et plus après ma rentrée. Quand je saurai l’emploi de votre temps, je trouverai autre chose.

« Pas malin de votre part, cette idée de choisir comme attente le bas de ma rue : juste le mieux pour être vue.

« Le mieux serait certainement de cesser toute entrevue quelque temps.

« Réflexion faite : ne venez pas ce soir. Je me sens très fatigué. Pour un rien, je rentrerais chez moi. » (La lettre était écrite du Mercure.)

Je lisais, je lisais, totalement stupéfaite. Pourquoi un tel luxe de détails dans la façon de m’y prendre ? Me croyait-il tout à fait idiot ? Que m’importaient toutes ces précautions ? Et si vraiment il fallait les prendre, qu’avais-je besoin de ses conseils ? Ce n’était vraiment pas difficile d’échapper à la « mégère » et je riais amèrement de ses recommandations. Je le méprisais aussi un peu de se donner tant de peine. Et pour quoi faire ? Là n’était pas la question. Je ne m’étonnais plus qu’une mégère fût à ses troussees, amie, associée ou ancienne maîtresse. Mais je ne comprenais pas qu’il s’en embarrassât à ce point. Ma pitié pour lui grandit mais le spectacle de sa veulerie me fut dur. Et cette prolixité ahurissante ? Tant de phrases pour dire : « Faites attention, on peut nous surprendre ! » J’ajoutais à part moi : « Et naturellement, il se sauverait, comme la première fois. » Mais bientôt j’oubliai tout cela et ne vis plus que son souci de m’éviter des scènes. Je ne fus plus sensible qu’à cette façon qu’il avait de m’associer à sa vie : j’étais d’un côté — du bon côté — avec lui. De l’autre, il y avait cette femme.

Il me fut d’autant plus cher que je le voyais faible et lâche et que je le méprisais un peu. Je quittai le jardin mouillé (où

je lisais sa lettre) pour rentrer à la maison. Il vint m'y voir dès l'après-midi :

« Il s'allonge sur mon lit, il explique — enfin — que cette femme est une ancienne maîtresse. Il dit drôlement, mais le ridicule est pour lui : "Tu ne m'as pas pris vierge, tout de même ?" Est-ce cette femme qu'il a appelé la belle déesse ? Oh ! non, c'est impossible.

« Il est tendre. Je lui dis qu'il me dégoûte. Il rit. Allongés l'un à côté de l'autre, il me couvre de son manteau. Sa figure me semble si noble, quand elle est apaisée. Il parle d'un poème envoyé d'Ajaccio (il devait être d'Audisio<sup>123</sup>), qu'il a lu lui-même au comité de lecture. Il récite même un poème de Sully Prudhomme en agitant ses doigts. Il me laisse. La tristesse et le doute, malgré tout, dominant confusément.

« Le soir arrive une lettre d'une écriture inconnue. Je ne la lui envoie pas comme il me l'a demandé, mais je lui écris de venir, que nous la lisons ensemble. Je ne la décachette pas. »

10 décembre : « Il ne vient pas, j'ouvre et j'ai le cœur glacé... »

La lettre n'était pas signée. Elle venait visiblement de la femme qui m'avait poursuivie. D'autres lettres allaient suivre, au rythme de deux ou trois par jour.

Je savais enfin sur quels chemins j'étais menée et rien ne me servirait de dire : « Je ne veux pas aller par là. »

---

<sup>123</sup> Gabriel Audisio (1900-1978), né à Marseille, n'a rien de Corse. À l'âge de dix ans Gabriel Audisio est parti pour Alger où son père avait été nommé directeur de l'opéra. Six ans plus tard, Gabriel est revenu à Marseille où son père a été nommé directeur de l'opéra. Gabriel Audisio est ensuite « monté » faire ses études à Paris. Après la guerre, Gabriel Audisio a poursuivi une honnête carrière de fonctionnaire à Constantine puis à Alger, puis en Tunisie. Il n'apparaît pas dans la liste des auteurs du *Mercure de France* de 1925 ni 1926 ni 1927.

On me racontait donc avec une grande abondance de détails les rebuffades que Léautaud avait à souffrir de la part d'une femme qu'il aimait et du chagrin éperdu que cela lui causait. « Un jour, me disait-on, il l'avait attendue cinq heures près de la porte d'une maison où elle se trouvait en visite pour lui demander, les yeux pleins de larmes, de revenir à lui. »

Toutes ces déclarations, dont je remarquais sans m'y attarder le ton grandiloquent, étaient accompagnées de petits bouts de papier sur lesquels ma correspondante anonyme avait copié, prétendait-elle, des phrases de lui prises dans les lettres passionnées qu'il écrivait quotidiennement à « l'amie qui lui refusait sa porte ». Je ne pouvais douter de ces « preuves ». Je reconnaissais l'accent et les paroles : « Comment voulez-vous que j'aie l'esprit à écrire dans le chagrin dans lequel je suis. » Je savais qu'une femme existait, qu'il avait aimée, il me l'avait dit. Je l'avais placée, cette femme, dans un monde inaccessible. Comment l'autre avait-elle pu se procurer les lettres pour en copier des passages et me les envoyer ? Car, pour moi, alors, il y avait deux femmes dans l'histoire : celle qui m'avait attaquée, vieille liaison qui remontait à la nuit des temps, laide, flétrie, mal embouchée, mal habillée, une sorte de mère à chats impossible, et l'autre, l'inconnue, belle et mystérieuse, la femme qui le rendait malheureux.

Il n'avait pas tort, on le voit, de me reprocher, comme il le fit par la suite, mon infantilisme, une candeur si obstinée, un tel refus de voir et de savoir.

Mais, comprenne qui pourra, et malgré le très grand malaise et le dégoût que me causaient les circonstances de ces « révélations » (les lettres anonymes, les poursuites dans la rue, cette pénétration par effraction dans ma vie person-

nelle), mon sentiment le plus fort, au-delà de mon chagrin, fut une immense pitié pour lui.

« Ainsi, une femme le fait souffrir comme il m'a fait souffrir, cette femme, sa plus grande passion, celle dont il m'a dit une fois : « Je crois vraiment que nous étions faits l'un pour l'autre. » Et, sur la route de Robinson, quand il avait la cruauté de me comparer à elle... Je suis sûre, maintenant, tout à fait sûre, que ce que l'on me raconte est vrai. Oh ! le pauvre homme !<sup>124</sup> »

Je ne doutais donc plus qu'il aimait encore cette femme inconnue, mais je croyais qu'elle l'avait exclu de sa vie pour toujours.

Cependant, au déchirement et à la pitié, succédaient le doute, et la colère, et l'insupportable agacement que me causait, dans les lettres reçues, cette connaissance que la « mégère » avait de son caractère, de son impressionnabilité, de sa nervosité tant de fois constatée à mes dépens. Et j'en voulais à Léautaud de ne pas m'avoir parlé plus franchement, d'avoir permis que j'apprenne ces choses d'une manière si détournée et si cruelle :

« Puis-je ne plus croire en lui ? Puis-je croire qu'il est cet être de mensonge que l'on me représente ? Si c'est vrai, quel manque de loyauté de la part d'un homme qui se prétend si franc. Je me rappelle. Il m'a dit une fois au Mercure : "Je suis un homme dangereux." Et une autre fois : "On trompe toujours." Je constate avec la plus profonde amertume que j'ai été tout le temps dupe. Mais, là encore, Colette a raison : il vaut mieux être dupe que dupeur. Je lui ai dit ce matin au téléphone : "Jamais je ne me suis sentie moins bête." Et elle

“Oui, ça dessale terriblement, des histoires pareilles. Ça va vous faire du bien, mon enfant !” »

Alors que je me débattais sous le choc douloureux qu'avait causé la lecture de cette première lettre, il m'écrivit qu'il fallait renoncer à toute entrevue avec lui : « Une grande partie de cela est fautive de votre entêtement. Aucune entrevue, d'aucune sorte, à aucun endroit. Aucune. Brûler. » Malgré des injonctions aussi formelles, il s'amena chez moi avant même que ce court billet me parvînt et reprit l'habitude de venir déjeuner presque tous les jours.

Le Journal est, comme souvent dans les périodes de crise, peu explicite sur cette ultime et si brève rémission. Je ne me rappelle plus dans le détail quelles explications il me donna. Je ne trouve qu'une exclamation qui donne la mesure de mon angoisse et du réconfort que sa présence m'apportait : « Quel soulagement, mon Dieu, quel soulagement ! » Encore une fois, il était là avec moi, *du même côté* que moi. Il est probable que je lui suggérai, sans m'en rendre compte, ce qu'il fallait dire ou, mieux encore, qu'il n'avait qu'à approuver la propre version que je lui proposais de l'histoire : « Mais voyons, bien sûr. » Il dut aussi s'amuser du refus obstiné que je mettais à identifier l'auteur des lettres anonymes. D'ailleurs, celles-ci, que je lui tendais dès son arrivée et que nous lisions ensemble, lui étaient un excellent prétexte pour parler sans cesse de cette « ancienne maîtresse », des avanies qu'elle lui avait fait subir, des horribles choses qu'elle lui reprochait (jusqu'à des vols, des histoires d'œufs, de sac de voyage dont j'écoutai le détail sans la moindre curiosité, stupéfaite qu'il y accordât une telle importance). De là, il arrivait inmanquablement à des généralités sur les femmes, leur méchanceté, leur vilenie. Une douloureuse pitié étreignait mon cœur, une vive indignation aussi contre cette correspondante qui parlait — et en quels termes — de son hysté-



rie, de son avarice. « Ça juge une femme, des lettres pareilles », lui disais-je. Et lui, avec quel accent de conviction : « Ah ! oui, elle ne vaut pas cher ! »

Il lisait, avec un curieux retroussis des lèvres. Il se tournait vers moi : « Qu'importe, puisque je suis là ! » Mais il recommençait à parler d'elle à tout propos, et moi je m'obstinais à voir deux femmes là où il n'y en avait qu'une.

Il était là, en effet, tour à tour gouailleur, plein d'histoires, ou affaissé, morose, étendu sur mon lit, enfermé dans ses pensées, l'air misérable. J'étais éperdue d'émotion et de bonne volonté : « Que faire, pour l'aider ? » Il parlait beaucoup de Valéry, sans doute à cause de sa récente élection à l'Académie<sup>125</sup>, des temps anciens où ils avaient été tellement liés, de l'amitié en général, avec ironie et scepticisme. Et je me disais : « Ses amis ne l'imaginent certes pas tel qu'il est : faible et malheureux. »

Il était là, c'était la chose qui importait le plus, il l'avait dit. Quelle rémission. Rémission aussi, l'heure de nos rencontres : je n'avais plus à me battre...

Mais cette période où je le crus tout à moi dans mon innocente présomption fut de courte durée<sup>126</sup> (127).

---

<sup>125</sup> Le 19 novembre.

<sup>126</sup> *Journal littéraire* au 22 décembre : « Été déjeuner chez A... J'en suis excédé. Au moral et au physique. Une petite pensionnaire, au physique surtout. L'air d'une gamine de 16 ans. Voilà qui n'est pas de mon goût. Je me suis bien ennuyé pendant trois quarts d'heure et me suis montré bien désagréable. »

<sup>127</sup> *Journal littéraire* au 23 décembre : « Ce matin, lettre d'A..., à laquelle je ne répondrai pas, comme je fais depuis longtemps. Cette histoire n'a que trop duré, folie pour un homme de mon âge, bêtise sans nom, pour quoi ? pour jamais le moindre attrait, sans compter tous les désagréments qu'elle me vaut en surplus avec ma chère amie. Depuis le temps que je dis : fini, fini, c'est fini pour de bon. »



## Chapitre VII — Dernier hiver [1925-1926]

Le plus dur reste à dire. En aurai-je le courage ?

Ma mère vint passer avec moi les fêtes de Noël, ce qui interrompit le rite des déjeuners. Je me retrouvai seule vers la fin de l'année et j'entrepris le bilan des quatre saisons de mon amour.

J'aurais dû être tranquille, sinon heureuse : il venait me voir tous les jours, il m'entretenait de tous ses soucis, il me racontait dans le détail toutes ses occupations : « J'ai cassé du bois dimanche, je me suis couché de cinq à six heures. Je me suis relevé, j'ai mangé, je me suis recouché. Ces histoires m'empêchent de travailler ; nous faisons des projets de vie commune. La chose que je souhaitais le plus : sa présence, m'était donnée sans obstacle et je ne croyais plus qu'elle pouvait m'être à nouveau refusée : trop d'habitudes nous liaient désormais. Sans doute, il m'avait fallu détruire l'image de l'homme irréductible, jaloux de son indépendance, toujours maître de lui, même dans la passion amoureuse la plus vive, toujours sous l'empire du sens critique le plus aigu, et la remplacer par celle d'un être atteint au plus intime de lui-même par le regret d'une femme aimée, en proie à l'obsession, livré à une créature hystérique contre laquelle il était impuissant à se défendre. Mais cet être faible, velléitaire, plein de contradictions, parfois d'une puérité qui me remplissait d'étonnement, combien il me fut cher et pitoyable, combien même il me parut plus accessible.

Cependant, j'étais terriblement triste et le cœur plein d'appréhension. Je me mis, ce que je ne faisais jamais auparavant, à essayer de reconstituer sa vie amoureuse dont, malgré les allusions de plus en plus fréquentes et les lettres anonymes elles-mêmes, je savais si peu de choses, à l'aide de

phrases en apparence anodines qui lui étaient échappées et qui m'avaient frappée à cause du brusque éclairage qu'elles projetaient sur son existence antérieure. La lecture de Marcel Proust (les derniers tomes de *A la Recherche du Temps perdu* achevaient de paraître<sup>128</sup>) m'aidait beaucoup dans cette recherche. C'est ainsi que j'avais été extrêmement troublée par une exclamation qu'il avait poussée, un soir que nous nous promenions ensemble vers Robinson, à la vue des lumières sur les collines : « Cela me rappelle toujours l'arrivée à Nantes<sup>129</sup>. » J'eus ce soir-là l'impression que la porte m'était ouverte toute grande sur son monde intérieur.

Je le prévins du départ de ma mère (dont le séjour avait été fort bref) et je crois que je l'accompagnai encore deux fois le soir à Fontenay. Il ne me parla que de la « mégère », des choses qu'elle avait apprises, de l'ennui de toutes ces histoires. J'en fus si excédée que je lui dis en le quittant : « C'est tout ce que vous trouvez à me dire ? — Que voulez-vous que je vous dise, nom d'un chien ! » Et, comme je protestais encore, il se mit à rire : « Attention ! Vous allez devenir odieuse, comme elle... »

Puis il cessa de me donner signe de vie.

---

<sup>128</sup> Après les deux volumes de *La Prisonnière*, en 1923, les deux volumes d'*Albertine disparue* sont parus en 1925. Les deux derniers volumes de *La Recherche*, *Le temps retrouvé*, paraîtront en 1927.

<sup>129</sup> Il y avait à cette époque une correspondance à Nantes pour le train de Pornic, ce second train n'appartenant pas à la même compagnie ferroviaire.

J'avais passionnément désiré finir l'année avec lui<sup>130</sup> (131). Je lui écrivis. Pas de réponse. Le 1<sup>er</sup> janvier, je m'en fus le soir à Fontenay sous la pluie. Porte close. J'avais appris la patience et la soumission, mais je sus tout de même, ce soir de Nouvel An, devant sa maison hostile et fermée, que j'étais arrivée au bout du chemin. Je me faisais l'effet d'une somnambule et c'est ainsi que je me vois encore, dans la nuit d'hiver particulièrement douce<sup>132</sup>.

Comment expliquer ma conduite pendant les semaines qui suivirent ? J'ai beaucoup de mal, dans les notes incohérentes que j'ai gardées, à retrouver le fil. Pourquoi n'ai-je pas continué à gagner un jour, et puis un jour, et puis encore un jour, afin d'arriver au bienheureux rivage de l'oubli ? Je vivais comme une hallucinée, je viens de le dire, du moins c'est le souvenir que j'ai gardé de ce temps où je voyais brûler devant moi tout ce que j'avais aimé. Longtemps, cette période de ma vie m'a semblé un grand paysage dévasté. Et je ne voulais pas y jeter la vue à cause de l'intolérable souffrance

---

<sup>130</sup> *Journal littéraire* au 24 décembre « [Anne Cayssac] me demande si je fais réveillon. Je dis : "Non, avec qui ? On ne fait pas réveillon tout seul. Je rentre chez moi bien tranquillement." » *Journal littéraire* au 26 décembre : « Passé l'après-midi chez ma chère amie [AC]. Naturellement, il a encore fallu qu'elle parle d'A... Elle sait vraiment des tas de choses. Jusqu'à une précédente histoire d'A..., paraît-il ? Comment a-t-elle su tout cela ? Jamais rien noté, de mon côté, de tous ces détails, rien dit non plus dans mes lettres à A... Celle-ci, rien non plus dans les lettres qu'elle m'a écrites. De plus, c'est en juin, je crois, ou juillet, brûlé toutes les lettres d'A... et les miennes, que je lui avais reprises chez elle. Je n'y comprends rien. »

<sup>131</sup> Mais le *Journal littéraire* au 2 février 1926 indique clairement que ce soir de réveillon de Noël PL et Anne Cayssac ont « réveillé et fait l'amour si agréablement », ce qui n'était pas prévu.

<sup>132</sup> Le *Journal littéraire* est muet pour les journées des 29, 30 et 31 décembre.

d'humiliation que j'en éprouvais. Comment ces choses avaient-elles pu être faites, et faites par moi ?

Je n'eus plus le courage de lui écrire. Mais je l'aperçus à plusieurs reprises, une fois de loin, à travers les grilles du Luxembourg enseveli sous le brouillard, marchant de son pas vif et nerveux, le chapeau trop petit sur le nez, la fumée narquoise de sa cigarette devant lui, une autre fois descendant « conjugalement » (c'était trop évident) la rue de Condé avec cette femme et le petit chien, enfin, par hasard, et toujours sans qu'il me vît, au sortir de l'autobus, place Saint-Sulpice. Je remarquai qu'il n'avait plus l'air las que je lui avais connu ces dernières semaines, mais « délivré ». Je restai sur place, incapable de bouger, la sueur aux aisselles.

Ainsi, tous les signes m'apparaissaient, ils me troublaient jusqu'au fond de moi-même : je refusais de les interpréter, de leur donner leur véritable sens.

Je repris le train un soir avec lui. Il neigeait. À sa grille, il me dit qu'on avait questionné sa bonne et la crainte de lui causer des ennuis m'arrêta encore. Je revins le lendemain matin à Fontenay au moment où il allait prendre son train. Le verglas le faisait sautiller comme un pantin, malgré la canne sur laquelle il s'appuyait. Et le dialogue de sourds recommença dans le wagon :

« Je ne veux plus que l'*autre* me laisse dire, pendant quinze jours : "Je ne l'ai pas vue" pour qu'ensuite elle réplique "Et ce jour-là, et ce j our-là..." Je veux pouvoir dire en toute vérité : "Non, je ne l'ai pas vue." — Mais, pourquoi, pourquoi ? — Cela me donne une grande force. — Qui servira à quoi ? — À obtenir ce que je veux ! — Et qu'est-ce donc que vous voulez ? — Eh ! bien, que ça finisse. Ça ne rime à rien... »

Encore une fois, il prononçait les mots définitifs, comme il l'avait fait en juin dernier. Cela ne l'avait pas empêché de

revenir. Il suffisait, cette fois-ci encore, de garder son sang-froid malgré la douleur, d'être habile, de ne rien laisser paraître. Avec calme, je lui dis cependant : « Quoi, après tous ces projets ? Alors que vous m'aviez vous-même proposé d'aller habiter chez vous ? — Ma propriétaire m'a donné congé. » Ce n'était pas une réponse et je crus qu'il mentait, mais je me trompais. Je l'entrepris encore : « Vous n'auriez pas le courage de faire une chose pareille après toutes les promesses que vous m'avez faites ? — Je suis pourtant à la veille d'avoir du courage pour bien d'autres choses ! » Il parla même de se donner un coup de revolver dans la tête, tant la vie lui semblait stupide. Mais, malgré l'affreux chagrin que me fit cette déclaration, pas un instant je ne l'en crus capable. Je n'y vis que son irrémédiable inaptitude à surmonter ses ennuis et la pitié encore une fois m'envahit.

Pour la dernière fois, le lendemain, je revins à Fontenay le soir. Voici le récit d'autrefois, rabouté, coupé des : « Ah ! que je me moque de moi » ou des : « Je ne guérirai donc jamais », qui l'entremêlent :

« Je vais l'attendre au Luxembourg, dans la fumée de la gare, dans les sales odeurs, sous les mauvaises lumières. Je le vois venir, me regarder de loin, monter. Je le rejoins à Denfert. Il rit, il a l'air de bonne humeur. Sur un bout de papier, je lui écris quelque chose dont je pourrais avoir honte maintenant, si quelque chose me faisait encore honte : "Personne chez moi ce soir. — Oui, mais moi, je ne découche pas. — Alors, dis-je, presque suppliante, quelque chose de plus périlleux : chez vous ? — Non." Ainsi, jusqu'à Fontenay. Il refuse de m'expliquer sa conduite. D'ailleurs, des gens montent qui ne rendent pas la conversation facile. Il me ferme la por-

tière<sup>133</sup> au nez en me priant de continuer. Mais je le suis. Il se retourne : “Prenez le prochain train.” Comme je le suis encore, il dit, très haut : “Je vous avertis que le chemin est mauvais.” Des gens se retournent. Mais, dans des moments pareils, j’irais jusqu’au bout sans rien voir. Il y a encore beaucoup de neige, la neige que j’ai tant souhaitée, dimanche, quand je pensais à cette entrevue. Et je me dis : “Faire quelque chose d’irréparable. Rester à sa porte toute la nuit s’il ne veut pas me laisser entrer.” Je lui en ai parlé à la gare de Fontenay. “Ma pauvre amie”, a-t-il répliqué. Mais il n’oublie pas cette menace, il connaît mon entêtement (est-ce que je ne sais pas que le sien est égal au mien, pire que le mien ?) Devant le petit mur où tant de fois nous nous sommes arrêtés, il s’arrête encore. Il se retourne, il me demande de m’en aller... “Vous qui aimez tant vous moquer, ne pouvez-vous vous moquer de vous ? Ce désespoir lamartien...” Puis, comme il arrive devant sa grille et qu’il est obligé, parce qu’il n’a pas sa clef, de faire venir sa bonne : “Allez-vous comprendre ?” Je m’éloigne, avec le souci de ne pas lui causer d’ennui, mais je ne peux m’empêcher de revenir. Alors commence la longue attente dans la neige, avec les chiens qui aboient. À travers la grille, je suis le mouvement de la lumière qu’il tient à la main et qui fait briller ses lunettes. Et comme l’heure passe, je secoue la grille, d’abord doucement, puis plus fort. Je le sais bien que je ne vais plus pouvoir m’arrêter. Si je m’en allais ? Mais il est là. Il sait que je l’attends, que je suis dehors, qu’il fait froid... Alors, je sonne... Branle-bas des chiens. Une voix, sa grosse voix : “Qui est là ?” Pensait-il donc que je serais partie ou croit-il que c’est l’autre ? Je me dis : “Il va venir.” Mais non, c’est sa bonne

133

---

À cette époque où il n’y avait pas de couloir longeant tout le wagon, chaque compartiment était isolé et disposait d’une porte donnant sur le quai. D’où aussi le « des gens montent qui ne rendent pas la conversation facile ».



qu'il envoie. J'entends le trottement menu. Tant pis, j'irai jusqu'au bout. Je sonne encore.

« Le voici qui vient à son tour. Je vois le feu de sa cigarette, dans l'obscurité. Il grimpe lui aussi sur le petit mur de pierre. Il est en tenue du soir. Il remue les clefs dans sa poche. Je lui demande s'il a l'intention de me faire passer la nuit là : "Vous savez bien que, même en temps ordinaire, je ne vous ouvrirais pas à cette heure. — Alors, enlevez la sonnette." Et je vois sa main qui détache la sonnette. Il dit encore : "Vous êtes une petite sotte." Va-t-il m'ouvrir ? Il fait si froid. Mais il me laisse et je m'étends dans la neige. Je n'ai plus de désir, rien que celui de "m'arranger" avec cette neige qui se met à fondre. Comme la rue est éclairée ! Il y a des gens qui vivent tout autour.

« Je reprends la porte. Je la secoue, je frappe à coups de poing. La lumière. Je ne la vois plus qu'à peine, dans sa chambre. Sa bonne vient, remonte sur le mur. L'heure est passée du dernier tramway. Il faut rester ici ou rentrer à pied. Il est couché, paraît-il. Trois fois, je vois la lampe de la bonne grimper l'escalier. Mais, il ne veut pas donner les clefs pour ouvrir. Je pense : "S'il m'ouvre enfin, peut-être le bonheur est-il encore possible." La vieille revient. Il me faut subir ses doléances apitoyées : "Rentrez, mademoiselle." Et puis, elle ne revient plus.

« Alors, le désespoir m'empoigne. Une simple grille nous sépare. Il est là, couché. Tant pis.

« Ce n'est pas la grille qui me gêne. Oh ! non, elle est facile à franchir et voilà qui est fait. J'arrive en courant. Je pousse la porte d'entrée. J'ouvre un placard au lieu de la porte de l'escalier. Je pénètre dans sa chambre. Il dit, dans l'obscurité : "Qui est là ?" et quand il reconnaît ma voix, il allume. Je vois, à la clarté de la bougie, sa tête effarée, avec les cheveux dans la figure, une chemise et des draps sales, oh ! et des chiens qui se dressent et se secouent : "Comment pouvez-

vous vous conduire ainsi ? Le dernier charretier de mon père...” Je n’ai pas le visage en larmes, je suis très maîtresse de moi, je me promène à grands pas dans sa chambre. Puis, brusquement, après que la bonne m’a apporté mon écharpe et mon sac restés dehors, j’enlève mon manteau et je me couche auprès de lui dans le lit étroit dont le bois me meurtrit. Barbette, lui et moi. Je devine son effarement : “Pourquoi avez-vous fait cela ?” Sur le petit mur, il m’avait déjà dit : “Vous m’avez mis dans la dépendance de ma bonne, je ne vous le pardonnerai jamais.”

« Il veut m’emmener en bas, dans ce qu’il appelle pompeusement le petit salon. Le lendemain matin, j’ai pu juger du bel endroit où il voulait me faire dormir. Il me donne à boire. Puis il m’installe devant le feu, sur son transatlantique. Il m’apporte des pantoufles, sa robe de chambre. Il met à sécher mes chaussures.

« De nouveau l’obscurité. Lui, dans son lit, moi, dans le fauteuil. Il me parle. Voix grave dans la nuit, et voix émouvante, ô mon Dieu. Tout à l’heure, avant de se remettre au lit, il s’est chauffé devant le feu. Il m’a regardée. J’ai retrouvé le regard des heures de désir et maintenant, dans la nuit, la voix. Je dis encore : “Je venais avec de très bonnes intentions. — Oh ! mais vous ne savez rien faire...” Je le sens s’animer, pourtant, et comme je lui dis que j’ai froid : “Venez !” et je me couche tout habillée près de lui. »

Le récit s’arrête à cet endroit.

Une nouvelle fois, j’avais provoqué son désir, mais à quel prix ? J’avais si peu d’illusions que, lorsque je quittai sa maison, à l’aube, je sus que je n’y reviendrais plus. J’en étais si bien persuadée que je pris sur un meuble une photographie de lui que j’aimais particulièrement : en veston de velours et les bras croisés. Je la glissai sous mon manteau. Il s’aperçut du larcin et m’arracha brutalement l’image en m’appelant : « Petite catin ».

Je ris amèrement : tant de fois il m'avait reproché de ne pas l'être assez.

Hélas, j'écrivis encore, je fis les mêmes promesses jamais tenues, je m'essayai au cynisme — de loin, c'était facile — et je me remis à attendre.

Ce ne fut pas très long : le 26 janvier, il se décida enfin à m'écrire qu'il avait une liaison à laquelle il était attaché par-dessus tout et qu'il n'était jamais venu vers moi que pendant les absences de la femme qu'il aimait.

26 janvier : « La première nuit que je vais passer avec mon amour mort et cette lettre « mufle » que je relis, le cœur désespéré<sup>134</sup>. »

Je ne déchirai la lettre que longtemps après, au cours de la dernière guerre.

---

<sup>134</sup> *Journal littéraire* au 25 janvier : « Ce matin, mise à la poste, par ma chère amie elle-même [Anne cayssac], de ma lettre à A... Au fond, tout cela n'est ni très gai ni très joli. Ma chère amie se met en tête que je vais sans doute avoir à subir des scènes d'importance et elle s'est amusée ce soir, très gaie dans le train, à m'accompagner à Fontenay, pour être spectatrice. Dérangement inutile. Il n'y avait personne. / Que diable ai-je été me fourrer dans cette histoire alors que je savais bien qu'elle n'aurait pas de suites et que j'étais bien résolu à ce qu'elle n'en eût pas. Je me suis donné tous les torts, pour récolter par-dessus le marché tous les désagréments. »



## Chapitre VIII — Vous serez tous morts...

Colette, au téléphone : « Maintenant que vous êtes enfin convaincue d'avoir eu affaire à un salaud et même à deux salauds, dites-leur : « Vous serez tous morts et je serai encore une jeune femme... »

Mais je secouai la tête. Ce n'était pas ainsi que je voulais me défendre. Et la jeunesse ne me semblait pas un bien si précieux. Non, il fallait tâcher d'écrire, de mettre à profit le dur enseignement que j'avais reçu :

« Un plan, vite. Sortir ce livre et ressusciter. »

Je traçai cette phrase avec rage, le jour où je reçus sa lettre de rupture, au crayon, sur le boulevard Saint-Michel que je mis à arpenter à grands pas, en proie à l'exaltation la plus folle. Je le fis pour éviter le pire, c'est-à-dire la tentation de l'eau, vers laquelle je me dirigeais, mais aussi parce que j'y voyais un moyen honorable de m'occuper encore de lui.

Et je commençai un portrait de Léautaud que je n'eus pas le courage d'achever et dont je déchirai les fragments par la suite, tant leur pathétique m'était insupportable.

Je ne fis pas le portrait et cela tourna, comme toujours, au soliloque :

« ...Celle qu'il aimait ? Mais c'est au présent qu'il faut parler. Quelque part une femme existe, qu'il voit, à laquelle il demande pardon...

« Tout est dans ces mots : présent, passé. Il était pour moi le présent, il va devenir le passé. Il va falloir vivre sur des souvenirs que sa présence ne vivifiera plus. Ces souvenirs, il faut que je les reprenne avant qu'ils ne sombrent dans l'oubli, que je les examine sous le jour nouveau de sa vérité, celle que j'ai devinée par lueurs et détruite par raisonnement. Pourquoi ai-je cru en lui ? Pourquoi, quand j'avais sa figure de-

vant moi, m'était-il impossible de penser qu'il pouvait mentir ? Et sa voix, la voix de la dernière nuit de Fontenay, tout près de moi, grave, noble, nettement articulée, d'une telle distinction. Comment une telle voix pouvait-elle mentir ?

« L'homme qui me parlait ainsi de la tristesse de l'amour et de la vie, ce n'est pas au passé qu'il faisait allusion, mais au présent. Et pourtant mon cœur amoureux, frissonnant, était tout près du sien, ma main touchait son corps. »

(On voit vers quoi m'entraînait ce monologue. Si forte qu'était mon indignation pour ses tromperies et sa cruauté, pour sa lâcheté, ce n'est pas aux blessures qu'elles m'avaient causées que je m'attachais le plus, sachant fort bien quelle part de responsabilité j'avais moi-même dans cette malheureuse histoire. Non, ce qui dominait dans le grand remous des émotions que sa lettre avait mis en branle, c'était d'abord la sensation du définitif, de l'irrévocable : ce présent qui devenait le passé. Il me semblait qu'une partie de ma vie basculait de « l'autre côté » et j'en éprouvais une sorte de vertige. C'était aussi une grande pitié pour lui, malgré tous ses mauvais traitements, car je savais bien qu'il n'était pas heureux (j'enrageais de cette pitié). C'était enfin une vive curiosité pour la femme qu'il aimait et qui le faisait souffrir.)

« Si je frôlais dans la rue la femme qu'il aime, mon instinct m'avertirait-il ?

Je voulais savoir. Qui était-elle ? Je voulais connaître toute la vérité. C'est ainsi que je guérirai, me disais-je. C'est ainsi que je pourrai écrire le livre. Je mettais cette curiosité sur le compte d'une « objectivité » que je me croyais en droit d'acquérir : « Je dois savoir, pour mieux comprendre. » Je feignais, vis-à-vis de moi-même, de craindre l'oubli. Mais, s'il m'arrivait de le rencontrer à l'improviste, ma gorge devenait sèche et je me mettais à trembler.

Lundi 15 février : « Est-il heureux ? Dois-je souhaiter qu'il le soit ? Je le saurais bien si je voyais son visage.

« Il pleut, il pleut, il pleut. Ce soir, je l'ai guetté et suivi de loin. Vais-je prendre maintenant cette habitude ? Voici donc à quoi j'en suis réduite ? Je regardais l'horloge de la gare, j'écoutais le cri des marchands de journaux, le grincement des tramways sur les rails, toute cette rumeur si connue : voyons, est-ce que je désirerais me retrouver à tel soir de décembre, quand j'allais le rejoindre dans son compartiment et qu'il m'accueillait avec des yeux tranquilles et un bon sourire ? J'ai dit : « Non, non, non », parce que j'ai entendu au fond de moi la confuse protestation de ma chair qui n'est pas domptée devant son désir. Non, loin de lui, penser à lui, me nourrir de mes souvenirs, mais recommencer ?

« Toute la journée, je me suis demandé « Qui est-ce, la femme qu'il aime ? Cela a tant d'importance pour moi. Je m'imagine le questionnant : « La personne que vous aimez et celle qui m'a insultée, est-ce la même ? » S'il me répondait oui, j'aurais trop de chance. Je rassemble et coordonne toutes les observations que j'ai pu faire. Mais mon instinct proteste. Il aimerait cette femme-là, dont il s'est tant moqué, la femme qui l'accusait d'avoir pris des œufs chez elle et d'avoir emporté son sac de voyage ? Allons donc ! Je le mépriserais trop. Cette femme-là, la déesse aux jolis seins ? Celle qui était faite pour lui et lui pour elle ? Impossible. Et pourtant ? Savoir. Je ne l'aimerais plus du tout, lui, si c'était elle. Et je penserais que l'amour est une pauvre chose. La vérité... ma vérité.., sa vérité. Qui la dira ? Qui me la dira ?

« Non, ça ne peut pas être cette femme-là qu'il aime. »

Mardi 23 février « Si, c'est elle. »

J'ai totalement oublié quel dernier petit fait m'éclaira enfin d'une lumière irréfutable, mais ce que je sais bien, c'est que ma souffrance n'en fut pas allégée, au contraire : il me

fallait dépouiller peu à peu l'homme que j'avais aimé de tous ses prestiges. Et, malgré cela, je l'aimais encore.

Lundi 8 mars : « Je peux regarder avec ironie, marchant devant moi et traînant son chien, sa vieille maîtresse. Je peux bien me dire que c'est une femme prétentieuse et méchante, plus âgée que ma mère, cela n'empêche pas que c'est la femme qu'il aime.

« Quand oublierai-je, Seigneur ? Combien me faudra-t-il de jours, de mois, d'années ? Pourquoi faut-il qu'il me soit si cher ?

« Que la mort doit être douce. Revenir en arrière. Rattraper ces deux ans, non, ce n'est plus possible. Il est vieux, laid, cruel. Je devrais être heureuse d'être libre. »

Heureusement, le printemps vint. Le printemps revient toujours. Il devait fleurir aussi dans ma vie, après les glaces de l'hiver. Mais ceci, c'est une autre histoire.

Je m'en fus dans ma famille pour Pâques. Lorsque je revins à Paris, je me crus forte et tranquille, mais la misère recommença.

Je n'habitais pas très loin du Mercure, je l'ai dit, et les occasions de le rencontrer, même fortuites, étaient grandes. Je prenais le plus grand soin à ce qu'il ne me vît pas. Un samedi soir, je l'aperçus qui allait coucher chez elle. Il lui portait un grand bouquet de lilas blancs sous sa cape. Il m'en avait donné, l'année précédente.. Je fus excessivement malheureuse.

Ma logeuse parla de reprendre la chambre qu'elle me louait. Je soupçonnais, sans trop m'y attarder, quelque nouvelle lettre de « la chère amie » tombée dans ses mains. Car le Fléau<sup>135</sup> continuait à m'écrire, par intermittence. Il est

---

<sup>135</sup> Note de VV ; « Si j'avais su qu'il l'appellerait ainsi un jour ! »



probable, à la réflexion, que c'est une de ces lettres qui m'éclaira définitivement sur la nature de ses relations avec Léautaud. Elle m'écrivit que, devant le chagrin de ce « misérable » (c'était son expression), elle lui avait rouvert sa porte, fermée depuis dix-huit mois.

Le congé de ma propriétaire me troubla. En réalité, comme elle avait besoin d'argent, elle désirait seulement échanger la pièce que j'habitais contre une autre, plus grande et plus chère. Les choses s'arrangèrent donc, mais pendant plusieurs jours je me vis à la rue et dans l'obligation de retourner chez mes parents, ce que je ne voulais à aucun prix. Peut-être exagérais-je à plaisir mes craintes de ne pas trouver de logement, quand je compris ce que je souhaitais. Je décidai de demander à Léautaud de me louer une chambre dans sa maison.

La chose décidée, je voulus la mettre à exécution sur-le-champ. Comment un pareil projet avait-il pu naître ? Je ne peux pas l'expliquer. Je sentais confusément des choses que son *Journal* m'a dévoilées, par la suite. Cette femme ne me gênait pas. Je veux dire qu'elle ne me semblait pas attachée à l'essentiel de sa vie. Si soumis qu'il fût à cette passion charnelle, il avait réservé une part de lui-même qu'elle ne pouvait atteindre, j'en étais sûre.

J'étais consciente, d'autre part, de la délivrance que j'éprouvais à me dire : « Finie à tout jamais l'obligation d'être sa maîtresse pour lui plaire ! » Et il m'arrivait de confondre ce soulagement physique avec la fin de l'amour.

Je le méprisais, certes, d'être lâche et menteur et de m'avoir si durement blessée alors que j'étais sans défense, je le méprisais surtout, non pour n'avoir pas eu le courage de me dire toute la vérité, mais pour la façon cynique dont il l'avait altérée. Et que j'eusse été si candide et si stupide n'était pas une circonstance atténuante ! Mais je venais

d'apprendre — avec rage, avec stupéfaction — que le mépris et l'amour ne sont pas antagonistes. Je savais, du moins je le croyais, que ma tendresse pour lui était dénuée d'égoïsme, que l'un de mes grands soucis était de lui faciliter l'existence et non pas de « l'embêter ». Plus important que l'homme en proie à l'obsession sensuelle, il y avait l'écrivain.

Je le vis donc, une dernière fois. Je veux dire que, pour la dernière fois, je l'eus en face de moi, tel que je le connaissais, gouailleur, inquiet, méchant, attentif sous son apparente nonchalance. Je ne fis pas la proposition qui était l'objet de cette entrevue. Je n'en eus pas le courage. J'avais la gorge sèche et les lèvres brûlées. Que dire, dans ces conditions ? D'ailleurs, comme d'habitude, ce fut lui qui parla. Et d'elle, bien entendu. La complaisance avec laquelle il le fit et son lâche cynisme me soulevèrent de dégoût. Je le quittai pour toujours sur la phrase que Colette m'avait soufflée : « Vous serez tous morts, tous, tous, et je serai encore une jeune femme<sup>136</sup>. » Il leva légèrement les épaules et fit un très petit sourire.

Cette entrevue eut des conséquences inattendues. Léautaud eut une telle frousse que son amie ne l'apprit — par les voyageurs, évidemment, par le chef de gare, par le tenancier du café, par le balayeur, par tous ces personnages mythiques avec lesquels elle prétendait avoir des relations suivies — qu'il la lui révéla et qu'elle vint trouver ma concierge.

---

<sup>136</sup> Extrait d'une lettre de Colette à Edmond Jaloux datée de début avril 1926 : « Quand nous dînerons ensemble — bientôt — je vous raconterai l'histoire d'une jeune fille bretonne éperdument et physiquement amoureuse de Léautaud. Elle venait sangloter chez moi, assise par terre avec tant d'obstination que j'avais consenti à aller parler pour elle à Léautaud. Elle a répondu à la requête bretonne avec une superbe de Prince charmant excédé. » Source : Colette, *Lettres à ses pairs*, texte établi et annoté par Claude Pichois et Roberte Forbin, Flammarion 1973, page 299.

Cette concierge était la plus brave des femmes, mère à chats souillon et discrète, au fond de sa cour. Quand il venait chez moi, pour déjeuner, il allait souvent lui rendre visite. Elle ne fit pas au Fléau l'accueil que l'autre escomptait. Un brouillon de lettre, non envoyée, que j'ai retrouvé, a trait à cet incident :

« Est-ce que vous devenez tout à fait fous l'un et l'autre, vous en feignant de croire que je vous poursuis, elle en venant trouver ma concierge et en lui disant à peu près ceci : « Pensez donc, elle court après lui, vous savez, ce monsieur à la pèlerine qui vient ici. Il a plus de cinquante ans et il ne peut s'en débarrasser ! »

« Ma concierge m'a raconté tout cela en ajoutant : « Je lui ai dit, à c'te femme, que c'était impossible qu'une jeune demoiselle comme vous soit amoureuse d'un homme qui pourrait être son grand-père et qu'ensuite il était bien assez grand, à son âge, pour savoir ce qu'il avait à faire. Elle est partie. »

Je n'envoyai pas la lettre. J'eus peur qu'il y vît encore un témoignage d'amour (« Prenez garde, m'avait-il dit un jour, les injures, c'est encore de la passion »), mais la fureur, la honte, le dégoût furent si violents, que je pris le parti de m'adresser directement à elle, pour la faire taire une bonne fois.

Ce n'était pas difficile. Je l'apercevais souvent, dans l'une des rues qui avoisinaient le Mercure, la démarche dandinante, toujours mal fagotée, avec son petit chien qu'elle traînait derrière elle. Un matin même, assez récent, j'avais vu Léautaud aux prises avec elle. Il gesticulait avec sa vivacité coutumière, faisait trois pas dans la rue de Condé, revenait vers elle immobile, comme pour reprendre sa justification. Car il ne pouvait s'agir d'autre chose, aux gestes que je lui voyais faire.

Dans la colère qu'avaient provoquée les révélations de ma concierge, je bondis donc d'abord sur ma plume (réflexe habituel), puis dans la rue. Je la trouvai sans peine<sup>137</sup>. Elle eut, en m'apercevant, un geste d'effroi et poussa un petit cri.

Cet effroi et ce cri me remplirent d'une froide ironie : ils convenaient à la créature qui m'avait poursuivie dans la rue et jusqu'à mon domicile, la femme des lettres anonymes qui donnait à sa vie l'allure d'un roman-feuilleton. Et c'était donc cette femme qu'il aimait, je ne me le répéterais jamais assez.

Elle se rendit vite compte de mon calme et retrouva le sien. À partir de cet instant, je sus que j'étais la plus forte et que c'est moi, à mon tour, qui mènerais le jeu. Je la vis de près et, tout de suite, ses défauts physiques : ses vilaines dents, le bas du visage très abîmé, la peau ridée et tachée de son, les yeux assez clairs d'où la peur peu à peu disparaissait<sup>138</sup>. Mais le temps n'était plus à la stupéfaction : l'amour peut très bien aller avec le mépris, je le savais, je l'avais appris. L'amour, n'a rien à voir avec la beauté, je le constatais. Cette fois, cependant, ce n'était plus le visage furieux et grimaçant, aux traits défigurés par la colère que, par deux fois,

---

<sup>137</sup> Note de VV : « Il semble, ce qui est tout de même faux, que nous passions notre temps tous les trois dans la rue. »

<sup>138</sup> *Journal littéraire* au 27 avril : « Une autre chose comique, à ce propos, ce sont les compliments que la Bretonne lui a faits, paraît-il, sur sa beauté, la grâce de son sourire — alors qu'elle ne cesse de la [VV] vilipender sous ce rapport, la trouvant laide, mal bâtie, sans grâce, ce qui d'ailleurs est exact. J'aurais bien voulu être derrière une porte et les entendre toutes les deux bavarder sur mon compte. Je pense que la Bretonne ne serait pas fâchée que ses bavardages amènent une rupture entre ma chère amie et moi. Je pense bien aussi qu'après ces bavardages j'en suis maintenant débarrassé pour de bon. »

j'avais entr'aperçu, mais le visage bonasse d'une vieille femme, couronné d'épais cheveux gris.

Je la priai de cesser ses lettres, ses visites à ma concierge, ses manigances. Je menais le jeu, ai-je dit. Voire. Je la jugeais telle qu'elle m'avait paru : vulgaire et prétentieuse. Mais je ne remarquais pas assez sa finesse qui, tout de suite, se manifesta. Car, d'emblée, elle prit mon parti avec une telle chaleur que tous mes griefs en furent émoussés.

Ce premier résultat obtenu, elle se mit à attaquer Léautaud. Je pensais en avoir fini avec lui, je veux dire avec l'image que je me faisais de lui. Mais elle m'en proposa une autre avec laquelle il me fallut bien, provisoirement, m'accommoder. Je voyais, cernée de tous côtés et envahie, la part de lui-même que je croyais réservée, la plus haute, la meilleure<sup>139</sup>. Non que je la crusse sur parole. Je pris assez vite de la distance avec ce qu'elle me dit, mais j'étais tout de même impressionnée par le personnage lamentable dont elle me faisait la description. Et je me mis à souffrir d'une manière intolérable de ce nouveau changement d'éclairage.

Pourquoi n'ai-je pas coupé court, dès ce premier entretien, qui fut suivi d'un autre presque aussitôt ? La curiosité ? Je crois plutôt le désir d'aller jusqu'au bout, qui m'a joué dans ma vie tant de mauvais tours.

Quoi qu'il en soit, je la vis et je la revis : elle était la femme qu'il aimait. Pourquoi donc l'aimait-il ? Elle m'aida aussi, sans le savoir, à sortir de mon perpétuel ressassement, à prendre enfin une vue « objective » de cette histoire que je

---

<sup>139</sup> Note de VV : « Quel soulagement j'aurais éprouvé, quelle joie, en ce temps-là, si j'avais pu lire son Journal et constater qu'il la jugeait, qu'il ne s'en laissait pas imposer par sa prétention, comme, hélas ! je le crus. Mais maintenant il est trop tard : cela n'a plus d'importance. »

me mis à qualifier, mais sans du tout y acquiescer dans mon for intérieur, de « toute petite histoire de jeunesse ».

21 avril : « Méchante ? Je ne sais pas encore très bien à quoi m'en tenir. Hélas ! Je le juge, lui, terriblement plus misérable que je ne pensais et beaucoup plus menteur, moins par vice, comme elle le dit, que par lâcheté et par faiblesse.

« Pauvres vieilles gens ! Ils me font pitié. Qu'est-ce que j'ai bien pu venir faire entre eux ?

« ...J'éprouve un grand malaise. Il n'est ni si fourbe, ni si menteur qu'elle le dit : c'est moi qui n'ai été qu'une sotte et une pauvre folle. »

22 avril : « Je regarde, avec une ironie dédaigneuse et indulgente cette femme qui s'agite<sup>140</sup>. J'écoute ce qu'elle me dit : « Mon manteau de 12 000 francs que je ne porte jamais. Mes bonnes. Quand je sors dans le monde... Je n'ai pas le visage empâté, sauf le bas. J'ai l'orgueil de mes cheveux... Mon corps, j'ai encore de beaux restes... »

(« Noter tout cela pour un livre. )

« Ce radotage me paraît puéril et ridicule. Je l'écoute du dehors, sans trouble et sans colère, mais avec dégoût.

---

<sup>140</sup> Note de VV : « À partir de cette rencontre, je retrouvai mon calme. C'est sans doute pour cette raison qu'il me semble que je dominais la situation. Quant à elle, toujours un peu fébrile, je devinais qu'elle sentait mon attention dirigée sur elle et qu'elle en éprouvait un constant émoi. Pourtant, dans un certain sens, ce fut encore moi la dupe. »

« Sa figure n'a pas bronché quand j'ai fait allusion à ce qu'il avait écrit sur elle dans *Les Nouvelles*<sup>141</sup>. Elle sait dissimuler. Mais je reconnais au passage les violentes exclamations qu'il lui a mises dans la bouche : « C'est un être abominable... personne que moi ne peut le savoir. Il baigne dans son fumier... »

« Agite-toi, ma pauvre femme. Répète « C'est moi qu'il traite de petite bourgeoise, cet avare ! »

. . . . .

« Tout à l'heure, je le sais bien, je vais m'en aller par les rues, me disant que la vie ne vaut pas quatre sous. »

Un peu plus tard : « À genoux au pied de mon lit, mes bras serrant mon corps, mon corps à moi, à personne d'autre, c'est ma voix que je veux entendre, pas la leur. Aucun cabotinage cette fois-ci. Plus du tout l'envie de faire le signe de la croix, d'implorer, de m'accrocher à quelque chose. Le désert en moi et l'envie de serrer les dents. Et que vienne l'oubli. »

Mais l'oubli ne venait pas, au contraire. Je ne pus résister au plaisir aigu, douloureux et malsain de revenir en arrière, de reprendre les divers épisodes de nos orageuses relations pour les examiner sous ce nouvel éclairage. Les loisirs ne me manquaient pas dans ce Paris des « années 20 », dont la pulsation avait encore un rythme large et sans fièvre excessive, ce Paris qui était encore le domaine du piéton, des conversations sur le bord du trottoir et du guet amoureux. Et cette prospection que j'entreprenais, confrontant mes sou-

---

<sup>141</sup> Note de VV : « Un feuilleton paru au cours de l'année précédente, dans lequel il dépeignait férocelement la "dame de ses pensées" rien qu'en la faisant parler. J'avais cru qu'il s'agissait d'une liaison très ancienne. » Il s'agit de la deuxième partie de la chronique du numéro du sept février 1925, page 5, reprise dans *Passe-Temps* sous le titre « Admiration amoureuse ».

venirs avec les déclarations de « la chère amie », me donnait l'impression de mieux comprendre Léautaud et entraînait sa justification, à mes dépens. Non pas toujours, certes. L'ironie, la colère et la pitié revenaient souvent me déchirer :

« Que j'ai eu peu d'imagination dans toute cette histoire. Elle dit : « Il n'a plus de mémoire. » C'est vrai, je m'en suis aperçue. Horreur, j'ai donc aimé un homme vieux, qui ne se souvient plus...<sup>142</sup>

« Elle, elle parle de sa bonne santé. Elle recherche avidement chez lui les signes de déchéance : « Un homme qui n'a plus de dents dans la bouche ! » « Un homme qui n'en a plus que pour trois ans ! » Malgré toute mon amertume, je ne peux pas m'empêcher de rire du ton doctoral qu'elle emploie pour lancer ces mots de sa voix suraiguë. Encore quelque chose pour mon livre, cela<sup>143</sup> « Un pauvre homme qui se sent vieillir avec épouvante<sup>144</sup>, qui s'accroche sans aucune dignité à une vieille liaison (il a mangé six ans à ma table !) » et « l'amie » qui l'épie, qui ne perd pas une occasion de lui montrer ses faiblesses. Hélas ! que tout cela est misérable. »

C'est le soir surtout que nous nous rencontrions. Le jour appartenait à Léautaud :

« Nous nous promenons avec le petit chien. Nous entrons au café : "Un tilleul, un café-crème." Elle parle, parle, parle, elle tire des papiers, elle met son lorgnon. Elle me fait lire, puis elle me regarde et elle rit. Lui, il passe au fond de ce flot

---

<sup>142</sup> Note de VV : « Pour moi, alors, la pire des choses. Malgré les appels grandiloquents — et peu sincères — que je faisais à l'oubli, je vouais un culte à la Mémoire. »

<sup>143</sup> Note de VV : « L'idée du livre à faire ne cessa de m'occuper, jusqu'à la délivrance. Ensuite, et pendant des années, je n'y pensai plus. »

<sup>144</sup> Note de VV : « C'était l'image que je me faisais de lui à ce moment précis. Peut-être pour m'aider à ne pas trop souffrir. Elle ne correspondait nullement à la réalité, je n'ai pas besoin de le dire. »



de paroles, avec son sourire, ses yeux inquiets, ses épaules remontées. Moi, je vois défiler des années d'intimité, je le reconnais à un détour, par un éclat de voix.

« Je peux suivre toute sa vie, maintenant, sans qu'il s'en doute. Les épisodes en défilent avec une incroyable rapidité. J'écoute, la bouche serrée. Elle est très forte, décidément. Je comprends tout à fait le sens de leur attitude, quand ils marchent côte à côte, "conjugalement" dans la rue. Qu'est-ce que je suis venue faire là-dedans, moi, avec ma pauvre tendresse et mes silences touchants, et mon invariable admiration, assise à ses pieds et le regardant ? Elle, elle le bouscule : « Mon cher, vous êtes un fumier moral ! » (Elle y tient, à sa comparaison !) Elle m'a fait voir des notes qu'elle lui a chipées : "Elle dit que j'ai l'air d'un homme qui sort du bain !" »

« Dire qu'il courait après elle dans la rue, les yeux pleins de larmes et qu'il suffit, pour le calmer, qu'elle ne lui ferme pas sa porte. Elle lui est nécessaire comme il m'était nécessaire. »

La chère amie avait raconté à Léautaud notre première entrevue, ce qui l'avait mis dans une telle fureur qu'il voulut (disait-elle) venir me faire une scène : « Surtout, gardez-vous bien d'ouvrir. » Mais elle ne souffla plus mot, par la suite, de nos rencontres du soir. Vers la fin avril, c'est chez elle qu'elles eurent lieu, dans une salle à manger malpropre, encombrée, que je me mis tout de suite à détester. Il y avait des bêtes partout, quelques-unes malades, chiens et chats, installées sur des coussins. Une table ronde trônait au milieu de la pièce, avec les reliefs du dernier repas. Au-dessus, une suspension au globe vert. Et sans doute quelque part le buffet Henri II. Elle sentait le poisson, elle tirait des papiers de son sac. Jamais je n'ai vu tant de papiers aux mains d'une femme.

28 avril : « Voici donc l'endroit où il est venu si souvent pendant des années. Le mari<sup>145</sup>, la femme et l'amant<sup>146</sup>. Le mari, vieux et impuissant, cette femme qui dit trop qu'elle a été jolie et qui a maintenant cinquante-huit ans. Elle parle trop haut et elle parle trop. Je n'aime pas ce ton péremptoire. C'est la femme qui "l'a décrassé" (dit-elle), qui n'a jamais permis qu'il la tutoie (dit-elle), cette femme qui devait représenter pour lui "la femme posée dans le monde" (c'est toujours elle qui parle). Je suis venue trop tard, et puis j'étais trop jeune. Elle entrecoupe ses confidences de : "N'ayez pas peur. Vous serez bien vengée, il paiera et il paiera cher !" Elle lit, entre autres, une lettre de lui fort tendre où il dit qu'il lui donnera deux livres en héritage : « Puissiez-vous les aimer autant que je les aime... »

« La voilà, la petite fleur bleue, la grande tendresse de ce pauvre vieux que j'ai tant désirée pour moi et qu'il lui donnait toute, cette tendresse qu'elle nie, d'ailleurs, mais dont le témoignage m'émeut, moi qui n'en suis que la spectatrice passionnée. Il écrit encore : "Dire que je ne verrai plus votre chalet... Dites que vous ne me chasserez pas..." Oh ! comme il me fait pitié.

« Nous regardons des photographies : "Le voilà, le singe !" En effet, il est assis dans les rochers, avec des souliers blancs aux pieds : "Les souliers de mon pauvre mari." Le voilà encore sur une autre, avec cet air naïf et étonné qu'il a parfois, se tenant les doigts...

« Nous prenons le thé. Elle me dit à peu près : "Si vous saviez, dans le temps, ce qu'il aimait les bêtes. Il était tout en loques. Une dame m'a dit : "Mais il n'aura jamais de femme,

---

<sup>145</sup> Note de VV : « Le mari était mort au moment où je commençais à connaître Léautaud. » Henri Louis Cayssac est mort le cinq septembre 1924, à l'âge de 76 ans. Il était l'ainé d'Anne de 19 ans.

<sup>146</sup> C'est aussi le titre d'une pièce de Sacha Guitry créée en 1919 au théâtre du Vaudeville.

le pauvre Léautaud". Alors..." Joli geste, bien gâché depuis. Leur faute, sans doute, à tous les deux. Elle avoue, avec un évident plaisir : "Il a toujours souffert par moi !" Parbleu, c'est pour cela qu'il lui est si attaché. Elle se révolte qu'il ait écrit : "Quand elle sera vieille et que e ne l'aimerai plus..." Moi, je trouve cela tellement humain.

« Pauvres vieilles gens. Comme je me sens en dehors d'eux. Comme j'ai été imprudente...

« Nous aurions pu être, non pas des amants, mais de si bons amis...

« Il pleure, il gémit, puis il se redresse avec insolence et c'est alors qu'il écrit son couplet sur les veuves<sup>147</sup>... Oui, le mari, la femme (la panthère) et l'amant bafoué, humilié, l'amant qu'on n'avoue pas, qu'on désespère (la Femme et le Pantin<sup>148</sup>, décidément), l'amant à la fois lâche et cynique, celui qui fouille partout (dit-elle). Et elle, tous ces confidents qu'elle prétend avoir : sa concierge, l'employé du Mercure (!), sans compter les anonymes : « C'est là qu'on m'a documentée ! »

« Ils sont tellement semblables parfois, dans leurs gestes, que je me demande avec ironie : « Lequel a. déteint sur l'autre ? »

. . . . .

Hélas ! — et honte pour moi -- je revenais la voir :

Vendredi 30 avril : « Elle veut le faire souffrir, le blesser, le piquer au vif. Rancune profonde de femme à la fois très aimée et méprisée. Il lui dit : "Vous êtes odieuse, vous savez dans quel état vous me mettez quand vous me parlez

<sup>147</sup> Note de VV : « Le feuilleton des *Nouvelles Littéraires* dont j'ai parlé. »

<sup>148</sup> Pierre Louÿs, *La Femme et le Pantin*, Mercure de France 1898, 249 pages.

si<sup>149</sup>”. Il se méfie et reste de “planton” au carrefour de Buci<sup>150</sup>, si bien que l’excellent concierge demande s’il faut encore une guitare.

« Elle me montre d’ignobles papiers, l’un où il raconte la manière dont il s’y est pris pour décacheter une lettre, l’autre<sup>151</sup>... Je regarde, avec des yeux épouvantés : « C’est bien son écriture, hélas », je ne puis douter.

« Quand il a appris par elle notre rencontre : « Ces femmes, faut-il qu’elles aient l’âme basse ! » De moi, il dit : « La petite garce, le petit chameau ! »

« Pourtant, au fond de moi, j’ai une grande pitié et un grand chagrin à le voir souffrir. Si cette femme tient tant à me voir, si elle m’interroge ainsi, c’est pour le plaisir d’obtenir d’autres renseignements, pour le confondre et le rendre malheureux. Et je me prête à son jeu que je vois bien, lâche, lâche que je suis. Je ferais mieux de m’en aller, de les laisser... »

Je ne m’en allais pas. C’est elle qui allait partir pour Por-nic, comme chaque année (elle y passait toute la belle saison). Et j’éprouvais de l’angoisse à l’idée que tout contact avec lui cesserait ainsi, j’avais peur de me retrouver toute seule en face de ses remords et de mes regrets.

---

<sup>149</sup> Note de VV : « Elle lui faisait de violents reproches à cause de moi (disait-elle). »

<sup>150</sup> Note de VV : « Elle habitait rue Dauphine. » Au numéro 24. Le carrefour de Buci fait l’angle de la rue Dauphine, de la rue de l’Ancienne comédie et de la rue Mazarine qui la prolonge, et bien entendu de la rue de Buci.

<sup>151</sup> Note de VV : « Il y a un blanc dans le journal. Je n’ai sans doute pas voulu transcrire la chose, à l’époque. Je ne sais plus de quoi il s’agit. »

Elle partit au début de mai<sup>152</sup>, non sans m'avoir planté une dernière banderille : « S'il ne trouve pas de maison (c'était donc vrai que sa propriétaire lui avait donné congé ?), il viendra habiter avec moi et Marie (la bonne) s'en ira avec les bêtes à la campagne... »

En son absence, j'évitai avec le plus grand soin (je le croyais du moins) de le rencontrer, tant sa vue m'était douloureuse et la certitude de l'aimer encore, insupportable :

12 mai, 2 heures : « Je l'ai aperçu qui descendait la rue de Condé, avec sa face pâle et insolente sous le chapeau. Je l'aime puisque, rien qu'à l'apercevoir, j'ai senti mes genoux flageoler, j'étais prête à tomber dans la rue. Ce seul être, ce vieux. La drôle de chose.

La chère amie m'écrivait avec la même prolixité que lorsqu'elle me parlait, au cours de nos entretiens du soir. J'appris par elle la venue de Léautaud à Pornic, puis son rapide retour à Paris : « L'oiseau rare est reparti<sup>153</sup>. » Il avait su, je l'ai dit, notre première rencontre. Il ignorait que nous nous étions revues, et cette correspondance. Je voulais qu'elle le lui dise. Elle refusait avec obstination et répondait sur le mode emphatique : « Laissez-moi choisir le moment de lui parler face à face. » Elle ajoutait

« Vous êtes gentille, tout à fait gentille, trop gentille », ce qui me faisait grincer des dents.

L'été s'installait sur Paris. Je n'avais plus ma bicyclette. Je vivais dans ma chambre, rideaux fermés, ou dans la rue, entreprenant de grandes marches à travers la ville, soliloquant,

---

<sup>152</sup> On ne sait pas quand. Le 14 mai Anne Cayssac sera toujours à Paris. Il n'est pas impossible qu'Anne se soit rendue à Pornic accompagné de PL où nous le savons arrivé le 23 mai.

<sup>153</sup> Vraisemblablement le dimanche soir 30 mai puisque nous le savons à Paris le mercredi deux juin.

extravagant, pour arriver toujours à la même conclusion :  
« Oh ! pauvre, pauvre vieux Léautaud ! » Je l'apercevais :

« Ce soir, place Saint-Sulpice, devant une fruiterie, vieux et mal rasé, baissé pour caresser un chat. Toujours, toujours les mêmes pensées. Et la même comédie : lui en face d'elle, moi en face de lui. Pauvre, pauvre cher vieux Léautaud. »

5 juin : « Ce sont les matins qui sont les plus pénibles. »

18 juin : « Je pense au *Petit Ami* aussi souvent...

. . . . .

« Je voudrais qu'elle meure, Oui, oui, oui. Et le reprendre, et l'aimer, et ne pas le faire souffrir. Quelle ineptie. Je les écris avec un demi-sourire (bête). »

Ses chroniques n'étaient pas encore réunies dans *Passe-Temps*, qu'il fit paraître plus tard<sup>154</sup>. Je continuais à fouiller chez les libraires pour y découvrir *In Memoriam*, ou d'anciens feuillets que je ne possédais pas encore. *Le Petit Ami* étant épuisé, je l'empruntai chez Adrienne Monnier, aux Amis des Livres<sup>155</sup>, pour le relire et le taper entièrement à la machine.

19 juin : « Je suis revenue les bras chargés de vieilles N.R.F. J'ai lu de nouveaux lambeaux de cette confession cynique et tendre, sans cesse reprise. Il s'avoue instable et mobile, jamais content, il, s'identifie au Misanthrope. Parfois, un petit couplet sur sa sensibilité. De temps en temps, avec des cachotteries d'amoureux, un mot sur ST (Stendhal) ou H.B. (Henri Beyle). Lequel est-ce, l'homme véritable ? Celui qui écrit ce que je viens de lire à sa table de Fontenay, avec son chat Riquet qui le regarde à la clarté de la bougie, ou l'homme avec qui j'ai couché, chez lui, dans l'angoisse et la

<sup>154</sup> Le douze février 1929.

<sup>155</sup> 7, rue de l'Odéon.

honte, ou le romantique amant qui gémit : “Est-il possible que je ne reverrai plus votre chalet ?” ou encore l’ingénu cynique, aux jugements déconcertants et contradictoires ? »

Ce jour de juin (qui était un jour anniversaire), une nouvelle lettre de Pornic — elles étaient fréquentes — vint une nouvelle fois jeter le trouble en moi à cause de l’évident désir de vengeance que cette femme ne cessait de manifester. Et j’éprouvais une grande lassitude des injures dont elle gratifiait son amant : « Quelle faconde ! Quel aplomb ! » écrivait-elle. Je constatais combien elle avait subi son empreinte, jusque dans les grandes exclamations qu’elle poussait, comment elle s’était emparée de ses tics : « Curieux mariage », me disais-je amèrement. Et j’ajoutais : « Peut-être, après tout, consentira-t-elle un jour à l’épouser<sup>156</sup> ?

Une nouvelle fois, je l’imaginai à Fontenay, au fond de son fauteuil, un dimanche, en proie à ces rêveries que j’avais tant épiées sans connaître exactement leur nature et je concluais :

« Je l’aime donc encore et de la même manière. Je me dis avec désespoir que ce sera peut-être ainsi pour toutes mes amours à venir. Réflexions bien tristes pour un anniversaire, une nouvelle étape vers la mort, un recul de ma jeunesse...

« Seigneur, pas la sérénité. Je ne veux jamais me résigner, je veux être têtue jusqu’à la mort. »

Pour me secouer, je m’exhortais au travail, je m’adjurais de ne pas gaspiller mon temps. J’allai voir jouer l’Orphée de

---

<sup>156</sup> Note de VV : « Car il le désirait, prétendait-elle. Comment me serais-je doutée qu’elle mentait ? Il m’en avait bien parlé comme d’une chose possible avec moi. Mais au fond, qui des deux a dit la vérité ? Il y a, je le sais, des mensonges dans le *Journal* de Léautaud. »

Cocteau au Théâtre des Arts (l'actuel Théâtre Hébertot)<sup>157</sup>. Un jour, rue de Seine, brusquement, je tombai sur Léautaud et, cette fois, il me vit :

« Nous nous sommes regardés dans les yeux, lui avec une rancune dont je ne peux pas m'empêcher de rire<sup>158</sup>, les cheveux en broussaille, le regard noir... »

Et la chère amie écrivait, écrivait, écrivait. Elle parlait avec abondance de sa santé, dont je me moquais bien<sup>159</sup>. Voici un échantillon :

« Ma santé — elle n'est pas brillante — l'estomac va bien maintenant, mais le foie par contre fait des siennes. Je vous assure que je ne suis guère en beauté. Je suis touchée par les ignobles choses qui m'ont été faites. Les déceptions morales me tuent absolument. Et ce qui vous a été fait m'est aussi douloureux. Aussitôt seule, je pense à ces ignominies... »

Elle me proposait d'aller la voir à Pornic. J'acceptai de m'y rendre pour deux ou trois jours, à l'occasion d'un voyage à Angers que je devais faire avant d'aller rejoindre ma famille. C'est la chose qui me coûte le plus à avouer, au cours de cette narration pourtant si douloureuse et si humiliante.

J'allai donc à Pornic. J'étais, me semble-t-il, dans cet état de demi-hallucination du soir où j'avais franchi la grille de Fontenay. Parfois, je sortais de ce rêve et je voyais alors le

---

<sup>157</sup> Création le 17 juin 1926.

<sup>158</sup> Note de VV : « S'il ignorait nos rencontres et notre correspondance, il enrageait des reproches qu'elle lui faisait à mon sujet : j'étais la pierre d'achoppement. »

<sup>159</sup> Note de VV : « Je crois que je simplifie trop, dans ce récit, les sentiments complexes qui m'agitaient au sujet de M<sup>me</sup> C... : je n'éprouvai pour elle, au début de nos véritables relations, aucune antipathie. Par dédain, j'avais jeté dans l'oubli ses algarades du début. Je l'aurais aimée, j'en suis sûre, si elle avait été différente, puisque c'était la grande passion de Léautaud. »



monde extérieur, la mer pâle, le bras d'eau qu'il fallait franchir pour aller à son chalet, la petite ville, le château de Gilles de Rais envahi par le lierre, sa maison qui ressemblait à toutes les autres, dispersées dans le voisinage, pas belle, encombrée et assez malpropre, comme l'appartement de Paris. Mais mon souvenir ne garde que des images presque sans lien, qui ont l'air de sortir du brouillard.

Les palabres commençaient dès le matin, les juxtapositions de faits, petits papiers à l'appui. Et cela se prolongeait fort tard dans la nuit. J'étais épuisée. Les repas avaient lieu à des heures extravagantes, le déjeuner à quatre heures, le dîner à minuit. Elle était seule au chalet.

On m'avait donné la chambre que Léautaud habitait pendant ses séjours, une sorte de grenier assez agréable, sur la table une plume d'oie dont il s'était servi.

Comment expliquer ce que je faisais là ? J'essayais de toutes mes forces de la trouver sympathique : c'était la femme qu'il aimait. J'y mettais toute la bonne volonté du monde, je ne pouvais pas. Je n'éprouvais à son égard aucune jalousie, sauf par brusques accès : nous n'aimions pas la même personne. D'ailleurs, pour elle, à l'entendre, il ne s'agissait pas d'amour ; elle n'en avait jamais eu pour lui. Elle prétendait aussi ne plus avoir avec lui que les rapports, disons « amicaux » qu'ils avaient eus autrefois, à cause et autour des bêtes. Je ne le lui demandais pas, certes, mais elle ne perdait aucune occasion de me l'affirmer : « Vous pensez, après ce qu'il nous a fait, à toutes les deux. » Cette association me semblait amère.

Je n'étais pas jalouse. Pourtant, l'idée qu'elle lui « fermait sa porte »<sup>160</sup> me causait du plaisir, en même temps que

---

<sup>160</sup> Note de VV : « C'était faux. Elle me mentait, elle aussi. Mais je l'aurais su alors que je n'en aurais pas beaucoup souffert, pour les raisons que je viens de dire. »

l'image de Léautaud devant une porte tour à tour ouverte ou fermée me donnait une grande pitié. J'étais la proie des sentiments les plus contradictoires qui m'assaillaient comme des vagues courtes une falaise à demi écroulée.

Je me souviens (je l'avais complètement oublié) qu'un jour que nous nous promenions ensemble sur le chemin de côte en surplomb<sup>161</sup>, j'ai eu la tentation de la pousser pour qu'elle tombe et se tue dans les rochers. Elle n'aurait pas opposé une grande résistance, maladroite qu'elle était et mal assurée sur ses jambes lourdes. L'instant d'après, je la voyais, non plus comme un obstacle qu'il faut supprimer à tout prix, mais sous son aspect habituel de femme assez ordinaire, volubile, et riant avec facilité. Il est vrai, d'ailleurs, que ce rire lui donnait beaucoup de charme.

Je sais bien que cette velléité de meurtre n'était qu'un coup de l'imagination<sup>162</sup>, mais l'impression que j'en eus fut si vive, et ma peur si grande ensuite, que j'évitai, le jour suivant, de refaire la promenade, malgré ses propositions réitérées.

Pornic, 8 juillet, au matin : « On me lit et on me commente ses lettres. On entremêle ces commentaires de phrases charmantes pour moi, mais les continuels retours sur les choses passées m'épuisent et cela m'agace qu'elle ne perde

---

<sup>161</sup> Note de VV : « C'est probablement l'image dont je viens de me servir qui a déclenché le souvenir. »

<sup>162</sup> Note de VV : « À plusieurs reprises, j'ai oublié dans quelles circonstances, mais cela se rapporte à la période que je suis en train de décrire, ou plutôt à celle qui va suivre, quand le mal d'amour tombait sur moi par accès comme un intolérable mal de dents, je pensais à faire tuer Léautaud par "un homme du milieu". Comment ? Là n'était pas la question. La question était de supprimer la cause de la douleur. "Il suffit d'être bien résolu", me disais-je. Ces imaginations extravagantes avaient sans doute sur moi l'effet d'un cachet d'aspirine. »

jamais une occasion de dire que rien ne pourrait le ramener à moi, même sa disparition à elle, tant il lui est attaché.

« Je voudrais m'en aller, me retrouver. Je n'ai rien à faire ici. Il lui écrit de longues lettres de son écriture droite et serrée : « Ma chère amie... Amitiés » (termine-t-il).

« On me dit encore : "Il était là, devant la cheminée, et moi assise sur cette chaise. Je lui disais combien il avait été ignoble à votre égard. Il n'a rien répondu et puis, brusquement, sans rien me dire, il est venu m'embrasser." (Je comprends très bien le sentiment qui la pousse à me raconter cela et elle sait que je le sais.)

« Elle ajoute : "Je ne comprends pas qu'il ne vous ait pas beaucoup aimée."

« Oh ! assez ! assez ! assez ! »

Je suis sûre encore maintenant qu'il n'y avait pas le moindre machiavélisme dans cette dernière affirmation. Elle pouvait me tromper, dans le récit des rapports qu'elle prétendait avoir — ou ne pas avoir — avec lui, et jouir vivement de cette tromperie, elle avait pour moi une espèce d'affection dont elle me donna par la suite d'indubitables preuves. Je vois qu'elle l'a beaucoup tourmenté avec "le souvenir de ce qu'il avait fait" Dans une certaine mesure, elle était sincère.

Je quittai Pornic comme il y arrivait. Je crois même que nos trains durent se croiser, quelque part<sup>163</sup>. Je pense qu'elle trouva beaucoup de plaisir à se dire, en le regardant : « Vous

---

<sup>163</sup> *Journal littéraire* : « Je pars ce soir, tout mon entrain un peu tombé, probablement sous la fatigue de tous ces préparatifs. Je ne sais non plus jamais à quoi je peux m'attendre, quand elle a ses locataires. »

ne vous doutez guère de la personne qui était là, hier »<sup>164</sup>. Mais j'en éprouvais, moi, beaucoup d'irritation et de colère contre moi-même.

Le Journal s'interrompt pendant près d'un mois. J'en sais bien la cause : j'avais honte de moi. Je recevais des lettres d'elle, longues, hâtivement écrites, souvent confuses, claironnantes comme sa voix. Ceci, par exemple, aussitôt après mon retour dans ma famille :

« Soyez contente, contente. Vous pouvez être assurée qu'on ne reviendra pas en août. Quel départ ! »

Je n'étais pas contente : j'avais honte. Mais je goûtais tout de même une espèce de paix : il était à Paris, elle à Pornic, séparés.

C'est alors qu'il fut menacé d'expulsion à Fontenay, à cause des déprédations occasionnées par ses animaux dans la maison qu'il habitait. Je rouvris le Journal pour le plaindre. Mais une campagne de presse se déclencha aussitôt en sa faveur. Pour la première fois, on parla longuement de lui dans les journaux, de son dévouement pour les bêtes abandonnées, de la pauvreté et de la dignité de sa vie. Je crois qu'il en éprouva beaucoup de joie. Quoi qu'il ait prétendu, il était toujours très heureux quand on parlait de lui. Et indigné quand on en disait du mal. Si tourmenté qu'il fût

---

<sup>164</sup> *Journal littéraire* au 23 juillet : « Rentré ce matin de Pornic où j'étais arrivé le lundi 12 au matin. Accueil charmant. Elle était sur la route à m'attendre. Sa maison parée pour mon arrivée. Grands baisers et tout de suite une séance. Nous avons eu ainsi huit jours fort agréables, elle montant le soir me rejoindre au premier, se mettant nue tout de suite, passionnée, ardente, s'empressant aux plus vives caresses, libertine au possible en gestes et en paroles, ne cachant pas son plaisir de m'avoir nu à côté d'elle. Merveilleuse, conservée comme elle est, son corps ayant gardé toute sa ligne, dans une combinaison qui ajoutait encore au plaisir de la voir ainsi. »

par les agissements de sa propriétaire, le bruit qu'ils causèrent lui fit plaisir. La chère amie choisit ce moment pour le tourmenter un peu plus, et je m'y associai, comme on va le voir tout à l'heure.

Qu'est-ce qui éveilla la méfiance du Fléau ? Une lettre de Léautaud, lequel était revenu de la tendresse à l'insolence ? « Vous comprenez, m'écrivait-elle, usant et abusant du pronom indéfini comme elle le faisait toujours, si bien que je ne savais jamais si elle parlait d'elle ou de lui, on a posé des conditions, le ton s'est haussé, la publicité (ce qu'on disait dans les journaux) a probablement rapporté, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'il y ait du nouveau. » Et, à ma complète stupéfaction, elle en perdait la tête, parlait d'aller le surveiller à Paris, se ravisait et, finalement, me proposa de lui tendre un piège, de le tenter par une lettre d'une prétendue admiratrice émue par ses malheurs. (Je l'avais fait une fois, au début de nos relations, je le lui avais raconté, elle ne l'avait pas oublié.)

J'ai honte, mais j'acceptai. Je rédigeai avec soin un message compatissant, j'offris — si l'expulsion se produisait — un asile provisoire. Je fis copier et envoyer la lettre par une amie qui habitait Le Mans, à qui je ne donnai pas d'autre explication que celle d'une farce sans importance « à quelqu'un qui l'avait bien mérité ».

Aujourd'hui, je ne peux pas penser à cela sans tourment et sans un grand remords : m'être servie, pour lui écrire, de cette expulsion possible, alors que je le savais si mal armé pour se défendre, avec toutes les bêtes dont il avait la charge, et si bouleversé par la rupture de ses habitudes. Il est probable d'ailleurs que cette honte et ce tourment prirent de la force par la suite. Sur le moment, j'étais trop agitée de sentiments divers pour en avoir une conscience nette.

Il répondit aussitôt :

« Madame,

« Je suis au Mercure tous les jours, de 10 heures à midi, et de 3 à 6 heures du soir, sauf le samedi après-midi, à moins que vous ne choisissiez ce jour-là et me préveniez. Avec mes hommages. »

Et à une seconde lettre plus explicite :

« Madame,

« Je vous remercie infiniment de la proposition que vous voulez bien me faire et de façon si aimable. Rien de nouveau pour le moment. J'attends la visite de l'expert.

« Je vous répondrai bien mieux de vive voix sur tout ce que vous désirez savoir. Mes hommages. »

J'eus une satisfaction immédiate : la surprise de « ma chère amie » qu'elle essaya de masquer sous un flot de paroles. Cette surprise fut d'autant plus vive qu'elle se produisit au moment où il recommençait à la supplier tendrement. Et ne lui avait-il pas dit (elle ne m'avait pas fait grâce du petit papier soigneusement découpé où la chose était inscrite) : « Si je reçois des lettres d'une certaine manière, je m'engage *sur l'honneur*, à vous les montrer, à vous les envoyer. »

Il ne prit même pas la peine d'attendre la réponse à sa seconde lettre. Il envoya un télégramme à la dame veuve et généreuse : « Serai au Mans, espère vous voir<sup>165</sup>. » L'officieuse amie qui servait de boîte à lettres, un peu ahurie, m'adressa cette dépêche en déclarant qu'elle quittait la ville pour une semaine, tant elle craignait de se trouver en face d'un monsieur inconnu.

Je griffonnai d'une plume rageuse *imbécile* en travers du papier bleu et essayai d'imaginer son voyage, tel qu'il avait dû se produire, son arrivée dans cette ville où il n'avait ja-

---

<sup>165</sup> De quel affolement témoigne un pareil geste ?

mais mis les pieds jusqu'alors, son dépôt inquiet devant la porte close son retour à Paris (c'était le 15 août). Quant à « ma chère amie », elle en perdit la voix.

Peut-être le soupçon du piège lui vint-il dès qu'il se retrouva dans sa maison ? Quatre jours plus tard, sans prévenir, sous le coup de l'affolement — si la chère amie apprenait cela ? — il s'en fut à Pornic<sup>166</sup>.

Lettre de M<sup>me</sup> C..., 19 août : « Quel coup, ce matin, en sortant, d'apercevoir le personnage dans le chemin. Heureusement qu'hier soir, par précaution, j'ai rangé toute la correspondance, étalée sur la table... C'est formidable ! Dans la crainte d'avoir été vu dans le train et que je ne l'apprenne, il a osé me raconter qu'il s'était embarqué samedi soir pour Pornic et n'était allé que jusqu'au Mans. La crainte d'être mal reçu l'avait décidé à rebrousser chemin. Soyez tranquille, cette histoire est du nanan<sup>167</sup>. »

Elle le reçut fort mal, s'en vanta longuement et le renvoya.

---

<sup>166</sup> Le *Journal littéraire* est muet entre le 23 août, où nous lisons : « Rentré hier soir dimanche d'un séjour de quatre jours inattendu à Pornic. Arrivé mercredi matin. Reparti hier dimanche matin. Tout s'est bien passé. Grandes marques sans qu'elle le veuille de passion et de chagrin. »

<sup>167</sup> Note de VV : « Elle m'envoya par la suite, suivant son habitude, un extrait découpé d'une lettre de L. qui était arrivée moins vite que lui à Pornic : "Savez-vous que j'ai pris le train pour Pornic ce soir-là et qu'à mi-chemin, mon chagrin débordant, l'incertitude sur la façon dont j'allais être reçu, j'ai changé de train et je suis revenu. Le dimanche matin, à 8 heures, j'étais chez moi, ayant raconté à Marie que j'étais allé voir Rouveyre. Imaginez l'état dans lequel il fallait que je fusse pour agir ainsi. Ce dimanche, j'ai essayé de dormir toute la journée, pour échapper à mes pensées. Quelles heures j'ai passées dans la nuit de samedi à dimanche... (Commentaire de M<sup>me</sup> C... : "Quelle rouerie immonde !") à penser à la façon dont vous me traitiez... »

21 août : « Il part ce soir, mais dans quel état ! Avec quel moral ! Quel aplomb ! Quelle rouerie ! Quelle fatuité ! À cinquante-cinq ans, sans dents, s'en aller à des rendez-vous d'amour !

C'est alors que je mesurai vraiment, et l'amour que Léautaud avait pour elle, et la laideur de ce que j'avais entrepris. « Le pauvre homme ! » ne cessais-je de répéter avec un grand serrement de cœur. (Je m'aperçois, en transcrivant, que c'est l'exclamation d'Orgon parlant de Tartuffe. Cette coïncidence l'aurait-elle fait éclater de rire ? J'en doute.)

La chère amie, mise en goût, ne voulut pas s'en tenir là. Deux jours après, nouvelle lettre d'elle :

« Il faut absolument pour terminer cette affaire qu'il reçoive une lettre qui l'oblige à se voir dans son fumier et qu'il ne se doute pas de l'origine. Si vous suivez bien mes conseils... Quel hypocrite !... Quel roué !... Il faudrait terminer l'affaire par une lettre dans laquelle on lui dira, en même temps que l'aveu du coup raté, tout le mépris qu'on a pour lui. Il faudrait que la personne ait l'air d'être au courant de toutes ses saletés par quelqu'un du Mercure. »

Cette lettre m'horrifia. Je refusai net, déclarant mon dégoût pour de semblables manœuvres et les remords que me causait le voyage du Mans. Je voyais réapparaître la femme, des premières rencontres, celle qui était venue trouver ma concierge, le roman-feuilleton dans toute sa beauté, et je reculai comme un cheval qui a peur. Elle revint à la charge. J'étais toute hérissée de répulsion. Elle le sentit et reprit ses flèches, m'envoyant, c'était une manie, des passages de ses lettres à lui qu'elle découpait aux ciseaux, rayant parfois les mots trop crus. Quand j'ouvrais les enveloppes, les petits papiers jaunes couverts de l'écriture de Léautaud s'échappaient de tous les côtés. Elle voulait prouver sans



cesse : qu'il l'aimait, d'une part, de l'autre « qu'elle lui tenait la dragée haute ». Elle enflait une voix de justicière :

« Croyez-moi, j'ajoute à mon sens si juste, si précis des réalités, une expérience qui bénéficie encore d'une grande observation. Il n'est pas possible de faire tant d'abominables choses sans les payer, hélas ! sous une forme encore douce... ! »

Elle aiguissait sa meilleure pointe : « Est-il heureux et fier, l'imbécile, de faire souffrir » (c'est de moi qu'il s'agissait, j'en criai de rage). Je l'adjurais de lui dire que nous nous voyions et de laisser enfin les récriminations, les ruses et les pièges, de quitter cet affreux climat.

*Journal, 24 août* : « M<sup>me</sup> C... me dégoûte, à la lettre, elle me rend malade. Si une réconciliation n'est pas possible<sup>168</sup>, je cesserai absolument de la voir.

« Plus je vais, plus je trouve de ressemblance entre lui et moi, jusque dans cet attachement insensé que j'ai pour lui, dans celui non moins fou qu'il a pour elle.

« Je ne comprends rien à leurs histoires. Je pars demain pour Paris, le cœur navré. »

---

<sup>168</sup> Note de VV : « Avec lui. Je caressai le rêve de m'en faire un ami ! Toujours le même malentendu, et mon refus d'accepter une proposition qu'il répétait sans cesse et que je voyais (que je croyais voir) démentie par les lettres passionnées qu'il adressait à sa maîtresse : "Il n'y a dans l'amour que le physique !" »



## Chapitre IX — La Délivrance

J'allai chercher une nouvelle chambre pour l'automne, car l'idée de trouver l'appartement des deux dernières années et ces endroits tout autour du Mercure, par lesquels j'avais erré, le jour et la nuit, me faisait horreur. Pendant fort longtemps, dix ans peut-être, je ne voulus jamais passer par la rue que j'avais habitée et revoir la porte étroite et cintrée qu'il avait franchie avec moi, les soirs où nous revenions ensemble de Fontenay.

Dès mon arrivée, en ces derniers jours d'août, la beauté de Paris, l'air cristallin qui annonce l'automne, les arbres roux bien avant ceux de la campagne, des odeurs propres à la ville et que je respirais avec avidité, me tournèrent la tête.

Ces sensations me rappelèrent si bien mon premier automne parisien, alors que, jeune provinciale enivrée de littérature et déconcertée par l'approche de l'amour, j'allais le voir au Mercure ou le rejoindre au Luxembourg, elles me tombèrent dessus avec une telle force que je me mis encore une fois à reformer l'image de Léautaud. Je me dis que ce que j'avais aimé en lui, c'était le Parisien, c'est-à-dire l'attrayant étranger pour la campagnarde que j'étais. Je compris que si j'avais manifesté si peu de curiosité réelle pour les parties de sa vie que je ne connaissais pas, c'est que ce « mystère » soigneusement entretenu par moi, qui dépendait de moi, dans lequel je pouvais loger tout ce que je voulais, convenait à mon exaltation et nourrissait mes rêveries. La « déesse inconnue » n'avait pas échappé à cette cristallisation.

C'est le Parisien que je me repris à aimer violemment, mais surtout l'écrivain de Paris, qui ne se trouvait à l'aise que dans les rues sans arbres, dont il connaissait toutes les boutiques, et qui était né et avait passé son enfance au pied

de Montmartre, dans ce quartier Bréda qu'il évoquait alors dans les chroniques douces-amères des *Nouvelles Littéraires*.

Et je savais que je souffrais bien plus d'être séparée de l'écrivain que d'imaginer l'homme qui était mon tourment dans les bras de sa bien-aimée.

J'avais reçu de lui, avant mon départ, un court billet dans lequel il déclarait n'être allé au Mans que « pour me dire des choses que je n'avais pas volées » Il avait donc compris que c'était à moi qu'il devait cette mésaventure. Même sous cette forme, l'invective (qu'il m'avait si bien appris à connaître), c'était tout de même un lien avec lui. Il n'était pas question cependant d'essayer de lui parler. Une loyauté tacite à l'égard de M<sup>me</sup> C... m'en empêchait résolument, malgré le mépris que je commençais à éprouver pour elle et pour ce que j'appelais « tout son sale trafic » Mais personne ne pouvait m'empêcher de le voir sans qu'il s'en doute et je me mis à en rechercher avec soin toutes les occasions pendant ce bref séjour à Paris. Je poussai même la folie jusqu'à louer une chambre dans un hôtel de la rue Crébillon, dont la fenêtre donnait sur le Mercure<sup>169</sup>. J'en fus punie sur-le-champ, car les punaises ne me laissèrent pas de répit. Et plus encore, le lendemain matin, à sa vue qui me donna une émotion jamais encore ressentie si violemment, les jambes brisées, le cœur dans la gorge. Il semblait attendre quelqu'un. Il n'en fallut pas davantage pour m'imaginer que c'était peut-être moi (mais comment aurait-il su que j'étais à Paris ?), que sa dernière lettre voulait peut-être esquisser un rappro-

---

<sup>169</sup> La rue Crébillon part de la rue de Condé, à hauteur du numéro vingt et s'en éloigne légèrement pour rejoindre la place de l'Odéon, devant le théâtre. Comme les immeubles des deux côtés de la rue ont la même hauteur et que l'immeuble du Mercure est un peu plus bas, le fait de « donner sur le Mercure » n'est une figure de style.

chement, qu'il en avait assez de sa chère amie. Ou peut-être, sachant si bien l'effet que nos anciennes relations avaient produit sur elle, se disait-il que c'était le seul moyen de la ramener à lui, furieuse et jalouse.

L'imagination ainsi excitée par sa vue, par les regrets, par la représentation de ses tourments continuels, je me mis à désirer la mort de cette femme et j'organisai ma vie avec lui, nous logeant au Palais-Royal, avec « ce petit salon bien chaud » qu'il souhaitait si fort, parce que Stendhal l'avait souhaité lui-même, toutes les bêtes à la campagne avec sa bonne. Il me fallut un énorme effort sur moi-même pour rejeter toutes ces rêveries, trouver la chambre de la rentrée scolaire et repartir le plus vite possible, une résolution très nette déjà formée que je mettrais à exécution dès mon retour à la campagne.

Sur le chemin de la gare, je le rencontrai, cette fois tout à fait inopinément. J'en fus tellement surprise que j'éclatai d'abord d'un rire niais. Nous nous regardâmes longuement sans baisser les yeux. Puis l'esquisse d'un sourire apparut sur ses lèvres et je crus qu'il allait me dire : « Où vas-tu donc ? » Je m'enfuis, mais pour m'asseoir sur ma valise aussitôt après, tant j'avais le souffle coupé.

Rentrée dans ma famille, je trouvai non pas un, mais plusieurs billets de M<sup>me</sup> C... Mon séjour à Paris l'avait inquiétée. Et moi, j'avais plus souffert pendant ces trois ou quatre jours que pendant tous ces derniers mois. Il fallait en finir et d'abord faire place nette avec elle. Je lui retournai toutes ses lettres, les petits papiers innombrables couverts par l'écriture de Léautaud, les lettres et le télégramme qu'il avait adressés à la « Dame du Mans », la lettre de menaces voilées qu'il m'avait envoyée. Je copiai seulement quelques extraits de sa correspondance pour le cas où je voudrais faire un portrait d'elle, plus tard. Quel soulagement quand le paquet fut

expédié. J'attendis quelques jours pour être bien sûre de ma volonté, pour réfléchir encore : l'effet que m'avait causé la vue de Léautaud, son pouvoir sur mon corps tremblant m'affolaient, m'humiliaient, me mettaient en rage : mais c'était un fait que je ne pouvais pas nier. Elle ne l'aimait pas, elle ne pensait qu'à se venger, elle l'avait écrit cent fois. Il souhaitait le repos et la sécurité pour continuer son œuvre d'écrivain. Car c'était là le plaisir essentiel de sa vie, celui auquel il aurait tout sacrifié, il l'avait répété et répété.

« Rendez-le-moi », lui dis-je.

Au fond, je savais bien ce que cet appel allait déclencher, je n'en eus aucune surprise. Mais je voulais, encore une fois, aller jusqu'au bout. La délivrance n'aurait lieu qu'à ce prix.

Ce fut d'abord un énorme flot de paroles. Je la sentais, à la lettre, perdre la tête. Dans la hâte qu'elle eut de me blesser, de bien me prouver que pour rien au monde elle ne lâcherait « son confesseur et son martyr », elle commit tant de maladresses qu'elle me rendit la tâche assez facile. Non pas tout de suite, d'ailleurs. Car elle commença par me rappeler le plus cruellement qu'elle put toutes les circonstances de ma rupture avec son amant, concluant : « Vous avez été imprudente, c'est votre faute si ma vie est empoisonnée. Encore une fois, je la suppliai de comprendre mes véritables motifs. Il s'agissait bien de cela. Lisant ses lettres, j'avais l'impression de l'entendre siffler. « Ah ! vipère ! vipère ! », me disais-je (mais j'exagérais) :

Mardi 23 septembre « Je ne l'aime pas, décidément, cette femme. Elle ment, j'en suis bien sûre. Faut-il être le pauvre Léautaud pour ne pas l'envoyer promener. Et comme elle me blesse (bien fait pour moi !) Elle me fait un compte rendu de sa dernière visite à Pornic. Voyons, cela fait deux, trois, quatre fois qu'il va la voir. Il est malade, il tousse, il a des points de côté. Elle lui a mis des ventouses et pendant qu'il

était immobilisé dans la cuisine, son veston pendu dans le vestibule, elle a inspecté ses poches !... Elle m'envoie aussi les extraits d'une lettre qu'il lui a adressée après notre rencontre à Paris, au début de septembre. Il ajoute (dit-elle) qu'à son âge, *on* doit bien comprendre qu'*on* ne quitte pas une liaison pareille pour une bagatelle... »

(Ces extraits qu'elle m'envoyait n'étaient pas tous de la main de Léautaud. Comment pouvait-elle croire que je me laisserais prendre à une si grossière contrefaçon ? De plus, je connaissais sa façon d'écrire, à lui, et bien qu'elle l'imitât, sans doute inconsciemment, mon oreille exercée devinait le faux.)

« ...Elle assaisonne ses discours de plaintes et de réflexions ridicules sur sa santé : « Je me suis pesée... » Elle dit : « Il n'écrit rien sans me montrer les brouillons ! » Hum ! bien difficile à croire<sup>170</sup>. Si c'est vrai, comme je le plains, car c'est une déchéance de plus et un asservissement qui le lie jusqu'à la mort<sup>171</sup>. Mais cela m'étonnerait, elle ment. »

Je le lui dis, dans ma dernière lettre, ce qui la suffoqua ; je lui dis aussi ma résolution définitive de cesser tout rapport avec elle.

*Journal* : « Elle avait compté sur moi pour que, tout en me maintenant résolument dans la coulisse, je l'aide à le faire souffrir. Et Dieu sait si elle s'y entend ! “Vous verrez mes grands projets !” Sûre de moi, d'abord, elle m'envoie les témoignages des “douches” successives qu'il reçoit. Mais que je tente un rapprochement désespéré, alors tout change : “Ah !

---

<sup>170</sup> Note de VV : « Les brouillons de ses articles. Elle voulait dire par là que, plus jamais, il ne recommencerait un papier comme celui des Veuves. »

<sup>171</sup> Note de VV : « Il faut l'extrême jeunesse pour parler ainsi de la mort hors de propos. »

non, vous ne l'aurez pas. Sachez que, même si je mourais, il ne vous reviendrait jamais !”

« Ce que peuvent la vanité, la prétention d'une femme, qui est la plus forte et qui entend bien le rester, est inimaginable...

« Pas de comédie. Je préfère les laisser, ne plus jamais entendre parler d'eux. Je n'ai plus d'espoir. Jamais elle ne consentira à me le laisser, et quant à compter sur une mort opportune... »

Je la priai donc de faire le silence. Elle ne se tut que lorsqu'elle vit bien que je ne répondrais plus. Je ne pouvais, malgré mon chagrin, m'empêcher de rire souvent de ses expressions. Je ne peux pas non plus, malgré la dernière flèche qu'elle me décocha (ou crut me décocher), relisant son dernier message, m'empêcher de sentir, mêlée à la fourberie feutrée qui la caractérisait si bien, une espèce de sympathie dont la sincérité était évidente. Elle ne me fit plus jamais de mal.

« ...Depuis janvier, je n'ai eu un reproche à lui faire, j'entends dans le caractère, habituellement si difficile, sans que je lui demande quoi que ce soit, tendant de lui-même à dire tout — mettons l'histoire du Mans mise à part —, mais j'avais tout fait pour qu'il réponde. Et la vie, je l'ai promis, reprendra son cours à la rentrée. La vie que je lui ai faite — pour vous — ne peut continuer. L'empoisonnement sera toujours là. Il est d'une inconscience sans nom, convaincu que devant tout ce qu'il sera ces choses s'effaceront — l'aventure, oui — mais les dessous, la rouerie, le double jeu, jamais. Et cependant, quand il n'était pas sincère, ce n'était pas chez moi... Je garderai de vous, en dépit de tout, un souvenir attendri. Si vous saviez comme j'ai le cœur gonflé en vous écrivant ceci. Mes larmes parlent. Adieu, adieu, charmante petite. N'oubliez pas que j'ai été, que je suis encore la femme la



plus droite, la plus généreuse qui soit. Je comprends et pardonne toutes les faiblesses : il faut que je pardonne aussi à ce malheureux, à ce malade qui a tant souffert par moi ! »

(J'avais envie de rire et de pleurer, de rire surtout, devant tant d'outrecuidance et d'emphase.)

Je m'installai de nouveau à Paris. Je n'habitais pas très loin de la gare du Luxembourg, mais je me tins parole : je ne passais jamais par là, pas plus que par les rues autour du Mercure, et ceci pendant des années.

Mardi 6 octobre : « J'ai l'impression de recommencer à vivre, de recommencer autre chose. »

Pourtant, il me fallut un long temps avant de ne plus sentir ma blessure. Aujourd'hui encore, le point douloureux est là, quoi que je dise. Je n'en éprouve plus, il est vrai, que de la colère et de l'impatience.

Ce dernier automne dont je parle, il continuait à former le fond de mes pensées. Tout me le rappelait. S'il m'arrivait de respirer une odeur qui était liée à ces deux années de souffrances, une certaine odeur de cigarette, par exemple, j'avais une violente envie de courir dans la rue, d'aller à lui, de faire n'importe quoi de fou, quitte à mourir. Un jour, je vis une adaptation du *Lac Salé* de Pierre Benoît<sup>172</sup> qu'on jouait au Théâtre des Arts et j'écrivis au retour :

« L'Annabel Lee du Lac Salé est retournée vivre avec l'autre femme. L'actrice qui en tenait le rôle (elle avait un joli visage au nez fort, une voix grave, un peu rauque) disant : « Méchant, surnois et avide, je l'aime, je l'aime, je l'aime », avec cette voix-là, humiliée par l'autre et deux fois humiliée, comment ne pas me reconnaître ?

---

<sup>172</sup> Pierre Benoît (sans accent sur le i), *Le Lac salé*, Albin Michel 1921, 317 pages. Pierre Scize en a composé une adaptation théâtrale en 1926.

. . . . .

« Pourquoi l'avoir appelé Léautaud ? Ce n'est pas Léautaud, c'est *lui*. Il n'y a que *lui*, encore, maintenant... Je suis impuissante, blessée, je souffre. Et que Dieu me pardonne mes contradictions. »

Une promenade solitaire à Port-Royal-des-Champs, par le plus lumineux, le plus beau des dimanches de l'arrière-automne, m'aïda à reprendre mon équilibre d'une façon dont le souvenir reste pour moi bouleversant. Non, l'expression n'est pas assez forte. Ce jour-là, le magnifique monde extérieur fit de nouveau et pour toujours irruption dans mon âme.

(« Je suis un corps rempli d'images, de très belles images. Elles ont sur moi une influence souveraine. Ce sont elles qui me donnent du courage et la certitude que je ne vis pas en vain, que je saurai m'en servir. »)

Ce n'est pas mon portrait que je peins, mais lui, tel que je l'ai vu. Je n'ai plus grand-chose à en dire.

Vers la fin de l'année, un journal littéraire le proposa pour l'Académie Goncourt. Je souhaitai ardemment son élection et je me remis à penser à lui sans cesse, pendant des jours et des jours.

Une autre fois, M<sup>me</sup> C... exprima le désir de me rendre mes lettres, que je lui avais laissées par dédain. Elle voulut me les apporter elle-même. Je suppose qu'elle souhaitait me revoir et qu'elle était curieuse de mon nouveau domicile. Mais j'évitai soigneusement de me trouver chez moi, et elle dut laisser le paquet chez la concierge. Je brûlai le tout aussitôt. Elle recommença à m'écrire. Je n'en comprenais pas très bien la raison, sinon le besoin de refaire son apologie. J'ai dit qu'elle ne me causa plus aucun mal. Je voyais trop bien dans son jeu. Et comment ce qu'elle écrivait pouvait-il

m'atteindre ? Elle revenait encore une fois sur le passé, expliquant, commentant, parlant de la nécessité qu'il y avait à ce que je sache tout (je me moquais bien de ce qu'ils pouvaient faire ensemble) :

« Vous aviez manifesté une certaine surprise de n'être pas préférée et nous avons ri sur le dos de la jeunesse. En réalité, vous ne connaissez pas la personne sous son véritable aspect, vous ne l'avez vue que malade, amaigrie — combien changée (la santé est heureusement revenue) — et toujours sous l'empire de la colère et de l'indignation, ce qui ne met pas en beauté, tant s'en faut. Dans un autre domaine, mille occasions de savoir ce qu'elle vaut, et puis la vérité, vingt ans n'est pas absolument l'âge de la rectitude du jugement. Vous seriez certainement bien surprise si vous appreniez la réputation qu'on lui fait dans différents domaines et dans un monde qui n'est pas le dernier... »

Je lisais, stupéfaite malgré l'habitude que j'avais d'elle : « Incroyable ! Est-il possible qu'il ait pu aimer une pareille créature ? »

Cette lettre me donna pourtant le désir de le revoir, à son insu bien sûr. L'expérience fut si douloureuse que j'en perdis le goût pour toujours

16 décembre : « Transie et brûlante, claquant des dents et traversée de frissons, voici le beau résultat de ma tentative de ce soir : je l'ai attendu près du métro Danton<sup>173</sup>. Quand je l'ai deviné de loin, à sa longue cape, au mouvement rythmé des deux bras tenant les sacs... Seigneur ! Il m'a paru plus grand, plus mince, l'air triste.

« Je l'ai suivi. En grimpant la rue pour rejoindre les ombres propices des galeries de l'Odéon, j'essayais

---

<sup>173</sup> Il n'y a jamais eu de station de métro Danton à Paris. VV pense vraisemblablement à la station Odéon.

d'imaginer son départ de la rue Dauphine : il s'est décidé : allons ! il a jeté un regard inquiet sur le froid du dehors, il a quitté ce lieu confortable et chaud (et malpropre), l'appartement de sa vieille maîtresse. L'a-t-il embrassée ? Il l'a quittée soucieux, peut-être, ou attendri d'une amabilité qu'elle a eue, peut-être ? Il l'a quittée un peu moqueur, sur un mot cinglant ou désabusé, ou peut-être une phrase triste ? C'est son Habitude, sa Tendresse, sa Passion, cette femme qu'il connaît de toutes les manières, cette femme...

. . . . .

Sa puissance sur moi ne cessera donc jamais ? La réalité est là, que je ne peux pas nier : je l'aime aussi fortement que l'année passée puisqu'il suffit que je le revoie pour que mon corps en soit si misérablement secoué.

Gide a raison : Je mourrai sans avoir rien compris à mon corps. »

Ma mère vint passer avec moi les fêtes de Noël, comme elle l'avait fait l'an passé. Au cours de nos pérégrinations par les rues, un soir, il nous dépassa sans nous voir, sur le trottoir :

« Maman n'a pas su que le monsieur qui nous devançait et qui portait sur la tête une si drôle de calotte ronde, en laine... Mais ceci, dont j'aurais saisi le piquant tout de suite, il y a un an, m'a laissée insensible. Je mens : j'avais tant d'émotion que je claquais des dents et maman s'en est aperçue.

Quelle drôle de silhouette il avait avec sa nouvelle calotte. Il accepte donc d'être un vieil homme ?

. . . . .

Encore une lettre de cette femme. Si je la revois, les palabres recommenceront. Pourquoi ne me laisse-t-elle pas tranquille<sup>174</sup> ?

Aujourd'hui, est-ce parce que je l'ai revu si vieux, proche de la fin<sup>175</sup>, je n'ai plus la force de songer à un retour possible, je n'ai surtout aucun désir de la rencontrer, elle, même pour apprendre quelque chose sur eux, même pour savoir, savoir.

. . . . .

À l'étage en dessous, on jouait tout à l'heure un air violent qui m'a donné la nostalgie de la mer, en hiver...

Ne pas pouvoir tout saisir à la fois de ce qu'on a vu, senti, pensé. Ne vivre, et ne revivre, que par fragments, quel chagrin.

Dimanche 30 janvier : « Je suis allée voir jouer La Vagabonde<sup>176</sup> : une Colette avec un visage jeune, inconnu. Il m'a paru que ce visage était plus mince et plus éclatant. Oui, c'est bien cela : c'est cet éclat du visage et des yeux qui m'a frappée, malgré son corps lourd (je suis allée la voir dans sa loge, elle mangeait des fruits, elle ne cachait vraiment rien de ce corps là). Elle me semblait plus femme, plus proche que

---

<sup>174</sup> Note de VV : « Quel besoin avait-elle de me revoir ? Encore maintenant, je ne peux pas me l'expliquer. Peut-être parce qu'il avait repris du champ avec elle, depuis ce misérable été ? »

<sup>175</sup> Note de VV : « Il avait encore trente ans à vivre, exactement. »

<sup>176</sup> Pièce adaptée de son roman (Ollendorff 1910) par Colette, avec la collaboration de Léopold Marchand. Cette pièce a été créée au théâtre de la renaissance le trois février 1923 et reprise en 1927 au théâtre de l'Avenue (des Champs-Élysées), au cinq rue du Colisée où l'a vue VV. On se souvient que dans sa chronique dramatique du premier avril 1923, PL s'était plaint de ne pas avoir reçu de *service* pour assister à la représentation.

dans « Chéri<sup>177</sup> » où elle est vraiment trop — comment dire ? — maternellement animale.

« Enfin, pour dire la chose, hélas ! la plus importante, nous nous sommes revues<sup>178</sup>, sa chère amie et moi. C'est elle qui m'a surprise dans la rue, sous la pluie. Elle me cherchait, visiblement. Elle s'était parée avec soin : chapeau de feutre sur ses cheveux blancs, manteau élégant, écharpe de laine écossaise, souliers fins. Dans ce désir si ostentatoire de se faire belle, dans sa volubilité, dans cette façon de trouver dans mes paroles une menace (parce que j'élevais un peu la voix, agacée), ah ! je l'ai bien reconnue. Que de choses consolantes elle m'a dites sur lui, sans s'en rendre compte. D'abord, au sujet de sa sécurité matérielle, puis de sa littérature qui l'occupe tant depuis que le premier volume de ses *Chroniques*<sup>179</sup>, paru, a été bien accueilli. Comment ne pas me réjouir de ces nouvelles ? Comment peut-elle imaginer qu'elles puissent me déplaire ? (car elle ne me les dit visiblement que pour cela). J'ai aussi un grand plaisir secret à constater, grâce à elle, et sans qu'elle se doute de la joie que j'en éprouve, que son travail seul compte, en ce moment. Combien de temps dureront ces heureuses dispositions ? Elle me dit (il faut voir son air à ce moment-là et le regard vif qu'elle me jette) : "Comment faire pour lui procurer une liberté relative ?" Je réponds : "Mais qu'il quitte le Mercure !" Alors, elle a ces paroles qui révèlent la connaissance qu'elle a de lui et qui retentissent douloureusement dans mon âme : "S'il n'allait plus au Mercure, il serait perdu, il dormirait toute la journée."

---

<sup>177</sup> Comme *La Vagabonde*, *Chéri*, paru chez Fayard en 1920, avait été adapté pour le théâtre par Léopold Marchand et avait été créé au théâtre Michel le 13 décembre 1921. Il est surprenant que VV ait pu assister à cette pièce à cette époque.

<sup>178</sup> Note de VV : « Pour la première fois depuis mon départ de Pornic, plus de six mois auparavant. »

<sup>179</sup> Note de VV : « Le Théâtre de Maurice Boissard. »

« Elle ne se rend pas compte de l'effet sur moi de ce qu'elle vient de dire. Cet homme, qui ne sait pas résister à sa paresse et qui tombe dans le sommeil pour éviter de vivre, je le reconnais : c'est l'homme que j'ai aimé, que je suis allée trouver chez lui par de tristes dimanches, l'homme que j'ai voulu consoler, guérir de sa misanthropie, faire travailler, à qui j'ai voulu donner mon âme. Il racontait : "Quand j'étais jeune, pour ne plus penser, je passais plusieurs jours à dormir." De même, quand il est revenu du Mans, il s'est couché, il a essayé de dormir...

« Elle continue, ou plutôt elle recommence "Ses saletés, ses indécrottes !" Je l'arrête "Que m'importe !" Ce ne sont pas ces aveux, vrais ou faux, qui me donnent la paix, mais son impuissance à agir sur lui, que toutes ses paroles dévoilent.

« Rien de ce qu'elle dit, ses affirmations catégoriques, sa ridicule prétention ne peuvent lui plaire, ce n'est pas possible.

. . . . .

« Le séjour de mon père a empêché que je la revoie tout de suite : elle le désirait et moi, déconcertée par cette rencontre imprévue, mal préparée à la riposte, j'ai accepté pour reprendre l'avantage. C'est jeudi qu'a eu lieu cette nouvelle entrevue. Elle a supplié, juré sur la tête de son mari qu'elle n'avait que de bonnes intentions. Elle a dû entendre tout ce que je pense d'elle, mieux, y acquiescer : sa prétention, son manque de tact, son manque de pudeur. Cette fois, j'avais tout mon temps, tout mon calme, et je me suis fort bien rappelé tout ce que j'avais à lui dire. Je regardais son dos voûté, sa peau violette et plissée sous les yeux. Ah ! femme comme moi — certes, hélas ! — mais vieille, vieillie, mauvaise, tu es la plus misérable parce que je suis jeune.

« Elle ne veut pas lui dire la vérité (sur nos rapports), elle prétend que sa santé est compromise, elle me ment gauche-

ment et elle s'aperçoit que je m'en aperçois. J'ai bien du mal à ne pas faire éclater mon allégresse. Ah ! qu'elle se marie avec lui, maintenant, que m'importe<sup>180</sup> ! Elle dit que pour la visite de l'expert<sup>181</sup>, il a acheté des tapis et des glaces et des flambeaux, mais que cela ne lui fait aucun effet. Là-dessus des déclarations volubiles sur son manque de sens artistique. Et son goût à elle, il est meilleur ? Sans doute a-t-elle raison quand elle dit que rien ne peut lui donner de plaisir, rien, rien, qu'il est occupé de lui seul et sans cesse malheureux et qu'il convient lui-même qu'il n'est pas à prendre avec des pincettes. Ce que je voulais de toutes mes forces, c'était secouer son apathie et donner de la flamme à qui n'avait jamais brûlé.

« Puisque nous devons nous revoir, une dernière fois, j'espère, je tâcherai de lui arracher la promesse d'avouer enfin à Léautaud quels ont été nos rapports, que je suis allée à Pornic, qu'elle a été au courant de cette histoire du, Mans — de connivence serait mieux dire, l'instigatrice mieux encore. Pourquoi ne veut-elle pas dire la vérité ? »

Lundi 31 janvier « Oui, pourquoi ne veut-elle pas lui dire la vérité ? Parce qu'il n'aurait plus confiance en elle (il n'a aucune confiance en elle), parce qu'elle craint son jugement « Les deux dindes », dirait-il. Pour bien prouver qu'elle sait tout, il faut qu'elle avoue : « Je l'ai lu en cachette, les voisins m'ont renseignée, mon concierge m'a documentée, etc., etc. » Ah ! assez ! assez !

« Que de choses je devrais noter : sa manière de donner à tout propos des conseils médicaux ou de formuler des avis péremptoires : « L'albumine vous guette, mon cher ! » et à moi : « C'est du Pascal, hein ? Inclinez-vous. »

---

<sup>180</sup> Note de VV ; « Elle prétendait qu'il le lui proposait quotidiennement. »

<sup>181</sup> Note de VV ; « Toujours à cause de l'expulsion dont il continuait à être menacé. »



« Et ceci encore, qui date des premières rencontres de l'année dernière, et dont je ne peux pas m'empêcher de rire, en y repensant : le recul terrorisé qu'elle a eu, un soir, parce que je faisais un mouvement plein de pétulance. Et cette fois où elle a cru lire une menace dans une de mes lettres, si bien qu'elle a été sur le point — elle me l'a avoué plus tard — de prévenir ma famille ou de courir au commissariat ! Et ce jour où elle est venue comme une folle chez moi, croyant, ou feignant de croire, qu'il m'était arrivé un accident. Ne me trouvant pas, elle est partie dare-dare pour Fontenay, moins pour chercher son fameux panier que pour constater que je n'y étais pas. Incroyable ! Et ces deux vieux qui parlent de leur mort : "Mais attention, vous mourrez peut-être avant moi !" Et ce faux ménage : le fauteuil et la bergère, l'un en face de l'autre...

« Voir d'autres gens, d'autres figures. Laisser tomber tout ce passé. Je suis délivrée, maintenant, j'en suis sûre.

*Jeudi 24 février*, dans l'après-midi : « Je suis maintenant guérie, je puis enfin l'écrire. Je vis comme s'il n'y avait jamais eu d'amour dans ma vie. La dernière rencontre que j'ai eue hier avec M<sup>me</sup> C... — bien à contrecœur — a brisé les derniers liens qui me serraient encore.

« Je sais et je sens qu'il m'appartient de refaire ma vie, de la conduire, de ne plus jamais m'abandonner. Il faut bien que je m'accepte comme je suis, avec ma figure et mon corps, et l'amertume des mauvais souvenirs. Le printemps vient. Il éclaire ma vie dépouillée, mon renoncement forcé, mais enfin accepté. Oui, ce renoncement qu'on m'a imposé de force, contre lequel j'ai tant protesté. J'ai l'assurance formelle, si catégorique qu'elle me blesse encore, que je n'ai rien été pour lui, jamais. On m'en a donné hier une dernière preuve. Elle s'est arrangée pour que je lise une lettre écrite par lui, en aout, à Pornic. Cette phrase ignoble...

« Je ne veux plus rien savoir, je ne veux ni le revoir, ni revoir cette femme. Ma vie est ailleurs, je l'ai enfin, hier soir, complètement compris. Je reste sous le coup de cette ignoble phrase, je l'enfonce en moi pour qu'elle me tourmente bien, pour me punir de mes faiblesses.

« Cette femme me ment, c'est sûr, et elle sait que je le sens. De même que j'ai cru, avec quelle naïveté et quelle sottise, apporter le bonheur à Léautaud, j'ai cru aussi qu'il suffisait de lui crier, à elle : « Dites la vérité ! » pour qu'elle la dise. Mais comme tout cela a peu d'importance. Je vois son jeu. Je l'entends qui dit : « Vous êtes trop jeune, vous ne pouvez pas savoir. »

« J'écoute tout cela avec un ennui, une moquerie que je ne me donne guère la peine de dissimuler. C'est bien la dernière fois que je la revois.

. . . . .

« Voyage à la maison. À peine arrivée, le désir de repartir. Je suis comme ces fiévreux qui ne trouvent pas de place fraîche.

. . . . .

« Le printemps vient. J'ai l'impression d'être toute neuve. Il faut recommencer généreusement à vivre. Généreusement, loyalement, sincèrement. Braves, lourds et bons adverbess, que vous êtes donc étrangers à celui qui fut mon amour, l'égoïsme même, et la lâcheté, et le mensonge... (Ma parole, je parle comme elle.)

« Tous les êtres à connaître, tous les paysages à explorer — de la Chine aux pôles. Tout cela si je veux, m'attend demain et bien d'autres choses encore.

« Je remercie confusément les forces qui me libèrent ! Ah ! mon ami Léautaud, vieille ombre chère, et ombre plus encore cette créature rencontrée, par hasard, rue de

l'Ancienne-Comédie, sa chère amie, mal maquillée, les ongles sales, les bas roulés de travers sur des souliers de velours maculés de boue.

« C'est fini, fini, fini. Et pas de cloches pour sonner ce glas. »

Lundi 28 février : « Le hasard m'a fait découvrir dans une revue un nouveau portrait de lui. L'expression est si juste, elle me rappelle tant de choses, que le cœur encore une fois m'a sauté.

« Je la colle, cette image, à la fin de ce cahier qui est tout plein de lui. C'est une de ses « figures » que j'ai le mieux aimée.

« Comment ai-je pu, autour de cette tête que je m'imagine encore caresser, créer tant d'amour passionné ? Ah ! regrets ! regrets ! Je me rappelle la joie qu'il me donnait par sa seule présence et je m'accuse, moi, moi seule, de ma maladresse et de tous mes malheurs.

« Mon vieil ami si cher. Rien n'est changé depuis le premier jour. Ce qui a fait la force de cette passion, ce qui l'a fait durer si longtemps, ce sont certaines expressions de son visage, comme celle que je vois sur cette photographie, tout ce que j'ai trouvé — ou mis ? — de souffrance, de bonté cachée sur ce visage. Comme j'ai de regrets de n'avoir pas su montrer ce que j'étais. Regrets. Regrets. Regrets, Regrets. Regrets. Regrets. »

(Ceci, au-dessous de la fameuse photographie collée à la dernière page du cahier. Je n'ai déchiré cette photographie qu'une dizaine d'années plus tard, ainsi que la lettre de rupture.)

J'ai tenu parole. Le nom de Léautaud n'a plus été mentionné dans mon Journal qu'à de très rares occasions et très incidemment, le plus souvent à propos de rêves où il apparaissait.

À l'enterrement de Briand, je me trouvais place de la Concorde<sup>182</sup>. Les haut-parleurs accentuaient curieusement tous les artifices du discours de Tardieu. Pendant que défilaient les corps constitués, une femme tout près de moi trépignait d'aise : « C'est-y possible de voir du monde si beau ! » Et comme le cercueil tardait à venir : « Allons, dépêche-toi, Aristide », se mit à dire un spectateur impatient.

Je le rencontrai en revenant sur la rive gauche par le pont de la Concorde, attiré comme moi par le spectacle. Je ne l'avais pas revu depuis des années. Nous nous sommes regardés dans les yeux un bon moment, sans la moindre aménité.

---

<sup>182</sup> Aristide Briand est mort le 7 mars 1932 après avoir été onze fois président du Conseil et 17 fois ministre des Affaires étrangères, parfois en occupant les deux postes en même temps et parfois seulement quelques jours. Ces funérailles ont eu lieu le 13 mars. La cérémonie publique s'est tenue quai d'Orsay à partir de 14 heures. André Tardieu, qui lui succédait au ministère des Affaires étrangères a été le premier à prendre la parole.

## Épilogue

C'est après la guerre, en 1946 je crois bien, au printemps ou à l'automne. Je marche vite, le long des quais de la rive gauche, à la fin d'un après-midi de courses fatigantes. J'entends derrière moi un pas précipité, quelqu'un qui m'appelle par mon prénom : « Véronique ! » Je me retourne. Il est devant moi, un peu haletant, le visage tout tendu de curiosité, les yeux vifs, assez peu changé, en somme, depuis tant d'années. Tout de suite, je suis malheureuse qu'il me voie ainsi, décoiffée et en souliers plats.

« Je sais à peu près ce que vous êtes devenue, dit-il. Pourquoi donc n'êtes-vous pas venue me voir à Fontenay ? »

— Que serais-je allée faire à Fontenay ? »

Il rit. Je le regarde sans joie et — semble-t-il — sans émotion.

Il inscrit au crayon sur un papier, à ma demande, les titres des ouvrages qu'il a publiés récemment, en tirage limité.

Je rentre. Je constate avec stupéfaction que mes jambes peuvent à peine me porter.

Je ne l'ai jamais revu depuis.

FIN



# Table des matières

Véronique Valcault	Le Monologue passionné .....	1
Vocation .....		7
Au pied du mur .....		9
Chapitre premier — L'Été .....		11
Chapitre II — L'Automne .....		35
Chapitre III — Hiver .....		57
Chapitre IV — Printemps .....		85
Chapitre V — L'Été .....		105
Chapitre VI — Nouvel automne [1925] .....		123
Chapitre VII — Dernier hiver [1925-1926] .....		147
Chapitre VIII — Vous serez tous morts .....		157
Chapitre IX — La Délivrance .....		187
Épilogue .....		205
Table des matières .....		207

Achevé d'imprimer  
le 29 mai 1961  
sur les presses de  
l'imprimerie Chantenay  
pour René Julliard  
éditeur à Paris  
N° d'édition 2390  
N° d'impression 2401  
Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 1961